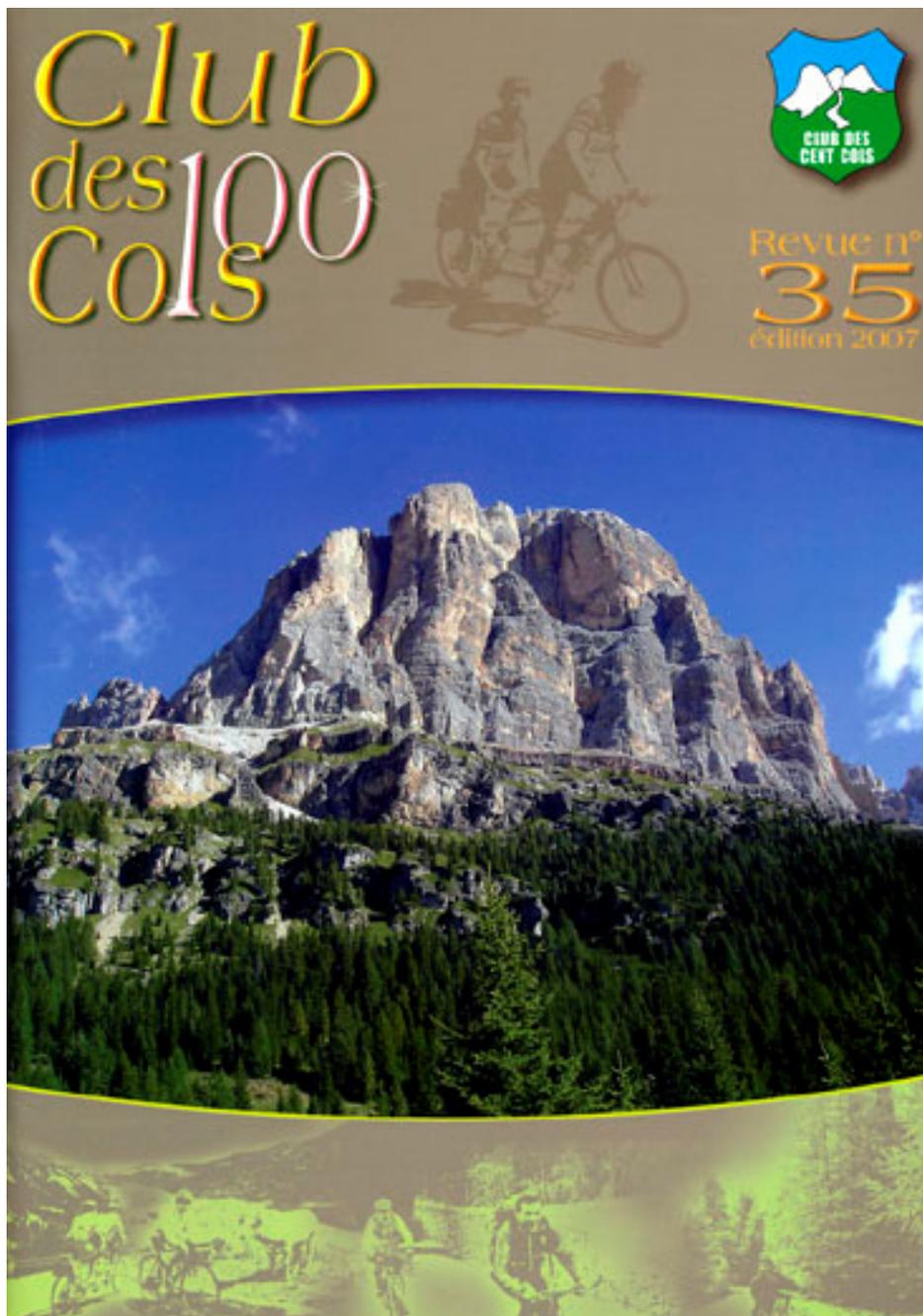


REVUE N°35, 2007



SOMMAIRE

Editorial.....	3
La flemme.....	5
A la découverte de la zone du plaisir.....	7
Du Port de la Hourquette au DAC40.....	9
Et s'il y a un tunnel !.....	12
La déchetterie.....	13
Tous mes bonheurs à vélo.....	14
Trois de chute.....	16
1999 / 2006 : un siècle nous sépare.....	17
Les tracteurs du Guidon.....	18
Comment déguster la descente d'un col avant d'y être monté !.....	19
Although well known.....	19
Cols rares.....	21
Le Sinai.....	23
Boucle des 3 cols.....	23
De fil en aiguille.....	25
Automne hors bitume.....	27
Le nez dans le guidon, la roue dans le goudron.....	30
Les cols de la vie.....	31
Le vélo en famille.....	32
Vélothérapie.....	33
Les années vingt.....	34
Du col de l'Esse au mont Ventoux.....	35
A la conquête du 2000e, enfin !.....	37
Toute honte bue.....	39
La défaillance.....	41
"Dans les ténèbres de la forêt ...".....	43
Beau temps à la Bonette.....	44
Col de Rates (ES-A-0629) millième de Paulette et Clément.....	46
Palma... Pas mal !.....	47
Et de 1000 !.....	47
Un truc de ouf !.....	50
Un 1000e col, pas comme les autres.....	52
Concentration internationale au col des Bagenelles.....	53
BÉLÉNOS, tu nous as trahis !.....	55
500 cols entre deux bonhommes.....	56
Aventure aux Bagenelles.....	57
Concentration des CC Suisses 2006.....	58

Et 1 et 2 et... 8 randonnées permanentes !..... 58

Le défi des 300 cols en 30 jours..... 60

Oreilles d'ânes et coudes troués..... 61

Dernière ascension au col de la Madone..... 61

Le PNV Faux frère..... 62

Un col par le cimetière. 63

EDITORIAL

En lisant l'ensemble des textes qui me parviennent pour la rédaction de la revue, il m'est venu toute une série de questions : D'où tirons-nous notre force ? La force musculaire est évoquée dans le règlement de base de toute organisation cyclotouriste qui se respecte, comme étant la seule reconnue pour mouvoir tout type de cycles utilisés.

Elle nous paraît naturelle pour tout individu normalement constitué et doté d'une bonne santé. Et pourtant, lorsque les grandes villes mettent en place des parcs de vélos, dans le but louable d'accompagner leur politique de transports en commun, il apparaît vite que la faveur des citoyens va aux vélos dotés d'un moteur électrique d'appoint. A telle enseigne que les vélos non motorisés tombent presque en désuétude, pour peu que la ville présente quelque relief et des rues en pente. Quant à nous, les forts pourcentages rencontrés dans les cols, loin de nous rebuter, semblent au contraire nous motiver particulièrement : c'est le terrain de prédilection pour exercer notre force.

Où puisons-nous notre énergie ? Sans même se livrer aux savants calculs issus des lois de la physique, nous savons d'instinct ce qu'il faut de calories pour grimper un col à la seule force des mollets et engranger des milliers de mètres de dénivellation dans la journée. Nous sommes capables de prolonger nos randonnées sur plusieurs jours de rang, voire sur plusieurs semaines, sans recourir à d'autre dopant que le plaisir de franchir de nouveaux cols. Serions-nous parvenus au top de l'énergie renouvelable ? Avec nos petits développements aurions-nous percé le secret de l'effort durable ? Sur quels ressorts de la volonté jouons-nous pour enchaîner les ascensions au fil des jours ? Au fil des saisons ? Sous la chaleur et dans le vent, sous la pluie et contre le froid ? Au fil des années ? Quand les capacités physiques s'amenuisent et qu'il faut augmenter en conséquence les dentures de la roue libre ? Au gré de la difficulté du terrain, lorsque la route se fait chemin, puis sentier et le pédaleur pousseur ou porteur de vélo ?

Les réponses se trouvent dans vos témoignages. Chacun y reconnaîtra peu ou prou une part de lui-même. Il n'y a jamais de réponse unique, c'est à chacun sa vérité comme l'écrivait Pirandello. De plus, nous sommes engagés dans une œuvre au long cours, et cette vérité elle-même évolue, avec l'âge et la maturité, vers une forme de sagesse.

Il est permis toutefois de dégager quelques constantes : La beauté revient comme un leitmotiv : splendeur de la montagne, majesté des paysages, spectacle d'une nature encore préservée, nous trouvons là la première récompense à nos efforts, bien avant les médailles et les diplômes. Attentifs à la végétation, à la faune, aux cours d'eau, aux constructions et aux monuments témoins d'activités humaines parfois séculaires, notre œil enregistre des images marquantes qui restent associées dans nos mémoires au franchissement de tous ces cols.

La nouveauté agit sur nous comme un aimant puissant : la soif de découvrir ce qu'il y a de l'autre côté de la crête, dans d'autres vallées, d'autres massifs n'est jamais assouvie. La lecture d'un récit de randonnée dans une contrée encore inconnue nous met l'eau à la bouche. Nous résistons rarement à la tentation de faire un nouveau col. Et la créativité en matière de circuits n'a pas de limites !

L'amitié et la fraternité émergent de tous les textes : amitié qui se forge en participant aux mêmes randonnées, partage d'expérience et de connaissances entre anciens et néophytes, reconnaissance entre

confrères ayant vécu les mêmes joies ou les mêmes galères. Au bout du compte, l'envie de repartir vers de nouveaux projets, le plaisir de retrouver ses amis et d'en rencontrer d'autres, animés de la même passion, sont intacts et se renouvellent d'année en année.

Notre Confrérie en s'appuyant sur ces trois piliers que sont la force, la sagesse et la beauté, peut se targuer d'avoir de solides fondations. En cultivant la volonté, en maintenant un esprit de curiosité, en entretenant l'amitié, elle a tous les atouts d'un bel avenir.

Claude BENISTRAND

Président du Club des Cent Cols

LA FLEMME

J'aimerais vous entretenir, une fois n'est pas coutume, de mon principal défaut. Mes « amis » en connaissent tant et plus mais s'accorderont, je l'espère, pour élire en numéro un, la flemme. C'en est à un tel point que je dois me faire violence, cette année, pour écrire simplement ces quelques lignes. Flemme : Grande paresse, inertie. Avec cette définition du Petit Larousse, tout est dit.

Je voudrais pourtant ajouter quelques commentaires à cette introduction. En premier lieu, la flemme est-elle compatible avec notre pratique de la bicyclette ? Pour ma part, elle me semble parfaitement antinomique. Dans ma pratique cyclo entamée au milieu des années 70 à la façon d'un monsieur Jourdain de la bicyclette qui ignorait tout de ce mouvement jusqu'à son existence, j'ai souvent été confronté à la flemme.

La flemme, elle apparaît dès avant la mise en route. Vais-je rouler ou vais-je rester couché ? Le temps est-il au beau fixe ? N'y a-t-il pas trop de vent ou ne fait-il pas trop froid ? Les mauvais jours, je restais au fond de mon lit mais l'esprit n'était pas tranquille. Les heures passant, je regrettais invariablement mon excès de paresse. En fin de compte, le temps s'avérait idéal, le vent était tombé et le mercure avait alertement franchi les 20 degrés. Je pouvais entonner alors la chanson des regrets du troubadour Souchon.

Heureusement, instruit du désagrément provoqué par ces moments de faiblesse, de lâcheté, il y a tous les autres. Les levers avec le soleil, et même avant le soleil. Les nuits passées sur la bicyclette. Un de mes plus beaux souvenirs restera à jamais la randonnée des Cols Pyrénéens qui nous conduisit de Pau à Luchon et l'ascension du col d'Aubisque. Au sommet, la lune se disputait avec le soleil et les montagnes environnantes étaient autant de récifs dont les pointes se dressaient au-dessus des nuages qui noyaient l'horizon. Nous étions, mon pote et moi, tellement sous le charme que nous nous moquions alors des délais d'arrivée pour profiter simplement du spectacle que la nature nous offrait gratuitement. Non, pas tout à fait gratuitement. Il avait fallu auparavant dominer cette fichue flemme.

J'en ai passé des nuits dans les trains pour aller et venir à travers la France pour accomplir tel ou tel brevet, franchi des centaines de cols qui tous me demandaient de sacrés efforts m'obligeant à combattre ma flemme naturelle.

L'anecdote la plus savoureuse, je la vécus du côté de Limoux lors de la Randonnée des Gorges Audoises. J'accomplissais ce fameux devoir national qui n'en est plus un actuellement et j'étais de permanence dans la tour de contrôle de la base aérienne à laquelle j'étais affectée la nuit du vendredi au samedi. Pour prendre le train me conduisant à Carcassonne, il me fallait partir le samedi matin à 11h. Royal, mon capitaine me permit de partir à l'heure dite. A midi, j'étais en cuissard et maillot dans le train pour Lyon avec mon pote. Nous débarquions à Carcassonne vers 22h.

Après avoir dîné, nous étions allés à vélo à Limoux. Il devait être minuit lorsque nous y sommes arrivés. Le départ se fit à 2h. Un B.C.M.F., c'est toujours pareil. Du moins en ce temps-là ! Il n'y avait pas encore de formule sur deux jours. Le départ se faisait pratiquement toujours de nuit sauf pour les caïds, les gros mollets, tous feux allumés. Les premières pentes ne tardent jamais.

Il faut bien les accomplir les 4000 mètres et plus de dénivelés dans la journée ! Alors que nous franchissions un col peu avant 6h du matin et le lever du soleil, je gardais en point de mire le feu arrière de mon pote en me disant que je devais absolument ne pas le perdre de vue dans la descente sinon...

Après, j'entendis le bruit vague d'une roue qui part dans les gravillons suivi de celui d'une chute, la miennne. C'était comme dans un rêve. L'espace d'un instant, j'avais plongé dans une béatitude, une douce torpeur. Je venais de m'endormir. J'étais par terre. Mes lunettes avaient volé et ce sont elles que je recherchais en premier. Je me relevais en constatant les dégâts. Rien, trois fois rien. Ma bicyclette était prête à reprendre la route et, hormis une coupure au cuir chevelu qui rougira ma casquette, rien à déplorer.

J'entends d'ici les rires à peine étouffés de certains : avoir la flemme au point de roupiller à vélo – le flemmard roulant – cycler ou dormir, il faut choisir – fainéant au point de se coucher dans une descente... et j'en passe.

La flemme, je la supporte, elle m'accompagne au quotidien. Le simple fait d'écrire cet article m'est pénible. J'ai franchi pourtant plus de 1000 cols en même temps que je combattais ce terrible fléau. Mais une fois ce seuil franchi, fini, basta, je me couche. C'est promis, juré. A l'instar de notre gloire locale, Roger Hassenforder, après sa belle carrière de cycliste professionnel, j'exige un chauffeur pour me mener au sommet des cols avec ma bicyclette pour profiter encore et seulement des descentes. Il faut vraiment être fou ou déborder d'énergie pour grimper tous ces cols qui n'ont rien fait à personne...

Imaginez ce qu'il faut déployer de forces pour atteindre un col à 2000 mètres. Dire que les initiateurs de notre confrérie nous obligent à travers un monstrueux règlement à franchir 5 cols à 2000 m pour 100 cols différents. Et donc 50 cols dépassant ce seuil pour atteindre les 1000 cols. Ces gens-là ne sont-ils jamais montés sur une bicyclette ? C'est folie furieuse que d'envoyer des hommes et des femmes sur ces engins d'un autre temps se frotter à la montagne et ses pentes acérées jusqu'à 2000 m alors qu'il est de si jolis cols qui affichent quelques dizaines de mètres seulement. Et il paraît que les successeurs de nos tortionnaires sont du même tonneau. Pas de pitié pour les cyclos flemmards !

La plainte va avec la flemme. J'en conviens. Comme je conviens que dépasser sa propension à la position allongée pour celle du grimpeur de cols apporte tant et plus de satisfactions qu'aucun lit fut-il garni d'une literie des plus tentantes ne pourra jamais égaler. Je ne garde pas de souvenirs d'une nuit calme et reposante alors que la vitrine de mes souvenirs cyclos est des plus garnie. Mon esprit vagabonde de l'un à l'autre et me donne l'énergie de former des projets d'avenir tout en bicyclette.

Sentir son corps former un tout avec sa bicyclette, ses muscles jouer tout leur rôle pour faire avancer la machine, son souffle ventiler l'organisme, ses bras brunis par le soleil tirer sur le guidon, ses yeux découvrir le paysage désertique d'un col sauvage, sont certainement les plus merveilleuses sensations qu'il m'ait été donné de connaître dans mon existence toute entière.

La bicyclette est toute en émotions, en imaginaire, en sensations. Elle me pénètre de ses bienfaits et pourtant... la flemme me guette, me nargue, m'agrippe de ses doigts crochus. Elle arrache ma plume. Elle pénètre et désorganise mes idées. Le combat est permanent. Avec l'hiver, c'est elle qui domine. Je la sens. Elle me mine. Cet article n'aura pas de conclusion. Je m'en excuse auprès des lecteurs. Je n'ai plus de forces, plus d'idées. La flemme a gagné. La flemme m'a gagné. Maudite flemme !

J. SCHULTHEISS

CC n°1694

A LA DÉCOUVERTE DE LA ZONE DU PLAISIR

Tout d'abord, pardon aux lecteurs qui, avec un tel titre, s'imagineraient que le contenu rédactionnel de notre revue a brusquement changé ! Il n'en est rien.

Certes il s'agit bien de plaisir, mais de plaisir... à vélo, bien entendu. Vieux centcoliste, j'étais jusqu'alors catalogué comme routier exclusif. Approchant les 2000 cols et voulant atteindre cet objectif avant d'être trop décati, j'ai rapidement constaté (comme beaucoup d'autres arrivant à cette étape) que la pratique du muletier faciliterait les choses. De plus, cela me gênait d'en parler sans l'avoir expérimentée.

Après l'achat d'un VTT lambda (afin de ne pas en regretter l'investissement pour le cas où mon apprentissage s'arrêterait rapidement) et l'accord d'un « compagnon de cordée » pour sécuriser l'entreprise, il fallut choisir nos premiers circuits.

Tout d'abord, pardon aux lecteurs qui, avec un tel titre, s'imagineraient que le contenu rédactionnel de notre revue a brusquement changé ! Il n'en est rien. Afin de nous faire une idée la plus large possible, Denis (également néophyte) et moi, sélectionnâmes deux secteurs totalement différents, mais dotés de nombreux cols. Ce serait toujours ça de pris pour le cas où nous n'irions pas plus loin dans l'aventure !

Pour du présumé « facile », le Massif de l'Estérel s'imposa. Le guide Topo N°2 et mon ancien DT : Didier Rémond, nous fournirent d'utiles informations. 45 cols en deux jours, la moisson fut excellente. Pour du plus « difficile » en haute montagne, toujours à l'aide du guide Topo N°2 et, cette fois-ci, avec les renseignements de mon nouveau DT : Régis Paraz, nous avons « créé » notre parcours : JARRIER, puis les magnifiques crêtes de la Toussuire jusqu'au glacier de l'Etendard et la redescente par le Glandon. 11 cols dans la journée, dont 9 à plus de 2000m. Là encore, la récolte fut très bonne. De plus, l'été indien de début octobre nous offrit, dans les deux cas, d'excellentes conditions météo et des points de vue exceptionnels.

Bien entendu, ces deux sorties n'ont pas fait de nous des muletiéristes avertis. Elles nous ont toutefois permis d'en retirer quelques évidences, pas mal d'interrogations et une seule certitude. Et surtout, elles m'ont aidé à définir les contours de ma future pratique muletière.

Commençons par quelques évidences. On n'étudie jamais assez une carte et particulièrement les courbes de niveau. La navigation muletière (sans GPS cartographique) est autrement plus sophistiquée et intéressante que la navigation routière. Les passages dangereux sont beaucoup moins risqués en montée qu'en descente, que ce soit à vélo ou à pied (d'où notre choix de faire les crêtes de la Toussuire dans le sens inverse à celui proposé dans le Topo 2). Il ne faut pas toujours se fier aux informations des randonneurs pédestres, leurs critères de faisabilité sont différents des nôtres. Etc, etc... Les spécialistes connaissent tout cela par coeur.

Nos interrogations portent principalement sur l'interprétation des cotations, même enrichies par la colonne « Diff » du Chauvot. Certes, un grand merci à leurs auteurs, car elles ont le mérite d'exister et nous ont été indispensables. Mais une cotation R2 signée « Poty », « de Brébisson » ou « X... » aura-t-elle la même traduction sur le terrain ? De plus, quand elles ont été établies, il y a parfois un certain temps, leurs auteurs proposeraient-ils les mêmes cotations s'ils y retournaient aujourd'hui ? Donc, attention aux surprises... elles sont rarement bonnes en la matière ! De plus, une cotation sans bien connaître la pente qui y est associée peut réserver bien des déboires. Sans parler d'une pluie les jours précédents qui peut

transformer un bon R1 en patinoire, même s'il fait beau ce jour là. Nous avons ainsi payé notre inexpérience dans le col du Vallon (2530m), coté R1-2. Nous y sommes arrivés plein d'espoir : enfin nous allons grimper un col en roulant ! Mais, n'ayant pas étudié suffisamment les courbes de niveau, nous avons dû en monter une bonne partie à pied !

Autre sujet d'interrogation : le regard des autres. Sur la route, nous étions habitués aux traditionnels : «Vas-y Poupou, (aujourd'hui : Vas-y Pépé !) Tu les auras ». Sur un muletier en montagne, le regard des randonneurs pédestres en dit beaucoup plus que le rapide « Bonjour » généralement échangé. On y lit rarement des encouragements, le plus souvent il s'agit de surprise teintée de compassion, parfois de l'inquiétude sur notre santé mentale, voire même un peu d'hostilité. Etait-ce dû à notre propre gêne ? Peut-être, mais nous avons souvent ressenti que l'on détonnait dans cet environnement, malgré toutes les précautions prises pour le respecter.

Dernier sujet d'interrogation : où fixer le point de départ d'une randonnée muletière ? Quelque part entre le fond de vallée et la fin du bitume ? Cette question ne pouvant avoir qu'une réponse individuelle et donc très variable, inutile d'ouvrir un débat sans fin.

Maintenant, concernant ma future pratique muletière, nos longs moments de poussage-portage-tirage m'ont permis de fantasmer sur un modèle, certes tout à fait académique, qui consisterait à définir les limites de ma propre zone de plaisir cyclo-muletier. Cette zone serait délimitée par une ligne du bas répondant à la question suivante : « A partir de quelles difficultés la pratique muletière va me permettre de découvrir, le plus possible sur mon VTT, des sites et des cols magnifiques qui me seraient inaccessibles en vélo de route ? ». Cette ligne du bas est assez facile à définir, mais plus complexe à déterminer serait la ligne du haut, répondant à cette question : « A partir de quelles difficultés, s'encombrer d'un VTT peut me gêner le plaisir d'une superbe randonnée ? ».

Si je veux qu'elles se déroulent au maximum dans ma zone de plaisir, j'ai bien conscience du travail préparatoire que va me donner le choix de mes prochaines sorties muletières. J'ai également bien conscience des surprises qui m'y attendent et des limites de ma démarche. Et, bien entendu, je ne cherche à convaincre personne du bien fondé de cette approche, d'autant que chaque pratiquant a ses propres critères que je respecte totalement.

Pour notre part, nous sommes quand même sortis de cet apprentissage avec au moins une certitude. Celle-ci éclata lorsque, au soir des Crêtes de la Toussuire, Denis me dit : « On a quand même beaucoup moins mal au c.. après une journée de muletiers qu'après une journée de route ! »

Bernard CHALCHAT

CC n°837

DU PORT DE LA HOURQUETTE AU DAC40

Apparemment pas de rapport entre un col pyrénéen et un indice boursier ! Il faut remonter vingt ans en arrière pour trouver le lien.

Juillet 1986 A cette époque, je disposais de peu de congés. Il fallait partager son temps entre les vacances périgourdines et les itinéraires privilégiant les séries de cols notamment ceux à plus de 2000 mètres d'altitude ce qui conduit à une situation pour le moins paradoxale. Ce sont les cols de basse altitude qui manquent sur la liste à présent ! Le tour de Cagire-Burat entre Haute- Garonne et Ariège permet d'enchaîner 9 cols sur un parcours de crête sans compter le Serre d'Arraing, un passage non défini comme col mais qui en présente toutes les caractéristiques. Il mène aux anciennes mines de plomb et de zinc de Bentaillou et à une piste descendant la vallée de Biros.

A Eylie, ex-centre minier, une carte murale attribue les deux crochets inversés][propres à un col de bonne tenue 310 m au-dessus de l'étang d'Arraing et n'a toujours pas reçu les honneurs des listes de cols en additif. Pour compenser, j'ai pu ajouter quelques années plus tard le Couret de l'Etang à 2001 m sur ma liste de cols, un col fait dans un fauteuil dans le sens propre du terme.

La traversée de 10 cols à partir d'Aspet présentait un bon dénivelé et même au jeune âge de 39 ans, la remontée du Portet d'Aspet a été laborieuse au terme d'une telle étape. Dans un article paru dans la revue du club, j'avais noté la perfidie des brouillards pyrénéens qui prenaient un malin plaisir à subsister jusqu'à 2000 m en portant « un dernier regard sur le Port de la Hourquette vers l'Espagne (une autre fois peut-être) ». Ce col frontalier au-dessus des mines de Bentaillou ne présente pas de difficultés apparentes vu du Serre d'Arraing ; on distingue même les lacets du sentier. Rendez-vous fut donc pris pour une autre randonnée où le Port de la Hourquette constituerait la voie de retour de l'Espagne vers la France.

Juillet 1990 Je dispose de cinq jours entre Ariège et Val d'Aran. Au départ de Foix, un fougueux quadragénaire choisit un parcours riche en cols aux parcours pédestres garantis. Un des plus beaux rassemblements de cols à plus de 2000 m se situe près du Col de Couillac, col frontière à 2416 m et cinq autres cols de même altitude accessibles sans trop de douleur mais hors sentier sur le versant espagnol.

Objectif ambitieux. Il faut une bonne dose de déraison pour quitter la route à 18 h à moins de 1000 m d'altitude et le vélo sur l'épaule gravir le sentier abrupt qui remonte le Cirque de Cagateille. Très vite, on rejoint le brouillard et on y voit à cinq mètres. Le sentier traverse des zones de roches lisses où on a disposé des blocs pour en faire une sorte d'escalier. Vers 20 h, je distingue à peine une sente qui mène à un orry, construction rudimentaire de pierres sèches dont le toit de tôle ondulée sera plus efficace que ma toile de tente sous la bruine.

Ce n'est que le lendemain, au sortir de la brume à 2000 m, comme il se doit, que je distinguerai une cabane plus récente près de l'Etang de la Hilette dont j'étais peut-être proche de 10 mètres, allez savoir. Dans la brume, tout est possible et il ne faut surtout pas abandonner ses bagages ou monture pour aller en reconnaissance ; on risque de ne plus les retrouver et errer comme une âme en peine à leur recherche.

Grand beau temps en Espagne. Le versant espagnol est réputé moins humide. Les cols prévus ne s'enchaînent pas sur une ligne de crête et il faut trouver son chemin au jugé vers 2200 m d'altitude jusqu'à l'aplomb de chaque col pour gravir les dernières pentes avec une monture allégée car cette fois la

visibilité permet de déposer une partie du matériel, mais pas le vélo qui doit accompagner le cyclo collectionneur de cols. C'est la règle. C'est aussi ce qui nous fait passer pour des fêlés. Sont-ils nombreux ceux qui ont hanté ces hauts lieux le vélo sur l'épaule ?

On engrange les cols à plus de 2400 m et on y passe une grande partie de la journée jusqu'à ce que, moisson faite, on rejoigne une piste desservant de nombreux lacs vers 2000 m d'altitude. On l'aura noté, le versant espagnol est mieux desservi en itinéraires cyclables. C'est ce que je vérifie le lendemain en direction du Port de la Hourquette. Le Lac de Montoliu au pied du Col d'Urets s'atteint facilement. Il se fait tard mais j'ai le temps de grappiller les cols à proximité avant de planter la tente au bord du lac. L'ancienne exploitation minière de sulfate de zinc ne présente que des ruines et il n'y a aucun abri à l'exception d'une grotte humide. Le Port de la Hourquette n'est pas bien loin mais dans une autre vallée.

Dernière vue sur le Tuc de Maubermé qui ferme la vallée à 2880 m et les étoiles avant la nuit. Ce que cachait le Tuc susnommé, ce sont les nuages atlantiques qui sont parvenus à franchir le Port d'Urets. Il pleut le lendemain matin et un brouillard typiquement ariégeois limite la visibilité à quelques mètres. Dans ces conditions, hors de question de rallier le Port de la Hourquette à 4 km à vol d'oiseau sans sentier tracé dans les pentes herbeuses comme je l'ai constaté la veille.

Hors des sentiers balisés, dans la brume pas de salut ! J'ai bien du mal à retrouver l'itinéraire de la veille sans cesse trompé par des traces de bestiaux qui mènent soit à un pâturage, soit à un point d'eau mais pas à la piste de Baguerque. Nouveau millénaire. Le Port de la Hourquette figurait depuis un bon moment dans le domaine des utopies quand le temps libre m'a permis d'échafauder d'autres escapades. On dispose de plus de latitude pour viser la fenêtre de beau temps entre deux perturbations atlantiques mais le cyclo a vieilli. Plus question de monter armes et bagages, tente comprise, à 2400 m sur des chemins de chèvre. A bientôt 60 ans, je ne peux plus me promener le vélo sur l'épaule, bien content de pouvoir propulser mon engin sur les sentes raides à force de bras et d'épaules. 15 kg qui roulent sur forte pente sont à mes yeux moins lourds que la même charge sur la colonne vertébrale. N'a-t-on pas enseigné au collège les bienfaits de la trigonométrie. Sur une pente à 10%, on ne hisse, en théorie, que le dixième du poids à condition que les roues puissent rouler ce qui n'est pas garanti en montagne.

Il faut s'y résoudre : c'est soit un parcours roulant et un sac au poids réduit, soit ne plus fréquenter les cols en altitude. J'en suis réduit à me choisir un camp de base et à rallier les cols dans la journée avant de redescendre faute d'avoir pu hisser les bagages qui assurent l'autonomie.

Septembre 2006 : Me voici à pied d'œuvre à Sentein. On prévoit grand beau sur plusieurs jours. Au-dessus d'Eylie, la piste monte en forêt puis franchit des pentes ravinées avant la mine de Bentaillou. Pas un seul col sur la piste bien que la cabane du berger à l'extrémité de la piste soit située sur un col géographique. Le seul col nommé sur la carte, le col de la Catauère, est situé sur un sentier hors d'atteinte de la piste et sera franchi à la descente au prix d'une dénivellation négative de 900 mètres. Me voici donc à Bentaillou 20 ans plus tard. Le Port de la Hourquette est bien visible et le sentier balisé de frais du rouge et blanc des sentiers de Grande randonnée. Sans difficultés. Il suffira de pousser fort dans les dernières pentes pour découvrir les prairies vallonnées aranaises qui m'avaient échappé en 1986. Côté énergétique, le Port de la Hourquette m'a coûté 1700 mètres de dénivellation positive. Un col proche, Coumerat du Port, figurant sur la liste des cols français, ne coûte que 58 mètres ascendants mais il est bien pénible pour qui ne peut plus porter sa monture sur des sentes à chamois. Pas spécialiste, s'abstenir. L'étape s'achèvera par la descente pédestre sur Eylie pour épingler le troisième col mentionné plus haut. Bilan : 1758 mètres de dénivellation positive (et négative) dont un grand nombre pédestres.

Peut-on en conclure qu'un col nécessite en moyenne 586 mètres d'énergie potentielle ? Certes non car l'itinéraire de 1986 fournissait 10 cols pour 3000 m. Il existe par ailleurs bien des régions (Drôme, Catalogne) où on récolte 20 cols en moins de 2000 mètres. Si les cyclos peuvent souvent fournir leur kilométrage (400 000 km depuis 1975 en ce qui me concerne), qu'en est-il de la dénivellation totale ? Combien de Mont Blanc ou d'Everest ?

Avant que les altimètres numériques aidés d'un microprocesseur soient disponibles, j'avais tenté d'évaluer ce chiffre au moyen de ma liste d'ascensions qui comprend : cols "nouveaux" au sens du Club des Cent Cols ; cols que je nomme "anciens" car déjà franchis auparavant ; monts au sens géographique. C'était au temps de la machine à écrire et pour rendre la liste chronologique plus lisible, je laissais un espace entre chaque randonnée. Très vite, il m'est apparu qu'une page dactylographiée devait comporter un nombre fixe d'ascensions, en l'occurrence 40, pour que le contenu de la page convienne à la fois pour les longues randonnées (grand nombre d'ascensions) et les successions de petites randonnées en période hivernale.

Me voici actuellement avec 400 pages dactylographiées puis imprimées fournissant toutes les informations sur près de 16 000 ascensions dont plus de 9 100 cols éligibles au titre du Club des 100 Cols. C'est une base de données de taille que j'imagine mal utiliser dans sa totalité. Par contre, en utilisant une méthode scientifique connue comme celle de l'échantillonnage statistique, on peut en tirer des ordres de grandeur de précision suffisante pour une estimation. On admettra que chaque ascension citée en première ligne de chaque page est représentative de la totalité de la page.

Cette approximation, fautive sur un petit nombre de pages, est valable dans la mesure où les 400 pages résument 30 ans d'activité et où les modestes randonnées hivernales sont citées au même titre que les chasses aux cols effrénées des massifs alpins ou des Montagnes Rocheuses. Ne seront absentes que les collines azuréennes ou aquitaines faute de cols proches de mon domicile.

Procédons de la manière suivante. Pour chaque ascension en début de page, on relève :

- l'altitude du col (ou mont) ;
- l'altitude du col précédent s'il fait partie de la randonnée ou sinon ;
- l'altitude du point de départ de la randonnée.

On calcule la dénivellation par différence des altitudes en y ajoutant si nécessaire les remontées. On se donnera comme règle que les dénivellations ne dépassent pas les altitudes, cas le plus courant. Un col franchi en descente comptera 0 mètre. Pour s'en convaincre par l'absurde, il suffit de calculer la dénivellation totale de la randonnée autour des mines de Bentaillou en affectant au Col de Catauère un coefficient autre que 0, par exemple négatif et égal à - 900 mètres, la dénivellation de descente depuis le Port de la Hourquette. Sur de telles hypothèses, je n'aurais alors gravi que 858 m au lieu de 1758 m, ce que mes jambes démentent. On obtiendra ainsi 400 valeurs dont on fera la moyenne qu'on nommera de façon pompeuse Dénivellation Approchée d'un Col par échantillonnage de 1 sur 40 ou DAC40 dont les variations nous interpellent au même titre que l'indice de la Bourse de Paris. A la dernière cotation, le DAC40 vaut 250 mètres.

A titre de comparaison, je dispose de quelques dénivellations réelles sur des randonnées d'au moins 40 ascensions dont voici les chiffres moyens par col.

- Ariège + Haute Garonne 97 asc. 142 m

- Catalogne 228 asc. 156 m

- Colorado 204 asc. 359 m

- Savoie 40 asc. 380 m

- Utah + Wyoming 145 asc. 403 m

- Suisse orientale 67 asc. 433 m

On aura noté la présence des monts dans la liste. Je n'en compte que 1200 mais ils semblent bien plus nombreux sur les cartes. Sur une carte au 1/25000 autour d'Aspet, j'ai dénombré trois fois plus de monts que de cols. Sur une crête, on s'attend logiquement à trouver autant de monts que de cols et pourtant un cyclo matheux m'assure qu'en topologie, science du terrain en mathématiques, il devrait y avoir moitié moins de monts que de cols si on ne tient pas compte des effets de l'érosion et de la toponymie.

Terminons par trois questions pour lesquelles on attend impatiemment des réponses pour les communiquer dans la prochaine revue :

1. En vue de constituer une confrérie "Les félés du port", qui aurait franchi, avec son vélo, le Port de Couillac ?

2. Qu'en est-il du DAC des cyclos calculateurs ?

3. Pourquoi diable les mathématiques prédisent-elles un mont pour deux cols contrairement à ce qu'on observe sur les cartes ?

Michel VERHAEGHE

CC n°204

ET S'IL Y A UN TUNNEL !

Nous venons de franchir l'Albulapass, et déboulons en Haute-Engadine, la région de Saint-Moritz : le « top du top » du ski suisse, le rendez-vous de la jetset, le Megève helvétique...

La journée s'achève, la question de savoir où dormir commence à nous titiller et notre poulx s'emballe quand les hôteliers, sans affect aucun, nous dévoilent leurs prix. Désappointés, nous continuons encore à descendre le long de l'Inn, nous éloigner vite de ce piège jusqu'à ce que Daniel repère un hôtel : Hôtel des Sports, écrit en grosses lettres sur le toit du bâtiment. Mon pilote flaire derrière cette appellation une connotation prolétaire sympathique, c'est tout juste s'il n' imagine pas un Gîte d'étape ou une Auberge de Jeunesse... C'est fou - mais tellement rassurant - de constater combien l'âge et l'expérience n'entament

en rien la naïveté et l'optimisme ! Cela ne s'apparenterait-il pas à la jeunesse ? Bref, fatigués (quand même !), nous capitulons et faisons étape à l'Hôtel des Sports... que jouxte un magnifique terrain de golf !

Le lendemain matin il bérrouasse (1) , nous quittons Zuoz et nous allons continuer à descendre l'Inn jusqu'à Zernez. La Suisse est le paradis des itinéraires cyclables et chaque fois que se présentent ces petites routes tranquilles, nous n'hésitons pas à les suivre, notre nom est : Randonneurs du Loir, n'est-ce pas ! Justement, un cyclo dessiné sur un panneau directionnel indique Zernez. Cet itinéraire charmant sinue entre alpages et forêts. Pas de voitures, seulement des cavaliers qui profitent eux aussi de cette douce matinée. Quelques minutes plus tard, sûrement grâce à la magie des petits esprits malins de la montagne, le bonhomme à vélo du panneau directionnel est maintenant affublé d'un sac à dos.

Notre itinéraire s'est donc transformé en itinéraire VTT et je sais que mon compagnon ne fera pas demi-tour, depuis trente ans que nous faisons des voyages à vélo, je le connais, le bougre ! Le goudron se transforme en piste caillouteuse et notre semi-remorque éprouve des difficultés à avaler les pourcentages. Longer quelque temps la ligne de chemin de fer permet de souffler un peu mais le répit est de courte durée. Deux vététistes n'en reviennent pas de nous trouver là, avec tandem et sacoches. Daniel m'avoue plus tard avoir hésité à quitter le chemin pour suivre la voie ferrée jusqu'à Zernez ; cela me fait bien rire et je lui rappelle cette histoire où Fernand Raynaud racontait, avec la verve qu'on lui connaît, une aventure qui lui était arrivée en avion avec son neveu, pilote novice. Ils étaient tous les deux, perdus dans le brouillard en montagne...

Tout à coup, le neveu fou de joie lui annonçait qu'ils étaient enfin sauvés, il avait repéré une ligne de chemin de fer et décidait de la survoler. Alors, Fernand Raynaud mort de trouille répliquait : « Surtout pas ! Et s'il y a un tunnel ! »

Annie CHALIGNE

CC n°4378

(1)- bérrouasser : bruiner, brouillasser, donner une petite pluie. Trésor du parler cénomane Serge Bertin, Dominique Beucher, Jean-Pierre Leprince, Éditions Cénomane, page 66.

NDLR : cénomane = pays sarthois

LA DÉCHETTERIE

Ce matin je suis allé à la déchetterie pour me débarrasser de la taille d'automne. Un bon tas de branches qui faisait déborder la remorque.

Identique à tant d'autres endroits, un quai carré accessible en voiture surplombe des conteneurs très distinctement repérés : « plastiques », « bois non peint », « papier et carton », « déchets métalliques », « gravats », « déchets verts », etc.

Sur la plateforme j'ai du mal à reconnaître Manu, un collègue Cent Cols de mon secteur. C'est la première fois que je le vois en « civil » - sans cuissard ni maillot bleu - en tenue de bricoleur du samedi matin. Je l'ai

regardé par deux fois, pour m'assurer que c'était bien lui. Je me suis approché. Il balançait des cartons qui semblaient lourds par-dessus le quai. En atterrissant en dessous certains s'éventraient.

Je suis interloqué ! Ils sont pleins de cols ! Rien que des petits, des oubliés, des ordinaires, des obsolètes, des insignifiants, des taupinières, des muletiers perdus dans la solitude ! Des hauts comme trois pommes ! Des pusterlous ! Des pas du loup ! Des centaines de collets, coulets, couletets, courets, goulets ! Des tracols ! Des pertus ! Des brèches et des passages ! Encore des pas, des mauvais pas, des maupas ! Aucun de ceux où on s'aventure en « pneusdevingt-trois » ! Seulement ceux où il faut avancer en « poussant » ou « tirant », là où la Top 25 est obligatoire et qu'il faut retourner dans tous les sens lorsque ce putain de GR ne ressemble pas à la réalité ! Ceux où le vélo n'est plus qu'une lourde et inutile croix à trainer en luttant contre une irrépressible envie de l'abandonner là ! Au point de se demander parfois ce qu'on fait ici ! Ceux où ce foutu portable ne passe jamais ! D'autres encore où le vélo devient une monstrueuse sculpture de boue, un Quasimodo du cycle. Les plus rares où l'espace d'une seconde on croise le regard fou du chevreuil traqué. Les magiques où les monts du matin sont transparents comme du calque. Ceux franchis seul, ou avec un ami. Ceux dont on se souvient, ou ceux qu'on aime plus que d'autres. Des rapinés de ci de là par une glaciale et courte journée d'hiver. Des cols par centaines ! Atterré j'ai regardé un instant cet amoncellement pitoyable grossir au fond de la benne.

- Oh Manu ! Que fais-tu là ? Surpris il s'est tourné vers moi et m'a tendu la main : - Salut ! Pour 2007 je ne comptabilise plus que les grands cols ! - Heu ! Les grands cols ? - Ben oui les vrais ! Les tatoués ! Les hauts ! Les purs ! Les durs ! Ceux du tour ! Les médiatisés quoi ! - Les médiatisés... ! - Ouais, les taupinières où il ne passe jamais personne je balance tout ! - Tu balances tout ? - Ouais tout ! Je mets de l'ordre ! J'ai quitté la déchetterie abasourdi, déstabilisé, un peu comme quelqu'un qui sort de chez le médecin et qui vient d'apprendre qu'il est très malade.

Avant ce matin j'étais très fier de mes quelques cinq cent cols Drômois, même si beaucoup ne servent de passage qu'aux renards et aux troupeaux de moutons dans les bourrasques de mistral.

N.B : Ce texte est une fiction. La rencontre à la déchetterie a bien eu lieu. L'histoire a été inspirée par des messages divers lus sur la liste de diffusion et des moments vécus au cours de la chasse aux cols.

Alféo LOTTO

CC n°5650

NDLR : comme quoi, même s'ils ne sont pas cyclables, les cols sont encore recyclables !

TOUS MES BONHEURS À VÉLO

C'est un murmure, un souffle de vent

Qui me rafraîchit pour quelque instant.

C'est un tourbillon, avec le froid de l'eau

Qui en longeant le torrent, glisse sur ma peau.

C'est un nuage qui au détour d'un tournant
Voile le grand soleil et son rayon dardant.

C'est un village, coincé au creux de la vallée retirée,
Surgi de la brume qui, ô miracle s'est soudain déchirée.

C'est une forêt, pour me gaver encore une fois
De l'odeur de l'épicéa et des verts des pré bois.

C'est une fontaine, son trait d'eau fraîche,
Quand ma gorge et ma bouche se dessèchent.

C'est une découverte de paysages de rêve
Au gré des lacets qui se succèdent sans trêve.
C'est une contemplation de cimes, de glaciers immenses,
Avec un sentiment de fragilité, mais aussi de puissance.

C'est l'abandon total aux caresses de l'éther,
Tout en magnifiant l'oiseau dans la pureté de l'air.

C'est aujourd'hui, revivre mes randonnées lointaines
Dans les multiples décors de nos routes de plaines.

C'est la satisfaction d'être venu à bout de la pente
Et de me jeter alors à corps perdu dans la descente.

C'est un tournoiement sans fin de pédales
Pour éviter de m'emprisonner dans les dédales.

C'est un fumet de bon pain au levain,
Quand jusqu'au tréfonds je ressens la faim.

C'est un salut bien plus qu'amical
De la part de l'ami croisé dans le val.

C'est une pensée, une émotion partagée,
Et, en haut du col, le baiser échangé.

C'est le retour vers les valeurs essentielles,
Après la chasse au futile et au superficiel.
C'est une certaine connaissance de mon corps
Pour encore bien mieux doser mon effort.
C'est un tâtonnement sans fin pour ressentir passionnément
Et alors, commencer seulement à écouter respirer la nature pleinement.

C'est toujours une remise en cause que je me dois permanente,
Ne pas croire que toujours, la voûte céleste me sera clémente.
C'est toujours, un peu partout, faire tourner les manivelles,
Sans ne jamais oublier de faire fonctionner la cervelle.
Alors ! Voyez que je n'en manque pas de bonheurs... à vélo !
Même si parfois, ici ou là, on me prend pour un brin mégalo !

Norbert LABAYLE

CC n°2520

TROIS DE CHUTE

En cette fin août 2006 je choisis la partie orientale des Pyrénées comme terrain de jeu pour quelques jours.

Nouvellement adhérent au Club des Cent Cols, cette région bien pourvue en cols me permettra d'en rajouter quelques-uns à ma collection.

Après un échauffement d'une quinzaine de cols sur les flancs Est du massif du CANIGOU j'installe mon camp de base à PRATS-DE-MOLLO. Ayant eu écho d'un beau col muletier et de surcroît un plus de 2000, je décide de m'atteler à l'ascension de la COLLADE des ROQUES BLANCHES (2252 m.).

L'atlas des cols pyrénéens (édition altigraph) le présente comme un col accessible par temps sec avec un bon vélo de route. Aussi fort de ma petite expérience de cols muletiers (col de Tentes, cormet d'Arêches, colle delle Finestre) je me lance confiant dans l'ascension avec mon vélo de course équipé d'un double plateau et de pneus route (700x23).

Les premiers kilomètres sont avalés à bonne allure à tel point que, la tête dans le guidon, j'en oublie de mettre le clignotant à droite à l'entrée de la Preste. Un kilomètre après la cité thermale je me retrouve

engagé sur une piste bien cahoteuse. M'interrogeant sur l'itinéraire suivi je me trouve pris dans une ornière et n'ayant pas le temps de déclencher ma pédale automatique je me retrouve à terre. Les dommages minimes (vélo indemne, bras écorché) je prends conscience en consultant mon plan que je me suis engagé sur le chemin menant au Pic de COSTABONNE.

De retour sur mes « roues » je trouve à l'entrée de la Preste la route des Roques Blanches. Huit kilomètres de route à fort pourcentage me propulsent aux Fourquets.

Me restent alors dix kilomètres de piste dont je pense venir à bout en moins d'une heure. Les premiers hectomètres sont relativement aisés mais très vite la piste se dégrade fortement. Rochers, pierres, sable, ornières... En zigzaguant et bien assis sur la selle je réussis à progresser. Afin de prévenir une éventuelle chute je ne garde qu'une seule pédale enclenchée. Et pourtant je me laisse surprendre et de nouveau patatras !

A l'allure réduite à laquelle je progresse la chute est sans conséquence. Apercevant au-dessus de moi le col et les lacets qu'il me reste à grimper je me demande s'il est bien raisonnable d'insister. Mais ma caboche de breton me fait reprendre ma route vers le haut en avançant parfois sur quelques mètres à pied. Marcher avec des chaussures équipées de cales Time aux pieds n'est pourtant pas une sinécure et je remonte bien vite sur la selle. A quelques encablures du col je me retrouve pour une troisième fois à terre. Je râle tout ce que je peux et enfin j'atteins la collade au bout de 2h45 d'effort (1h30' pour les dix derniers km).

Soulagé d'être au sommet je reste tout de même inquiet car je crains le pire pour la descente. J'avais rêvé d'un véhicule au col qui pourrait m'embarquer pour la descente mais je suis tout seul ! Dégonflant de quelques bars mes pneus je me lance dans la descente. Les deux pédales déclenchées et concentré au maximum je descends plus facilement et une heure après je retrouve avec plaisir le bitume.

De retour à PRATS-DE-MOLLO je remise le vélo et remets l'ascension du col des Ares au lendemain.

La COLLADE des ROQUES BLANCHES est une ascension magnifique mais à effectuer de préférence avec un VTT. Avis aux amateurs...

Bertrand HERNOT

CC n°6171

1999 / 2006 : UN SIÈCLE NOUS SÉPARE

Effectivement, en 7 ans, je suis passé du 20e au 21e siècle.

1999 : je pense intégrer le Club des Cent Cols avec 112 cols à mon actif dont 5 supérieurs à 2000m. Malheureusement, j'ai cru, erreur de débutant, que le Pas de la Case était un col. Il n'en est rien et je suis recalé, pour ne pas dire col-lé. Ce n'est pas grave, je persiste et adhère au CCC en 2000.

2006 : pour cette seule année, je gravis 101 cols dont 15 à plus de 2000 m. J'ai vraiment franchi une étape, puisque ce seul millésime aurait été suffisant pour obtenir mon sésame pour la confrérie. Cela m'a également conduit à changer mon approche des parcours en montagne, à consulter des cartes plus précises, à me mettre (un peu) au VTT. J'ai amené mon vélo dans des endroits impossibles.

Je l'ai hissé à 2531 m d'altitude : col des Queralbs (FR-66-2531), point haut, pour l'instant, de mes randonnées cencolistes.

Ce changement de siècle m'aura également permis de rencontrer des personnalités très intéressantes. Je pense à René, Alain, Guy, Denis et tant d'autres. Et tout cela en un siècle qui n'aura duré que 7 ans...

Allez, je termine 2006 avec 486 cols au compteur, en 2007, je franchis le 500e !!

Fred SINGLA

CC n°5173

LES TRACTEURS DU GUIDON

Entre Rhône et Cévennes, le Cyclo Club de Chusclan organise à la mi-novembre la rando du « Côtes du Rhône Primeur ».

Alliant la découverte des terroirs, le passage de cols nouveaux et la curiosité naturelle liée à notre pratique du cyclotourisme, la journée s'est révélée sous une belle lumière après le violent orage de la veille, classé « effet cévenol ». La Cèze en est sortie de son lit dans la nuit. Par les routes tranquilles, du val de Cèze, l'itinéraire nous mène au village de Lusan, remarquablement restauré et juché sur son promontoire. De là, la vue embrasse le Mont Bouquet, à l'Ouest.

C'est en arrivant au pied de la difficulté, le Guidon du Bouquet, que l'on découvre, dans les sous-bois, les tracteurs. C'est une véritable collection de plus de 80 engins tout en couleurs, qu'un passionné rassemble en ces lieux, entretenant inlassablement ce patrimoine agricole. Chacun reconnaîtra le premier engin apparu dans sa campagne, au siècle dernier ! Empli de ce défilement d'images anciennes, c'est avec sérénité que l'on attaque l'ascension du Mont.

Ensuite, dans la rapide descente du Guidon, il ne fallait pas manquer le discret col du « Passage du Loup », sur la piste forestière. Probablement le passage ancien, au pied du relief, des loups établis dans l'antique forêt méditerranéenne.

Puis au retour, en contournant Uzès, passage à Saint-Laurent la Vernède, où un emplacement dans le fort est assigné à chaque habitant ayant contribué à l'édification des murailles au XVème siècle.

Enfin à l'arrivée à Chusclan, des animations autour du vin primeur battaient leur plein. Un complément de parcours permettait le passage du modeste col de « Codes et Pierredon », marquant le passage entre la Cèze et le Rhône, sous les lignes à haute tension, devant le centre atomique de Marcoule !

A la prochaine randonnée, à VTT, cette fois, il faudra aller chercher le Pas de Roule sur le GR 42, tout près dans les bois de la dent de Marcoule (additif 2006)...

André HÉRÉDIA

CC n°4505

COMMENT DÉGUSTER LA DESCENTE D'UN COL AVANT D'Y ÊTRE MONTÉ !

L'attaque est franche... sans tergiversation. C'est une dégustation en deux temps, d'abord lentement, histoire de fraterniser, puis ensuite avec une hâte retenue pour bien s'imprégner de senteurs prenantes que l'on devine proches.

Descendre en dégustant, c'est jouir deux fois. Jouir d'avoir à sa disposition les moyens d'explorer, puis jouer des vertus découvertes.

Rarement solitaire chez les amateurs, la dégustation est un plaisir partagé. Toute la science, tous les travaux, tous les soins, toutes les fatigues préparent et annoncent l'heure de la dégustation, pendant la rencontre du Cent Cols et de la chose.

Revenons à cette descente à peine entamée. En dépit de sa proximité, Sainte-Baudille ne délivre aucune fragrance particulière. Ici, pas d'odeur de thym sauvage s'alliant au poivre des menthes voire à de résineuses émanations de pins surchauffés. Seule une saveur de châtaigne mûre apparaît fugace dans le débordement des cailloutis de la garrigue. Puis, tardivement, les arômes de sous-bois et d'épices vont désormais vous accompagner jusqu'à la fin.

Mais un tel lieu existe-t-il réellement ? Rendez-vous en page 29 pour le savoir.

René CODANI

CC n°1882

ALTHOUGH WELL KNOWN

Au cas où on l'oublierait, l'Irlande est une île au large de l'Europe. Le pays est bien connu pour des tas de choses : ses écrivains, James Joyce et Samuel Beckett, qui vivaient en France, le maréchal Patrice Mac Mahon, duc de Magenta, et autrefois président de la France et aussi la mère du général de Gaulle qui

étaient de souche irlandaise; les cyclistes Sean Kelly et Stephen Roche; mais surtout pour sa légendaire pluie.

À cause de la pluie et du manque de grands cols, les vrais cyclistes irlandais doivent échapper à leur pays à la recherche de nouvelles escapades. Mais ce n'est pas fastoche ! Nous sommes un noyau de trois, moi, malheureux frisant la soixantaine, un ami un peu moins âgé et mon fils. Au fil des ans nous avons fait des randonnées en vélo dans les Pyrénées, les Alpes, en Corse et l'année dernière dans les Vosges.

Pour faire une randonnée comme ça il faut d'abord prendre les dispositions; trouver les vols qui nous conviennent, mieux vaut éviter Londres. Croyez-le ou pas, il n'était pas possible de trouver un vol direct d'Irlande à Strasbourg bien que Strasbourg soit le siège du parlement européen et de la cour européenne des droits de l'homme. Le mieux pour nous était Genève, mais l'interaction entre la partie française et la partie Suisse de l'aéroport de Genève nous a laissés complètement embrouillés. Peut-être les Suisses le font exprès pour embêter ceux qui osent utiliser la partie française ! Avant le vol il y a l'emballage. Il faut démonter les vélos et les emballer soigneusement. Ça prend du temps.

Autrefois les vélos voyageaient gratuitement mais hélas, avec "bas prix" Ryanair et ses émules, plus. Bien sûr ce sont des corvées qui pourraient être évitées si on voyageait en bateau mais cela prendrait trop de temps et l'idée est un défi à la raison quand on n'a pas plus qu'une semaine de congés. Pas pour nous la retraite à cinquante ans! C'est l'avion ou rien.

Étant arrivés à l'aéroport de Genève nous avons cherché, et enfin, en dépit des Suisses, trouvé la location des voitures! Parmi nous quatre, trois étaient les cyclistes et l'autre était le conducteur des bagages et un cycliste à mi-temps. La première nuit il fallut arriver au Col du Donon où nous avons réservé. Il était tard et la responsable de l'hôtel était grincheuse quand nous avons commandé une bouteille de vin. De mauvaise grâce elle nous a donné du vin mais à consommer dans la chambre !

Le lendemain nous nous sommes levés tôt pour la corvée du déballage et montage des vélos. Je fis le montage du mien sur une rude table de pique-nique en dehors de l'hôtel. Peu après, nous avons entendu la voix d'une femme, la responsable. "Je n'ai jamais rien vu de pareil". "C'est un compliment" dis-je. "Non, c'est une réprimande" dit mon ami. Bientôt, avec l'arrivée d'un homme, peut être son mari, tout doute était chassé. "Arrêtez-vous, vous abîmez la table" hurla-t-il.

Après ça l'établi était le goudron. Le boulot était à peine terminé quand la pluie arriva. Il pleuvait pendant la plupart de la journée. "Ah, quel drôle de pays" pensai-je "les canicules, les inondations, toujours les grèves et maintenant la pluie. Mais en ayant entamé comme ça la situation ne pouvait que s'améliorer et il en fut ainsi.

Je ne veux pas faire mourir les lecteurs avec une litanie de cols et d'hébergements mais parmi les points forts il y avait :

Premier jour : la pluie.

Deuxième jour : le Rocher de Dabo, peut-être le lieu de naissance du pape Léon IX, est très imposant surtout de la route en contrebas. Le Mont Sainte Odile, le lieu d'une catastrophe, le 20 janvier 1992 quand un airbus A320 s'est écrasé faisant 87 victimes sur 96. L'hostellerie là est un endroit magnifique pour dormir et se restaurer, paisible après le départ des randonneurs et avec ses églises, ses terrasses et son cadran solaire du XVIIIe siècle.

Troisième jour : Le col du Calvaire était bien désigné et à Gérardmer nous avons rencontré un mariage, mais pour éviter d'exposer la mariée à la tentation, nous partîmes.

Quatrième jour : Pour moi c'était le Nouvel Hôtel du Centre à Fresse-sur-Moselle, un bar, hôtel, restaurant et épicerie avec un accueil chaleureux, du bon vin et de la bonne nourriture à volonté, le tout à un tarif raisonnable.

Cinquième jour : Le Ballon d'Alsace et au col le monument au cycliste René Pottier, Le Grand Ballon avec le Monument aux Diables Bleus. Au grand Ballon nous avons rencontré un américain qui pensait que tout le monde croyait que son pays aimait faire la guerre. À Munster les cigognes étaient perchées sur leurs nids aux toits, mais plus bizarre, dans un café une grosse dondon partageait sa glace, voire sa cuillère, avec son caniche. Ah la France, c'est vraiment un drôle de pays !

Enfin c'est Colmar, après cinq cent kilomètres, vingt-cinq cols et une expérience mémorable, pour un jour de repos. Colmar avec ses colombages, ses canaux, ses fleurs partout, est belle et en plus les hébergements, la nourriture et le vin sont superbes, mais croyez-le ou pas quand nous mangions le soir, la revoilà devant nous – la grosse dondon et son caniche!

Le lendemain, encore le démontage et emballage des vélos et le périple à Genève et en arrivant chez nous en Irlande qu'est ce que c'est nous attend mais une citation pour excès de vitesse, en voiture, bien sûr. Ah l'efficacité des Suisses !

Justin SADLEIR

CC N°5955

COLS RARES

Je montais lentement le versant Est du passo della Novena (CH-TI-2478), sans apercevoir un seul vélo ni en amont, ni dans les rares lacets d'aval, ni, encore plus surprenant en cette belle matinée d'août 2006, sans en croiser qui descendait. Puis ce n'est que presque de retour à Airolo, après bientôt trois heures de route, que j'ai enfin salué un compère, entamant l'ascension accompagné de son seul équipement de cyclocampeur.

Ni la date ni la météo, je viens de le dire, ne pouvaient expliquer cette désaffection. Côté géographie, l'on serait tenté de s'exclamer « au contraire » : le col de la Novena, ou Nufenenpass, ne se contente pas de relier les vallées du Rhône et du Ticino, c'est-à-dire, via le Pô, les bassins de la Méditerranée et de l'Adriatique, mais également la Suisse alémanique et la Suisse italienne, et il ravit pour quelques mètres au Grand Saint-Bernard le titre prestigieux de plus haut col routier du pays. L'état des lieux n'a rien de rebutant non plus : une belle route de montagne au revêtement tout à fait correct, des pourcentages respectables sans être décourageants, et une circulation automobile très supportable.

Un paysage enfin, pas exceptionnel, mais suffisamment gratifiant pour l'altitude atteinte : les grandes Alpes, et d'intéressantes traces du passage de l'homme comme ces bornes frontières du Tessin et du Valais et un bar-restaurant ! Peut-être cette observation ne peut se généraliser, et la Novena figure-t-elle en bonne place au palmarès des cols franchis, mais j'ai l'intuition que non. Car, deux jours plus tôt,

j'ignorais son existence, ce n'est qu'en examinant la carte du retour à la maison que j'envisageai d'ajouter ce 2000 à ma liste annuelle, et la veille il y avait foule sur les pentes du Saint-Gothard tout proche, qui faisait la couverture de notre revue.

Cherchant des cas analogues, je me demandais : existerait-il, à côté des stars que nous avons escaladées au milieu d'une cohorte de cyclistes, ou que nous rêvons de monter un jour où l'autre, Galibier, Izoard, Tourmalet, Tempêtes ; et à côté de ces familiers non moins fréquentés, Vence, Faucille, Schlucht, République ; existerait-il des cols rares, comme en chimie on nomme les gaz rares, se cachant le plus souvent à l'abri d'un prestigieux voisin, et laissant aux seuls chasseurs attentifs, ou aux excursionnistes distraits, le droit de les conquérir ?

Attention : je ne pense pas ici au muletier sur la crête à cent mètres du chemin, ni à ce col nouvellement découvert et franchi par inadvertance sur la route d'un grand frère, mais à ces passages aujourd'hui délaissés, ou à ces beaux dénivelés à l'écart des grands axes. D'autres exemples ? Le col du Sabot (38-2100b) dans l'Oisans, terrible cul-de-sac fraîchement goudronné, certes objet de nombreuses questions sur le forum de discussion sur Internet, mais escaladé seul en août 2005, alors que la route de l'Alpe d'Huez frisait la congestion ; le col d'Andrion (06-1681), premier géant de la Tinée, dont je vous avais conté ma découverte solitaire dans la revue 1998 ; le col de la Moutière (04-2444), non moins terrible variante de la Bonette, et gravi avec mes seuls compagnons ; le col de la Ligne (84-0756), du nom du «mur de la peste» censé protéger le Comtat Venaissin du fléau marseillais, totalement délaissé un splendide jour de début septembre quand tout le monde roulait entre Murs et Gordes ; le Platzerwasel (68-1183), considéré par beaucoup comme le plus dur des Vosges, et monté seul lui aussi cette année, alors que de nombreux Cent Cols sillonnaient déjà la région à la veille du rassemblement de Mittelwihr, et qu'il ne figurait pas au programme.

D'autres méritent plus qu'un détour : le port de Beret (SP-L-1860), sublime belvédère dominant l'accès à la Bonaigua, et plus bas passage des Pyrénées centrales, mis en lumière par le dernier Tour de France ; le col San Carlo (IT-AO-1951), qui, lorsque l'on vient de Bourg-Saint-Maurice, prolonge et pimente le plaisir du Petit Saint-Bernard ; le col de la Frache (84-1575) et sa route militaire toute neuve qui attaque la pente de front pour user les dernières forces épargnées par le Ventoux ; les baisses de Camp d'Argent (06-1737) et de Tueis (06-1889), qui ouvrent le Turini sur le massif de l'Authion et ses fortifications, ultimes remparts du temps où l'Italie était une menace, et qu'il faut parcourir après avoir lu Le Désert des Tartares. Cela existe aussi pour des pistes qui n'ont jamais été asphaltées, témoins d'autres époques : franchis eux aussi sans faire de rencontre aux heures de pointe des dimanches matins de septembre, le pas de l'Agrée (06-1040a), alternative stratégique à la route de Turin, en vue de Braus et de ses lacets où l'on se bouscule sur les traces de René Vietto, et les cols de Mairola (06-1293) et de la Barbenière (06-1477), soit 1000m de dénivelée, qui servaient quand le Plateau de Dina était un grenier à blé du Comté de Nice.

Je terminerai par ceux qui trônent au milieu de nulle part (que leurs habitués me pardonnent) : col du Cheval Mort (48-1454) au cœur de la Margeride ; col de Ferrière (25-0592), flottant entre Jura et Vosges ; cols de la Madone (06-1162) et de Saint-Léger (06-1069), modernes traits d'union vers des villages autrefois accessibles uniquement à flanc escarpé de montagne depuis la vallée ; baisse du Four (83-0375) enfin, bouton isolé sur la carte du Tanneron, dont la conquête, tant à l'aller qu'au retour, se mérite, et démange le chasseur de cols jusqu'à ce qu'il se décide à y aller, et à n'aller que là.

LE SINAI

Bordée par la Méditerranée au Nord et par les golfes de Suez à l'Ouest et d'Aqaba à l'Est, la péninsule du Sinaï s'étend sur près de 62000 km² entre Afrique et Asie, elle offre un autre visage de l'Egypte, loin de la vallée du Nil et des sites pharaoniques.

La plaine côtière du Nord s'étend du canal de Suez jusqu'à la bande de Gaza. Au centre se situe le plateau calcaire du désert du Tih, au Sud le massif du Sinaï dresse ses sommets à plus de 2000 mètres.

Les rives du golfe d'Aqaba offrent des paysages incomparables avec des couleurs étonnantes. J'ai choisi comme lieu de séjour Dahab, petite station balnéaire aux tarifs concurrentiels où il est facile de louer un vélo.

La carte Lehnert et Landrock répertorie six cols pour l'ensemble du massif, il y en a d'autres, mais malgré mes recherches sur place je n'ai pu trouver de carte plus détaillée.

Deux cols proches de mon lieu de résidence sont venus enrichir mon palmarès.

Situé à quinze kilomètres au Nord de Dahab le Wâdi Nasib Pass est accessible par une belle route en pente douce que l'on quitte à deux kilomètres du sommet pour emprunter une piste menant au monastère de Sainte-Catherine. Forte chaleur et vent constituent la principale difficulté.

Seconde ascension le Sharira Pass en direction de Sharm El Sheikh, station balnéaire de renommée mondiale, plus longue et plus pentue cette montée ne présente pas de réelle difficulté, il convient néanmoins d'être prudent dans ces zones désertiques où la moindre défaillance peut se révéler redoutable. Cette région invite au voyage, je compte y revenir en m'aventurant sur les nombreuses pistes parcourant le massif.

Bernard LAVIEVILLE

CC n°1282

BOUCLE DES 3 COLS

Au retour d'un Thonon –Salzbourg en cyclo camping qui empruntait l'itinéraire de Genève- Vienne dans sa partie montagneuse, notre deuxième passage à Andermatt nous a permis de réaliser avec nos vélos délestés de leurs sacoches arrière, cette boucle des 3 cols, reportée à l'aller à cause d'une mauvaise météo...

Samedi 23 juillet 2005

La boucle aux trois cols 16e Etape : Andermatt – Andermatt Distance : 107 km Dénivelée : 3100 m Météo : pluie toute la nuit, 8° au réveil, quelques trouées de ciel bleu parmi les nuages...

Notre troisième objectif est à portée de pédales. A nous les trois 2000 ! Nous commençons par la Furka déjà franchie à l'aller dans l'autre sens. La pluie qui nous avait gâché la descente, a laissé place au soleil et

nous pouvons admirer ce versant du Furkapass. Jusqu'à Réalp (6 km), la pente est faible. Ensuite, elle se durcit (8 à 10 %) mais reste cependant plus facile que sur l'autre versant. Nous franchissons le col sous le grand soleil mais avec une température très basse.

On admire le glacier du Rhône sous un meilleur éclairage que la première fois. On double en descendant un couple de cyclo-campeurs équipés de nu-pieds alors que j'ai froid aux pieds dans mes chaussures. Nous n'avons pas les mêmes valeurs !

Après quelques photos à Gletsch, nous finissons la descente et achetons quelques vivres à Oberwald. Encore 6 km de descente et à Ulrichen, tout à gauche, et le guidon, et les pignons, car nous attaquons le Nufenenpass (2478 m) soit 1100 m de dénivelée. Un couple nous double alors que nous quittons quelques couches de vêtements et plus haut nous les retrouverons, monsieur poussant madame. Plus haut, nous doublerons puis serons doublées, à plusieurs reprises, lors de pauses photos par un VTTiste pratiquement à la même allure que nous.

Au col, nous retrouvons les deux français rencontrés hier soir à Andermatt. Ils accomplissent la boucle dans l'autre sens. Ils réalisent un Vienne-Genève, suivis par leurs épouses en voiture. Ils s'apprêtent à pique-niquer en leur compagnie et ont déjà franchi, comme nous, 2 cols. Par contre, ils ne feront pas la boucle entière car le plus âgé est fatigué et ils pensent s'arrêter à Gletsch au pied de la Furka.

Ma coéquipière me pousse à redescendre pour nous restaurer alors que j'aurai bien prolongé la pause en causant avec ces deux cyclos. Nous repartons donc assez vite. A Airolo, même scénario qu'à Ulrichen, tout à gauche pour se lancer à l'assaut du St-Gotthard. Mais d'abord, nous devons recharger les batteries. Cette montée de col est un enchevêtrement complexe de route, autoroute et ancienne route pavée dans lequel il est difficile de se retrouver. La partie pavée est longue et inconfortable mais très pittoresque. Il y a longtemps que je n'ai pas évoqué la pluie et bien je vais pouvoir en reparler car une averse nous contraint à nous abriter sous un pont sur lequel passe la route principale.

Tout à coup, nous apercevons un équipage de cinq chevaux tirant la malle poste. Les deux cochers en tenue d'époque promènent ainsi les touristes d'Andermatt à Airolo en franchissant ce col du St-Gotthard. Nous sommes ravies de cette rencontre d'une autre époque. La pluie se calme, nous repartons pour rencontrer plus haut un deuxième attelage et je pourrai photographier Maylis, coincée contre le mur, que les deux cochers s'amuse à effrayer en poussant les chevaux à la frôler ! Si certains cols s'estomperont de nos mémoires, ce col du St-Gotthard lui ne s'effacera pas.

Au sommet, nous recevons encore quelques gouttes et n'y traînons pas, ayant fait hier les photos obligatoires. Par contre à 3 km du camping, une violente averse nous trempe encore une fois ! Il pleut toujours sur Andermatt ! Il est 17 heures, nous filons directement au supermarché : trop tard ! il a déjà fermé depuis une heure car nous sommes samedi et les horaires sont différents des autres jours. La charcuterie voisine consent à nous rouvrir la porte mais nous presse. Cela nous permet cependant de faire les achats minima pour demain matin.

Ce soir, j'ai enfin décidé mon amie à aller manger au chaud, bien assises au restaurant. C'est quand même mieux qu'en plein air, les pieds dans l'herbe mouillée de notre camping et les 8° affichés sur le panneau lumineux du télésiège de la station...

DE FIL EN AIGUILLE...

Georges m'avait dit : « je veux faire le Port de Rat, si tu es partante appelle-moi quand tu auras trouvé une date. »

Cela commence ainsi, les oisifs acceptent de se plier aux contraintes des actifs, tous les jours n'étant pas pour ces derniers des créneaux de loisirs possibles. Mais il fallait surtout de bonnes prévisions météorologiques, condition sine qua non d'une telle balade. L'été touchant à sa fin, il ne fallait pas trop attendre, une chute de neige pouvait vite interdire l'accès à ce muletier perché à 2539 m.

Toujours fortement stressée à la veille d'une sortie, je m'inquiétai auprès d'Alain, mon G.O privé, du profil de la balade et des difficultés éventuelles. J'obtins une réponse assez brève, évasive, selon laquelle le clou sinon du spectacle du moins de l'ascension serait les 200 derniers mètres de dénivelé à effectuer vélo sur le dos. Bon. Je verrais bien.

Ce n'était pas la première fois que j'allais porter et, vraisemblablement, pas la dernière non plus.

On le sait, il n'est jamais trop tôt pour se lever s'il s'agit d'aller chercher un col. L'Andorre est loin de Muret. Certains pourraient dire que faire 340 km en voiture pour 48 km à vélo et 1 col ce n'est pas « rentable ». Non, certes, mais quelle importance... Les cols non faits dans un périmètre décent se raréfient, et ... pourquoi pas celui-là pour faire plaisir à Georges qui a eu la gentillesse de m'attendre ? De toutes façons, un jour ou l'autre il 'fallait' le faire... et puis finalement, à moindre effort, nous nous sommes offert au total trois « 2000 ».

Il n'y avait pas à hésiter, selon les prévisions météo de TF1 (les seules crédibles selon Alain) ce mercredi 27 septembre allait être irréprochable. La France était tout éclaboussée du jaune d'un soleil omniprésent, pas le moindre petit nuage prévu qui aurait pu s'interposer entre l'astre de vie et nous.

Les températures en plaine, comme ils disent « supérieures aux normales saisonnières », ne nous avaient pas préparés au froid (1° seulement) qui nous a saisis à notre sortie de voiture à Ordino. Georges, que nous devions y rejoindre, revint à pied du village le cou rentré dans les épaules et visiblement transi. Inconfort provisoire, nous savions que la grimpe allait compenser le manque de degrés.

Partis de 1300 m, ce furent d'abord 20 km de route qui nous menèrent tranquillement à la station de ski d'Arcalis, avec ce plaisir toujours intact de rouler, d'emplir nos yeux d'images nouvelles dans la lumière parfaite d'un début de journée radieux, de goûter un silence réparateur des nuisances d'un quotidien citadin. Juste avant d'arriver à la station, une curieuse sculpture, immense sphère métallique, fut l'objet de quelques photos. C'était comme une loupe géante à la mesure des vastes paysages de haute montagne. Après la station, 2 km d'une piste lisse (fréquentée par des chevaux qui avaient cessé d'être sauvages, résignés qu'ils étaient aux défilés de touristes déposés là par bus entiers) nous menèrent au bout d'un cirque à 2330 m, au pied de l'objectif, où une amorce de tunnel témoigne qu'il y eut un jour le projet d'une voie vers l'Ariège plus accessible que les hauts cols. Maintenant, il n'en reste que l'entrée chaotique, perdue derrière des monticules de blocs. En levant les yeux vers la ligne de crête, je localisai l'échancrure du col convoité qui se dessinait très nettement sur le bleu intense et uniforme du ciel.

Les promeneurs qui étaient arrivés en voiture jusqu'au bout de la piste nous ont regardés partir, incrédules, vélo sur le dos, sur l'étroit sentier, dessiné en lacets pour atténuer la pente. Rien n'a changé, Alain s'est envolé facile et nous a laissés sur place, moi besogneuse sous le poids du vélo et Georges

profondément absorbé par le détail du chemin... De temps en temps il nous appelait, s'assurant que nous continuions notre progression. Bien sûr, nous y sommes arrivés, certes moins brillamment et moins frais... mais, bof, quelle importance là encore sinon, bien sûr, la gêne éventuelle pour celui qui attendait. Ah! l'agréable sensation en arrivant au sommet! Reprendre mon souffle, savourer le spectacle, flotter comme en apesanteur, j'avais déjà oublié la rudesse de l'ascension. Le Port de Rat est étroit et rocailleux, tout à fait en règle avec son petit panneau discret qui affiche curieusement à la fois 2539 m et 2540 m.

L'arête frontière offre bien sûr la vue d'un côté sur l'Andorre, d'où nous venions, et, de l'autre côté, sur le Vicdessos dans notre belle Ariège. Nous aurions pu redescendre par là, c'eût été une autre organisation.

Le temps d'admirer, depuis ce site aérien, les sommets environnants délicatement saupoudrés de neige, de voir sous un autre angle le Pic de Font Blanca (2903m) repéré dans le hublot de la sphère métallique, de multiplier les prises de vue sur les 360° du panorama et ce fut la pause pique-nique, avant la redescente facile sur le même sentier puis la grimpe sur large piste vers les deux autres cols de la journée : La Portella del Mig (2515) et la Portella d'Arcalis (2470). Autour de ces deux cols, le paysage immédiat, façonné par l'homme pour fabriquer un domaine skiable, n'avait rien d'enchanté, aucune végétation, rien que de la terre et des cailloux.

Nous ne nous y sommes pas attardés et, après un dernier regard vers le Port de Rat, juste en face, nous avons entamé une descente tranquille. De retour sur le goudron, nous repassâmes devant la structure photographiée à la montée. Elle m'intriguait maintenant autant que sa masse, au premier coup d'oeil le matin, m'avait gênée dans ce décor naturel.

Derniers arrêts avant Ordino, à Llorts d'abord, pour son église Sant Serni et son grenier grand ouvert au soleil pour sécher le tabac, puis à l'église romane Sant Marti de La Cortinada, ignorée à l'aller (puisque nous devions la revoir), qui offrit à nos appareils photo la silhouette familière, pure et dépouillée des édifices de cette région, son haut clocher lombard à deux étages de fenêtres géminées presque disproportionné par rapport au corps du bâtiment. En cette après-midi pourtant si ensoleillée, au milieu d'une aire ombragée, elle manquait un peu de lumière pour éclairer ses murs de pierres grises qui devenaient vite austères.

De retour chez moi, de fil en aiguille, d'un article à l'autre, je m'attachai à retrouver l'histoire de cette sphère... même si elle n'était pas forcément de nature à plaire dans ce décor...

La structure est titrée « Arcalis 91 » et un texte (curieusement rédigé, ou est-ce la traduction qui en a été faite) est inscrit devant : « La circonférence, symbole de la perfection et de l'éternité, constitue en cet espace, [une] fenêtre sur le paysage qui l'entoure et qui joue avec les lois de la pesanteur en étant placée comme si elle allait se lancer en roulant à travers la vallée. »

J'interrogeai les Andorrans sur la présence et la signification de cette sculpture. J'appris alors que la Caisse Andorrane de Sécurité Sociale, à l'occasion de son 25e anniversaire, aurait offert une oeuvre d'art à chacune des sept paroisses d'Andorre. Parallèlement, un article précise : « Ainsi dès 1991, la célébration du Symposium de la Sculpture sur le thème « Monument de l'Homme, Monument de la Nature » a permis de réaliser l'installation sur sept paroisses du pays, des miradors dominant les vallées avec plusieurs sculptures monumentales qui sont autant de témoignages de la complémentarité de l'art et de la nature » « Ces réalisations privilégiant les matériaux traditionnels, pierre, bois, fer constituent un véritable dialogue avec le paysage, renouant avec un primitivisme de rigueur, ajoutant une touche d'humour dans un environnement minéral. »

La commune d'Ordino-Arcalis reçut donc cette oeuvre réalisée en 1991 et je trouvai enfin dans l'article qui suit une partie de sa signification : ... « L'Italien Mauro Staccioli a élevé un anneau d'acier de douze mètres de diamètre, sur le point de rouler sur le versant, comme un défi de cette forme parfaite aux lois de la nature mais surtout un clin d'oeil à une ancienne légende andorrane, celle du mythique anneau de Fontargent que Charlemagne aurait laissé au sommet de ce Pic »... Il me reste à découvrir ce qu'était cet anneau. Il existe bien, sur cette même ligne de crête frontrière, à une dizaine de kilomètres à vol d'oiseau du Port de Rat, le Pic de Fontargente (avec ou sans « e » final), un étang du même nom et, encore mieux même si Charlemagne s'en soucia peu, un Port de Fontargente à 2262m dont on me dit qu'il peut être atteint depuis la France ou l'Andorre. Voilà un but de balade tout trouvé dès que la neige aura fondu...

Continuant mon cheminement sur internet et attirée par tout ce qui touche à la philatélie, je découvris qu'une série de timbres français sur l'Andorre, « Art Moderne 1992-2002 », a reproduit cette oeuvre d'art, décidément pas anodine, ainsi que d'autres oeuvres monumentales installées dans divers sites d'altitude andorrans.

En y repensant, je me dis que l'installation de cette structure dangereusement inclinée vers la vallée qui semble juste posée sur le fil du cercle, comme l'accessoire d'un équilibriste sur sa tête dans un numéro de cirque magique, représente une belle performance technique du sculpteur, saluée par un article en ces termes: « Ses interventions in situ peuplent, depuis longtemps, l'imaginaire de piétons et automobilistes des quatre coins du monde. Elles sont multiples par leurs aspects idéalement différenciés, triangles inversés, arcs tendus vers le ciel, cercles et polyèdres en rupture d'équilibre. Avec partout cette même patte très perceptible d'un créateur qui non seulement n'a pas froid aux yeux, mais s'avère être un expert à nul autre pareil en calculs de forces d'attraction et de pesanteur »

Ma curiosité en grande partie satisfaite, j'ai arrêté là mes investigations et, bien après le 27 septembre, j'ai mis fin à cette superbe balade dans l'espace et dans le temps... , mais je ne manquerai pas d'aller voir ce que sont les œuvres offertes aux autres paroisses andorranes...

Chantal SALA

CC n°3674

AUTOMNE HORS BITUME

C'est en été 2006 que j'ai parcouru les derniers hauts cols routiers dans les Alpes, à plus de 2500 m. Je fais une «collection» de routes d'altitude. Cela m'est égal si la route mène à un col, ou bien tout simplement vers un glacier, un refuge ou les vestiges d'un fort.

Ce qui compte, c'est de pouvoir la monter en selle, et non pas en poussant le vélo. Il était temps de me tourner vers des pistes non goudronnées. Une fois étudiée la carte, j'ai déniché une douzaine d'endroits où on peut essayer de monter haut. Entre autres, les environs du Lac de Mont Cenis. 8-9 septembre 2006 Partis le matin de Genève avec mes amis Andrey et Alexey, nous sommes arrivés au Lac du Mont Cenis vers midi. Une fois garés non loin du lac, nous avons pris une mauvaise route asphaltée en direction du début de la montée vers le fort Malamot (2914 m). La piste qui y mène est une des plus hautes dans les

Alpes: on n'a été plus haut qu'au Sommeiller et au Chaberton (quoique la partie médiane de la montée au Chaberton ne passe pas en selle).

Après avoir passé quelques croisements, nous nous sommes retrouvés au départ de la piste de Malamot. L'ancienne route militaire a été bien préservée, et la déclivité supportable permet de pédaler sans relâche. Avec Andrey, nous sommes devant, Alexey, qui a moins d'expérience en VTT, reste quelque peu derrière. Nous sommes tous équipés différemment : j'ai un vélo en acier sans suspension, indestructible (et lourd), Andrey roule sur son nouveau et léger «hardtail», tandis que Alexey manoeuvre un tout suspendu plutôt bien équipé. Bizarrement, cela ne fait pas beaucoup de différence à la montée.

Le lac brille de couleur azur, tandis que les sommets sont cachés dans les nuages. On a juste pu entrevoir le fort avant qu'il disparaisse de nouveau. Une partie de route d'une centaine de mètres est couverte de gros blocs, du coup, on pousse les vélos. La suite de la montée se fait en selle. A 150 m de dénivelé du fort nous arrivons vers une sorte de col, encore quelques lacets et nous arrivons à Caserma Malamot (qui, à l'époque de sa construction, se trouvait en territoire italien). A la descente Andrey est devant, nous le rattrapons doucement. Comme la journée n'est pas encore finie, nous décidons de faire une autre excursion : soit le col du Petit Mont Cenis, soit le fort de Pattacreuse (2355 m). La route du col est plus longue, mais ne fait que 150 m de dénivelé. Du coup, nous optons pour le fort.

Nous avons un petit problème : en faisant une chute sans gravité, Andrey a touché un caillou avec le dérailleur arrière, du coup, le bout d'aluminium qui fait jonction entre le cadre et le dérailleur est fortement plié. En essayant de le redresser, il rompt la moitié de son épaisseur. Quelle raison a empêché les ingénieurs du «Price Racebikes» de le fabriquer en acier ? Résultat: on peut pédaler, pour combien de temps encore ?

La route monte en serpentant, d'abord sur une pente, puis sur un replat. Nous sommes bientôt arrivés aux ruines de fort. Avant que la nuit ne tombe, nous sommes de retour à la voiture et installons notre tente au bord du lac, qui nous fournit l'eau pour manger et boire. La pluie qui avait tombé toute la nuit a cessé le matin, mais le lac est complètement caché dans le brouillard. Nous repassons côté nord du col de Mont Cenis en voiture, le brouillard n'y est plus. Plusieurs pistes montent les pentes nord vers le fort de la Turra, le Pas de Beccia, le fort Montfroid et le col des Sollières. Le départ est commun sur une bonne piste forestière qui traverse en légère remontée. Nous montons au fort de la Turra (2529 m) dans le brouillard, comme hier. Cette fois, c'est un fort français. Il est assez grand, avec une clôture en partie détruite et un réseau de galeries souterraines. De l'autre côté la vue plongeante sur le lac et la route du Mont Cenis. Quelques photos, une petite descente et nous entamons la montée au pas de Beccia.

D'une piste qui y allait, on voit ces vestiges, mais sur les derniers 1500 m on n'y passe plus à cause des éboulis qui l'ont recouverte. Nous laissons donc les vélos et montons à pied. Il y a des bornes frontières France - Italie datées de 1892, des vestiges de barbelés et des barres de fer. La pente de l'autre côté est raide. De retour aux vélos, nous entamons la descente, mais très bientôt, par la simple action de la vibration, la patte du dérailleur décide de casser complètement. Une situation grotesque. Les 20 000 km du vieux VTT «Rock Machine» d'Andrey ont vu des chutes bien plus graves, mais jamais, une pièce aussi cruciale n'a lâché! Bon, je vais en fabriquer une copie en acier, mais cela sera plus tard, pour le moment on se sort d'affaire à l'aide d'un sparadrap russe ultra adhérent. (<http://mail.ihep.ru/~gushchin/745.jpg>). Nous laissons le fort de Montfroid pour une autre fois, désormais, on ne peut que descendre.

15 octobre 2006 Le temps est sec, nous sommes de nouveau trois, avec Andrey et Mikhail, qui est de retour de Russie, et nous partons pour une randonnée au nordouest de Briançon, qui, supposonsnous,

clôturera la saison de VTT. Nous y sommes allés avec Mikhaïl l'année passée, mais n'avons pas eu le temps de monter à plusieurs cols. Le projet initial a été le suivant : Col des Rochilles - Nevache - Col de Granon - Col des Sibières – Porte de Cristol - Col de Buffere - Chemin du Roy - Col du Galibier. Le faire dans ce sens nous éviterait de pousser les vélos à la montée. Nous garons la voiture vers 8h du matin au refuge de Plan Lachat sur la route du Galibier (1900 m). La température dépasse à peine le zéro. Après avoir pris un petit-déjeuner, nous attaquons la montée qui passe sur une ancienne route militaire, puis sur une piste, enfin sur un sentier. Nous sommes enfin au col, sous la nappe de brouillard, qui nous cache les trois lacs apparemment de toute beauté. La descente se fait avec des passages à pied, et nous sortons enfin du brouillard. Une piste, puis une petite route goudronnée entourée de mélèzes jaunis nous amène à Nevache. Après un tronçon plat sur une bonne route, nous arrivons au village de La Draye, tournons à droite et entamons la montée du col de Granon. La piste non goudronnée passe d'abord par le champ, puis monte en forêt, atteint le village de Granon, après quoi la montée continue pour aboutir à une route militaire toujours non goudronnée, mais de bonne qualité, qui serpente vers 2000 - 2500 m.

Après le temps du déjeuner, vers une heure de l'après-midi, nous arrivons au col de Granon. Nous décidons que nous aurons assez de temps pour passer les trois cols, et y ajoutons un quatrième : Col de Barteaux, qui est juste à 1500 m à vol d'oiseau, Col des Sibières, Porte de Cristol, col de Buffere - il est presque six heures quand nous atteignons le début du chemin du Roy, qui doit nous amener vers la montée au Galibier. Mais la nuit s'approchant à grands pas, nous sommes devant l'évidence que tout ce que nous pourrions encore faire, c'est de chercher vite une descente vers l'asphalte. Nous regagnons un sentier pour Monetier-les-Bains, d'ailleurs très beau et roulant, passant par une forêt, installons nos phares et arrivons sains et saufs à la civilisation, déjà en pleine nuit. L'autostop est la seule solution encore praticable. Andrey a levé le pouce, et la première voiture qui passait l'a pris pour le col du Lautaret. Cela a été moins évident après, et il a fait une bonne moitié de la montée au Galibier à pied, avant que la première voiture ne passe et ne le prenne. C'est au milieu de la nuit que nous sommes rentrés à Genève.

29 octobre 2006 En cette fin d'octobre il fait encore assez chaud, et nous décidons avec Mikhaïl de faire encore une sortie pour finir la saison, cette fois pour du bon. La question où aller ne se pose pas : comme nous n'avons pas atteint le fort du Montfroid en septembre, nous l'atteindrons cette fois. Nous prenons la route déjà familière jusqu'au village de Termignon pas loin de Modane, et, après avoir traversé la rivière, empruntons la piste sous les remontées mécaniques. Avant la sortie de la forêt nous cassons la croûte à la terrasse d'un restaurant fermé, examinons la carte et poursuivons notre route. Encore quelques lacets, et la piste sort de la forêt. Un croisement, des panneaux : il y a deux chemins qui mènent au col des Sollières, nous décidons de prendre celui de droite. Encore deux ou trois km de montées et de descentes, une ferme indiquée sur la carte nommée l'Erellaz est le terminus de la piste : après c'est un sentier, visiblement non roulant.

Nous voyons une piste plus haut, sur le flanc gauche de la vallée. On dirait qu'il aurait fallu prendre à gauche au croisement précédent. Rien à faire, il faut retourner sur nos pas. Environ deux km en sens inverse, puis nous tournons sur une petite piste, continuons sur un sentier et à vue à travers la pente pour enfin atteindre cette deuxième piste. En montant au col j'ai essayé de repérer la première piste, on en voyait la partie supérieure, mais pas le début : visiblement, il n'y a que des sentiers. Il fait du vent au col des Sollières. Heureusement un muret de pierres nous permet de nous abriter. A droite sur la montagne on voit les ruines du fort, ainsi qu'une croix blanche au sommet. Nous montons au début sur la selle, mais après un virage la piste devient un sentier, puis cela ne passe plus à cause d'éboulements. Nous continuons à pied. La pente est jonchée de débris de barbelés, de boîtes de conserve rouillées et même

d'obus de guerre. Au sommet il y a un cairn, ainsi qu'une plaque commémorative consacrée à ceux qui y ont péri en 1945. Sur le chemin de descente nous aidons un motocycliste qui n'arrivait pas à relever seul son engin tombé. Après avoir mangé derrière le muret au col nous descendons sur le sentier presque partout en selle, hormis des tronçons avec une ornière profonde, où il fallait déchausser un pied. Arrivés au lac, nous trouvons un endroit à l'abri du vent pour faire une baignade rituelle. On ne tenait pas plus d'une minute dans l'eau à moins de 10°. A peine 100 m de montée au col du Mont Cenis que je n'ai passé avant qu'en voiture, et une descente à grande vitesse vers notre point de départ. La saison est terminée. L'année prochaine d'autres cols nous attendent, aussi sans bitume.

Vladimir GUSHCHIN

CC n°6214

Traduction: Andrey Chizhov

LE NEZ DANS LE GUIDON, LA ROUE DANS LE GOUDRON

Influencés par trois membres appartenant à la confrérie des Cent Cols, notre club « Les Renardières » organise chaque année au début du mois de septembre une randonnée montagnarde. C'est devenu une tradition. Après la traversée des Alpes françaises et des Pyrénées, les Dolomites, les Alpes suisses, nous avons préparé cette année un séjour dans les Alpes autrichiennes et italiennes. Comme d'habitude au programme quelque 850 km, plus de 16000 m de dénivelé et des cols pour enrichir notre tableau de chasse. Partis de Zell am Ziller nous empruntons successivement la Gerlos Alpenstrasse, la Grossglockner Hochalpenstrasse, puis par un crochet en Italie nous retrouvons les Dolomites avant de terminer au bord du Bodensee en passant par le Voralberg.

Au cours de notre première étape, en empruntant la Gerlos Alpenstrasse nous avons peut-être découvert un nouveau col autrichien. En effet, quelques km après le Gerlospass (1507 m) nous avons la surprise de passer devant un panneau « Passhöhe-1628m ». A notre retour, nous faisons remarquer l'existence de ce panneau à Marcel Goll membre de la CERP et auteur du catalogue des cols d'Autriche. Après vérification, la confrérie semble indiquer que ce col, non répertorié à ce jour, sera bientôt officialisé sous la référence AU-TI-1628.

Le lendemain nous partons à la conquête du Graal avec la montée du Hochtör (2505 m) par la fameuse Grossglockner Hochalpenstrasse avant de se trouver face à sa majesté le Grossglockner et le plus grand glacier des Alpes orientales le Paztersee à la Franz Josefs Höhe. Notre souffrance est récompensée par une vue extraordinaire.

Le troisième jour, nous passons la frontière austro-italienne au Nassfeld Pass (1530 m) qui nous a bien fatigués avec ses 940 m de dénivelé et ses passages à 11-13 %. Plus loin, au sommet du Sella di Cereschiatis nous nous regroupons avant la descente dans la vallée d'Aupa.

Nous savons qu'à la sortie de Moggio, compte tenu de l'enchevêtrement de l'autoroute et de la route à grande circulation, il faudra trouver des chemins de traverse plus tranquilles mais assez difficiles à localiser. La consigne est donnée : roulons ensemble et restons groupés. C'est le cas durant quelques km. Mais bientôt le naturel revient au galop ; nos deux jeunes s'envolent et disparaissent aux yeux des autres

qui eux respectent la recommandation. Quelle ne fut notre surprise quand un peu plus loin nous découvrons nos deux compères arrêtés au bord de la route en train de nettoyer leur vélo. En effet, grisés par la vitesse les deux échappés, les yeux rivés sur le compteur de vitesse, n'ont pas eu le temps de voir le panneau de signalisation indiquant une déviation pour travaux. La sanction fut immédiate ; ils se plantent littéralement dans 20 cm de goudron frais et encore tout chaud au grand dam des ouvriers qui viennent de le déposer. Heureusement pas de chute, plus de peur que de mal. Refroidis par cet exploit et leur numéro d'équilibriste et légèrement noircis par le goudron ils restèrent sagement à l'arrière du peloton jusqu'à la fin de l'étape située à Paluzza.

Cet épisode amusant ne fut pas le seul à émailler notre merveilleux séjour qui restera par la qualité des étapes, de la météo, de l'hébergement et des relations humaines longtemps gravés dans notre souvenir.

F. SCHWOEHRER et P. SAINT-PAUL CC n°3922 et CC n°2095

LES COLS DE LA VIE

Lancé à plus de 60 à l'heure dans la descente de Triesenberg/Vaduz, j'aperçus trop tard le barrage de police en travers de ma route...

L'espace d'un instant - tel Michel Piccoli dans «Les choses de la vie», mes 50 ans défilèrent sous mon casque comme un film qu'on regarde en accéléré : Je revis ma rencontre avec ma Romy Schneider à moi, en 81, l'année de mon premier B.R.A. (malheureusement avorté) et de ma grande traversée des Pyrénées avec l'ami Philippe par Boucharo, Venasque & Tourmalet, suivie de nos 3 flèches et de notre diagonale ... Des flash-back illuminaient ma rétine comme pour mieux m'arrêter : le fabuleux Albula Pass, le plongeon dans le Splügen, mon solo au Stelvio ou au San Bernardino que je priais au passage pour mon salut (mieux vaut St-Gotthard que jamais)...

Je venais justement de faucher discrètement dans le brouillard mon 700e col, le Bettlerjoch à 2108 m avec des pourcentages plus intéressants que les livrets A (30% assurés)...

Certes, je ne l'avais pas encore déclaré mais je croyais naïvement que le Liechtenstein était un paradis fiscal sans aucun contrôle...

D'accord j'avoue avoir récolté un max en 2 jours : carrément la moitié du potentiel du pays, dont le Sareisserjoch particulièrement payant à 2000 pile poil de valeur faciale... Mais reconnaissons qu'un Etat qui tient tout entier sur une seule et unique carte à 1 : 25 000 ne vaut quand même pas la France avec ses 2000 cartes aux trésors de l'IGN... Pas besoin de Géoportail pour visualiser la principauté, une seule fenêtre suffit ! Quatrième plus petite entité européenne après le Vatican, Saint-Marin et Monaco, le Liechtenstein, coincé entre Suisse et Autriche, gagne cependant à être connu malgré ses noms de cols à coucher dehors, notamment le Guschgflieljoch à cause duquel je m'étais senti obligé d'emporter un duvet sur le porte-bagages...Mais, à ma grande surprise, j'ai trouvé en plein mois d'août une chambre d'hôtel à 30 francs suisses avec copieux petit déjeuner compris au village de Steg d'où l'on peut ensuite rayonner dans toute la région et en particulier vers la station de ski voisine de Malbun qui permet de ratisser 6 cols muletiers en 33 km, tous autorisés aux VTT, je le jure messieurs les policiers ! Je n'ai rien d'autre à déclarer, ni alcool, ni cigarettes, laissez-moi passer par pitié !

Et comme nous étions bien dans un paradis, le miracle se produisit : au dernier moment, le véhicule de police s'effaça sur le bas-côté, et, vingt ans après Michel Colucci, j'eus plus de chance que lui sur sa moto contre ce «putain de camion» (comme dit la chanson de Renaud)...

Mais, promis, juré, ces 9 cols de contrebandiers, bien placés à l'étranger, dès mon retour à la maison, je vais les déclarer !

Bernard BEZES

CC n°2665

LE VÉLO EN FAMILLE

Lorsque l'on a comme passion le vélo et que l'on a la chance d'avoir son épouse qui pratique le même sport, cela facilite grandement les choses pour les objectifs du weekend et lorsque vous avez un fils qui y prend également goût, cela est vraiment super...

Voici un petit aperçu de notre année en VTT : Début de saison sur les crêtes du Jura avec trois cols : le col de la Faucille, le Goléron et montée direction le Mont Colomby de Gex pour faire le Pas de l'Echine où nous rencontrons encore quelques plaques de neige. La vue est splendide sur tout le Lac Léman et le canton de Genève.

Pour le week-end de Pentecôte nous nous sommes rendus à Privas avec le C.C. Riviera où nous avons rendez-vous le samedi après-midi avec le club local pour découvrir la région. Un temps magnifique les trois jours, mais avec beaucoup de vent sur ces petites routes sympa qui n'arrêtent pas de monter et descendre, ce qui nous vaut plein de cols à engranger...

Fin juin, petite virée à Villars-sur-Ollon dans les Préalpes Vaudoise, 7 cols du côté de Bretaye, le Chamossaire, lac des Chavonnes, le col de l'Encrene (et encore de la neige sur le versant nord) avec une magnifique vue sur le massif des Diablerets. Les vacances de juillet, c'est la mer, mais aussi la montagne et il nous fallait cette année un endroit qui regroupe les deux... Nous avons donc opté pour la Corse, un centre de vacances à Porticcio dans le golfe d'Ajaccio pour deux semaines. J'ai préparé pour la première semaine 5 parcours d'environ 50 km chacun, la deuxième étant consacrée aux visites de l'île et au repos. Le dimanche nous sommes allés chercher les VTT que nous avons loués sur place, grave erreur !!! Ils étaient dans un triste état, selle déchirée, plateau voilé, chaîne rouillée mais comme on voulait rouler le lundi matin, nous n'avions pas le temps de chercher d'autres vélos. La seule amélioration que je pouvais apporter c'était de graisser les chaînes, donc photo de B. Bèzes départ au magasin du coin ouvert le dimanche matin, un litre d'huile de tournesol et le tour était joué... jamais vu chaîne et dérailleur aussi brillant...

Ces deux premières semaines furent superbes, pas une goutte de pluie et des températures jusqu'à 40 degrés. Petit déjeuner à 7h00, ce qui nous permettait d'avoir un superbe buffet à disposition sans bousculade, départ à 8h00 pour éviter la circulation et retour entre 12 et 13 heures pour éviter les grosses chaleurs. Dès que vous vous éloignez du bord de mer, les routes très sinueuses montent rapidement et vous enchaînez les cols en surplombant tout le littoral avec de superbes couleurs. Vous rencontrez

moutons, chèvres, ânes et lorsque vous vous enfoncez un peu plus dans le centre, des cochons qui viennent à votre rencontre sur la route. La montée de la Bocca di Gradello sur une très belle piste, le lac de Tolla ou un peu plus au nord la Bocca di San Bastiano et A Forca au dessus du golfe de Sagonne sont des endroits magiques.

Pour finir la saison une petite série de 7 cols franco-suisse du côté de Morgins, départ par les Portes de Culet qui est goudronné mais très pentu, ensuite de larges pistes et sentiers sur la frontière pour les cols de Conche, Onne, Croix, Chétillon, Saix avec de magnifiques points de vue sur le lac Léman, puis descente sur Châtel et retour par le Pas de Morgins. Une année 2006 superbe malgré le mauvais temps du mois d'août, l'année prochaine destination l'Autriche. Plusieurs de ces parcours vous seront prochainement proposés dans un TOPO Suisse que je suis en train de préparer.

Pierre MAI

CC n°4906

Pour Robin (12 ans), c'était la première fois qu'il enchaînait 5 jours de vélo sur une semaine, 34 cols pour 249 km et 4637m de dénivellation.

VÉLOTHÉRAPIE

Ce 14 janvier 2004, une simple image de scanner bouleverse ma vie. Cette petite tache blanche, là, au milieu de mon cerveau, le radiologue l'a appelée tumeur.

Ce simple mot en appelle d'autres qui vous mettent la peur au ventre. Au moins, je connais maintenant le motif de mes malaises avec perte de mémoire immédiate. Quelque part, je suis rassurée d'échapper au pire, à savoir une maladie incurable appelée Alzheimer. Une I.R.M. confirme le diagnostic. Le neurochirurgien parle d'opération en fin d'année. Il va falloir vivre avec la maladie. Je décide de me battre contre elle, en vivant encore plus intensément la passion que je partage avec mon mari : le tandem. Le médecin ne s'y oppose pas.

Doucement, je me dis que si je suis malade, je ne suis pas invalide comme par exemple les enfants atteints de mucoviscidose. Alors je me donne comme objectif de participer à l'épreuve « les fondus de l'Ubaye » organisée par Claude Véran, au profit des enfants atteints de cette maladie. Je me promets d'aller au sommet de la Bonette en tandem.

De mars à juin, Bernard m'entraîne sur des parcours progressifs de montagne, où l'accumulation de dénivelées porte ses fruits. La maladie me fait beaucoup maigrir, mais les forces sont là. Je me sens même bien, et je prends du plaisir à toutes ces sorties dans mes chères montagnes. Le médecin est étonné de ma forme, et il est heureux de voir que le vélo peut être thérapeutique. Il trouve un traitement médicamenteux qui me permet de ne presque plus avoir de crises de type épileptique.

Enfin, le 26 juin 2004, c'est le grand jour. Claude et Michèle VERAN, nous ont accueillis la veille, chez eux, à Barcelonnette. Les Fondus de l'Ubaye sont partis de très bonne heure le matin. A 8h00, c'est notre tour. Nous sommes sur le parcours qui va directement au sommet de la Bonette. Il fait un superbe soleil, et le ciel est d'un bleu extraordinaire.

Il faut chaud. La montée va nous demander quatre heures d'effort. Nous faisons quelques arrêts photos, et ravitaillements J'ai en arrière-pensée, le fait que le chirurgien m'a prévenue que dans les dangers de ma future opération, la perte de mémoire totale est une possibilité ainsi que la perte de l'odorat. Alors les paysages, le bruit du torrent, le vert des eaux du petit lac, le sifflement des marmottes, sont savourés avec une extrême intensité. Le soleil a valeur de caresse sur ma peau. Tous mes sens sont exacerbés par peur de perdre toutes ces sensations. Enfin, arrivent les deux derniers kilomètres, qui sont faciles et le sommet. C'est une victoire. C'est MA victoire. Michèle VERAN arrive en voiture à ce moment-là. Elle me prend dans ses bras. Elle sait pourquoi je suis là, et ses baisers sont également du bonheur pour moi, car elle sait ce que veut dire se battre contre la maladie. Merci à elle pour ces instants partagés. J'adore les descentes et la vitesse. Bernard va me gâter puisqu'il nous faut seulement 38 minutes pour revenir au pied du col. Dans mon état, le danger prend une autre dimension et c'est le plaisir de l'instant qui prime.

Le 26 novembre 2004, je subis une opération de neurochirurgie de huit heures. Je reviens à moi 48 heures après. C'est un succès total. Je n'ai perdu ni la mémoire, ni l'odorat. Le neurochirurgien est toujours aussi étonné que j'aie pu franchir 153 cols en tandem cette année-là, et pense qu'ils ont participé à ma guérison obligeant le cerveau à produire des endorphines qui ont ralenti le processus de la tumeur. En avril 2005, après un diagnostic de guérison, une nouvelle saison commençait et depuis c'est du pur bonheur d'être simplement en tandem dans un col.

Régine VIEILLARD

CC n°5765

LES ANNÉES VINGT

Ce qui est curieux, et rassurant dans la revue des Cent Cols, notre revue (une des plus belles dans le domaine du cyclisme soit dit en passant) est la diversité des textes qui y sont inclus. Certains, cela est courant, sont très techniques, j'allais dire physiques mais cela va de soi, d'autres s'épanchent davantage, le côté bucolique y apparaît plus franchement. Souvent, ces randonnées vous les avez faites et quelquefois cela vous permet de vous comparer avec les sensations ou les exploits du conteur. Bref, le centcoliste est un sportif qui écrit, pense et nous fait partager ses joies, ses douleurs et ses émotions avec humilité.

Si j'ai employé le terme rassurant au début de ce récit, c'est en rapport à certains flashes publicitaires, où l'annonceur, juste avant le journal télévisé, nous montre le cyclo, casqué, physiquement bien choisi (c'est un métier) à qui on fait mimer le gars demeuré, celui qui n'a rien compris, à qui on essaie de tout expliquer, somme toute : le parfait imbécile. Je crois d'ailleurs entendre certains téléspectateurs dire « c'est normal, il est c..., il fait du vélo ». Eh bien non ! chers amis, comme moi vous avez rencontré des cyclos hors normes, personnellement et j'en suis fier, j'ai partagé mes routes avec des médecins (certains sans frontières), des ingénieurs, des journalistes, des physiciens, des acteurs et j'en passe mais il faut aussi pour une publicité rentable faire ce que l'on appelle de l'humour féroce.

Ce qui est rassurant également, et justifie mon titre c'est le constat suivant : Avant la lecture des articles et des récits, dès que je reçois la revue, je compulse, je l'avoue, avec une certaine avidité, le tableau d'Honneur. Ah ! j'ai la douce certitude de ne pas être le seul à « tomber dans le tableau » (sic). Le score, le mien d'abord, la justesse du comptage (à tort car il n'y a jamais d'erreur), et puis les copains, les amis, ceux que l'on a perdus de vue, savoir où ils en sont, les meilleurs, ceux qui débutent (cela rassure) bref la revue de détail. Après, toujours sur le tableau d'honneur, on passe aux noms, puis aux années. Je suis né en 1924 (déjà) combien y a-t-il de confrères des années Vingt ? Comme je suis gentil (si, si), je vais essayer de vous le dire : nous sommes 74 membres nés de 1920 à 1929. 74 issus des « années folles » 74 fous également et heureux de l'être. Il faut noter 6 féminines dans ce clan. Bravo Mesdames, bravo aussi à vous tous qui êtes de ma décennie.

A tous les autres, mes amis, ne calculez pas notre âge, soyez généreux, bientôt cela s'arrêtera, tout s'arrête mais nous souhaitons à tous les mêmes joies et les mêmes découvertes identiques à celles que nous avons vécues.

Charles THILL

CC n°4150

DU COL DE L'ESSE AU MONT VENTOUX

Dans un article paru dans la revue 2006, Bruno Frilley relate son improbable double rencontre avec un cyclo qui, en pleine forêt d'Orléans, l'a « branché sur le Col de l'Esse », col qu'il a eu bien du mal à trouver par la suite.

Je suis ce cyclo inconnu, situation plus enviable que celle du soldat du même nom, et c'est avec plaisir que je réponds à sa demande de précisions, tout en craignant qu'il n'en soit pas plus avancé. Le Col de l'Esse est situé au Nord Est d'Orléans, en pleine forêt, entre la N 152 et la D 921, légèrement au Sud de la D 109 qui relie Chilleux aux Bois à Courcyaux-Loges et près de l'Etang du Grand Vau. Nul panneau directionnel ou de sommet ne le signale et Michelin l'ignore totalement. L'IGN en revanche, l'indique sur différentes cartes : D'abord sur la Paris Orléans n° 20 (1/100 000) légèrement au Sud-Ouest de l'Etang du Grand Vau. Puis sur la TOP 25 2319 OT Forêt d'Orléans (1/25 000) où on le trouve curieusement placé un bon kilomètre et demi plus à l'Est.

Enfin sur la Loiret Randonnée n°2 Neuville-aux-Bois – Malesherbes (1/50 000) qui refuse de prendre parti puisqu'elle le signale aux deux endroits tout comme ses collègues plus anciennes la 2319 (O) Fay-aux-Loges (1/25 000) et la spéciale « 1000 km à vélo autour d'Orléans » (1/50 000). Le « Chauvot » quant à lui, répertorie un unique Col de l'Esse sous la référence 45-0133 et les coordonnées 004-169 de la feuille 2319 (O) ce qui le situe à l'emplacement donné par la TOP 25, soit au Sud Est de l'Etang du Grand Vau dans l'angle formé par les routes forestières du Gâtis et de la Cour-Dieu. Si sa présence en pleine parcelle de forêt est confirmée par l'examen minutieux des courbes de niveau sur les cartes à grande échelle, elle passe parfaitement inaperçue sur le terrain, comme peuvent l'attester les amis cyclotouristes, dont un éminent géographe, que j'y ai emmenés.

Pourquoi un col à cet endroit et d'où vient son nom ? L'examen des cartes de randonnée semble donner la réponse. Un petit ruisseau dit « de l'Esse » ou « des Esses » voire « de la Grande Esse » selon la carte, coule vers le Sud parallèlement à la N 152 à quelques kilomètres de là. De l'autre côté de l'Etang du Grand Vau file vers le Nord une petite rivière appelée l'Oeuf ou l'Essonne, donc petite soeur du premier mais qui deviendra plus grande. Le Col de

l'Esse est un point sur la ligne de partage des eaux entre le bassin de la Loire et celui de la Seine. Voilà beaucoup d'encre utilisée pour une altitude de 133 m penserez vous...

En réalité le Col de l'Esse, plus facile à franchir qu'à trouver, n'est que le prétexte pour prolonger la conversation engagée avec Bruno Frilley il y a un peu plus d'un an. Quel plaisir que ces rencontres sur la route ou les chemins et ces quelques propos amicaux échangés tout en roulant lors d'une pause. En même temps que lui, je voudrais saluer cordialement tous ceux qui veulent bien répondre aux petits signes et prononcer quelques mots, sans se contenter comme trop d'autres d'un regard condescendant qui revient vite surveiller la moyenne horaire, vers le sac de guidon ou le porte-bagages du randonneur. Parmi tous ceux que j'ai croisés au fil des années, certains m'ont laissé un souvenir plus précis. D'abord ce voyageur, au moins de mon âge et bardé de lourdes sacoches qui s'est arrêté spontanément au plus fort de la pente dans la Casse Déserte pour m'aider à rafistoler ma roue libre bizarrement en deux morceaux. Tout le monde imagine la difficulté de son redémarrage. Merci l'ami et bonne route...

Ensuite ce vénérable Cent Cols rencontré à l'Izoard le même jour et que j'aurais plus facilement oublié si je n'étais retombé dessus deux ans plus tard au Col de Fontaube, juste au dessus de Brantes. Tout en admettant avoir parcouru le Queyras à l'époque, il doutait que je puisse le reconnaître malgré quelques traits caractéristiques dont un remarquable collier de barbe blanche et une sveltesse qu'on doit souvent lui envier dans les dénivelés ; par contre il trouvait naturel que j'identifie formellement son vélo, entre autres par son cadre à raccords « à l'ancienne » et la présence sur le guidon du «sky mounti» le petit niveau à bulle indicateur de pente, gadget que j'apprécie beaucoup et que je vois rarement sur d'autres vélos que le mien.

Lui ne me reconnaissait pas, peut-être parce que, de retour du Trou du Pertus, je roulais à VTT ce jour là. Dans le quart d'heure qui a suivi nous avons évoqué les innombrables randonnées possibles dans la région, dont bien entendu l'ascension du Mont Ventoux. A ma grande surprise il m'a déclaré y monter une fois par an, presque par devoir, juste pour voir s'il y arrivait encore sans trop de difficulté, mais sans plaisir vu la fréquentation...C'est vrai qu'au Col de l'Esse c'est plus calme mais quand même ! Combien sont-ils dans le club des «blasés du Ventoux» ?

Pour le cyclo des plaines, aller là-haut est un tel émerveillement – qu'il faut payer en heures d'effort bien sûr – qu'on a du mal à imaginer pouvoir s'en lasser. Et puis, en quittant Bédoin ou Malaucène à six heures et demie ce n'est pas le monde qui gêne. C'est vrai que plus haut, quand ils m'ont rattrapé puis doublé inexorablement, les fins grimpeurs à l'allure aérienne m'agacent un peu, mais c'est par simple jalousie. La vraie foule, c'est en descendant qu'on la croise et honnêtement, se laisser glisser sous les regards envieux de la horde qui ahane pour dompter simultanément la pente et la chaleur (pourquoi diable partent-ils si tard ?) n'est ce pas là le vrai bonheur ?

Enfin la plateforme du sommet est l'endroit rêvé pour discuter vélo, randonnées, cols etc... comme avec cet autre Cent Cols rencontré l'année suivante et qui a bien voulu se laisser photographier avec moi. Nous étions l'un et l'autre si contents d'être là que si j'avais eu la présence d'esprit de quitter mon casque, la similitude de nos coiffures aurait permis d'intituler la photo « Les chauves sourient au Mont Ventoux ».

Jean-Marc VILLERMAUX

CC n°5166

A LA CONQUÊTE DU 2000E, ENFIN !

Avec le Tour cyclotouriste FFCT, c'était le grand objectif de la saison. Pour ma 20ème année au club, grimper le 2000e, c'était une bonne façon de fêter l'anniversaire.

Et pour être sûr d'y parvenir, j'avais programmé le voyage FFCT en Sardaigne, un nid à cols aussi dense qu'en Corse. Il ne m'en fallait d'ailleurs que 84. Toutes les occasions allaient être bonnes pour en glaner ici et là, tant et si bien que le 2000ème est arrivé plus tôt que prévu, et que j'ai même pu le choisir : un beau + de 2000 m ! La cerise sur le gâteau d'anniversaire : un bel italien de la province de Cuneo, le SAMPEYRE (2284 m) !

Tout a commencé un peu tard en saison, 3e semaine de mai, au retour d'un voyage de club en Allemagne. Plutôt que rentrer par le train, j'avais opté pour la flèche Strasbourg-Paris et la traversée des Vosges. De l'autre côté du Donon, un petit détour me permettait ma 1re proie de l'année : le « Rouge Vêtu », aussitôt suivi de « la Chipotte » et de « la Pêche » avant de faire étape à Baccarat. Modeste début, penserez-vous, heureusement, la suite allait être plus prolifique avec une chasse en Pays Basque à la suite de Luchon-Bayonne, sur les hauteurs de la vallée des Aldudes, 16 en 2 jours avec Joël Combeau, mon copain de Châteauroux, qui, voilà 20 ans, m'a passé le virus et qui m'a longtemps précédé dans la chasse au 2000e.

Le 25 juin, c'était le départ du Tour Cyclotouriste FFCT. Beaucoup de cols au programme mais pas un seul qui ne manque à mon palmarès. Qu'à cela ne tienne, je me débrouillerai bien pour en cueillir quelques-uns, hors parcours évidemment. La 1re occasion s'est présentée lors de la 1re étape pyrénéenne : St-Etienne de Baïgorry- Oloron Sainte-Marie, un petit muletier oublié l'année dernière, dans la descente d'Ahusquy vers Béhorléguy. Puisque j'y repassais dans l'autre sens, il ne m'échapperait pas. Pourtant, j'ai bien failli le manquer à nouveau, à cause du brouillard cette fois. Les nuages avaient décidé d'augmenter les difficultés en masquant les terribles pourcentages de cette montagne basque. C'est un peu au pif que j'ai pris une piste sur la gauche, une fois passée la dernière épingle. Et soudain, le miracle, les nuages se déchirent sur le spectacle extraordinaire d'un gigantesque troupeau de moutons couvrant le versant. Pour ne pas provoquer de panique, c'est à pied que je suis arrivé au col d'Arrouscoa (1103 m).

Le lendemain, en faisant le point au sommet de l'Aubisque, alors que l'orage menaçait, je me suis souvenu que, au bas de la descente du Soulor, un peu avant Argelès-Gazost, il ne fallait pas rater le col d'Arras, un petit cul-de-sac conquis au terme d'une grimpe sous la pluie, séquelle de la rincée ramassée dans le Soulor. Mouillé pour mouillé, inutile de boudier un plaisir supplémentaire, même si cela se solda par une anecdotique dernière place à l'arrivée à l'hôtel. Le surlendemain, le menu hors parcours étant plus copieux, c'est un départ anticipé (donc pas de file d'attente au petit déjeuner) qui me permit de concilier respect des horaires collectifs et passion de la chasse car il était question de ramasser plusieurs gibiers de part et d'autre de l'itinéraire de Val Louron à Pamiers.

Donc, en bas du Mente, avant d'aborder le Portet d'Aspet, j'avais coché le col du Portillon sur une petite départementale plutôt vicinale. Ce premier détour devait être modeste. Pourtant c'était une véritable aventure qui allait suivre. Au col, là où la route se terminait en cul-de-sac, un chemin forestier apparemment fréquenté continuait à travers bois. Sur la Michelin, des tirets indiquaient qu'il devait rejoindre le Portet d'Aspet.

Manifestement, la faisabilité de l'affaire devenait intéressante. Pensez donc : 3/4 km à flanc de montagne plutôt que 12 si on revenait en arrière, avec toute la perte du dénivelé qu'il faudrait ensuite remonter, la situation méritait réflexion. Ma randonneuse a donc dû se transformer en VTT, la prudence m'incitant même plusieurs fois au poussage. Quelques erreurs auraient été évitées avec une meilleure carte et une boussole mais, finalement, après une bonne heure d'une galère un peu stressante, le Portet d'Aspet se démasqua au bout du chemin et j'y débouchais à la grande surprise de copains qui se désaltéraient à la fontaine.

Toutefois, l'aventure ayant pris plus de temps que prévu, il me fallut revoir mes ambitions à la baisse et me contenter d'ajouter, l'après-midi, seulement le modeste « Cap de Coste », un peu après le Mas d'Azil. Et encore une fois, ma monture fut la dernière à l'écurie. Au cours de l'étape suivante, la route du Tour Cyclo passait obligeamment au col de la Louvière, cependant 2 allersretours s'imposèrent pour celui de Samson et le seuil de Naurouze, un col tout à plat mais historiquement célèbre pour les aménagements hydrauliques alimentant les 2 versants du canal du midi. Et pour finir la liste des cols en rab, j'ai retrouvé trace, après Tour, d'un Trescol sur un CV à 25 km d'Aurillac, passé inaperçu au hasard de l'itinéraire.

Après quelques jours de récupération et une SF à Châteauroux à rouler avec mon épouse, eh oui, ça arrive, la course au 2000e est repartie de plus belle. C'est grâce au séjour centcoliste à Mittelwihr que j'ai pu réaliser la moisson la plus impressionnante de l'année, en Forêt Noire, 3 jours d'affilés, et malgré des conditions météorologiques souvent plus que détestables : 33 cols routiers en récompense de la pluie affrontée. J'ai un peu honte d'avouer avoir zappé la concentration des Bagenelles et avoir loupé des retrouvailles avec Jean-Christophe Braumann, un confrère alsacien du Tour de Corse FFCT 2002. Mea culpa ! De plus, la dernière édition des additifs du Chauvot, acquis en cette occasion, a augmenté mon total de 9 unités. Et une discussion avec un grand spécialiste des Pyrénées à qui je racontais mon hors parcours épique du Portet d'Aspet m'a ajouté le col de Hontau que j'avais forcément franchi sans le savoir. En ajoutant la huitaine de petits cols vosgiens glanés en préambule et conclusion, j'avais, en 5 jours, collecté 51 des 57 manquants, voilà que je me trouvais fin août avec l'agréable privilège de pouvoir choisir mon 2000ème.

Un séjour familial à Méaudre (38) ne pouvait que me donner l'embarras du choix. Quelques taupinières de plus et le col du Sabot (2100), au-dessus de Vaujany, a bien failli être l'élu, mais non, malgré les 2 collets voisins, les comptes faits et refaits ne voulaient rien savoir, il en manquait UN ! Qu'à cela ne tienne, quelques jours dans le Queyras allaient régler le problème. L'occasion était trop belle d'aller gravir ce col italien, que j'avais en projet depuis des années, par-delà le col Agnel, le SAMPEYRE !

Surtout qu'il n'était pas solitaire : 3 muletiers + de 2000 lui tenaient compagnie sur la Strada dei Cannoni (colle Terziere, bassa del l'Ajet, colle della Bicocca). Journée exceptionnelle que ce 1er septembre 2006. Jamais je n'avais vu le ciel aussi limpide sur le versant italien du col Agnel ! Et pour immortaliser l'événement, j'avais besoin de partager mon plaisir, il me fallait un compagnon de route. Qui de plus approprié qu'un sympathisant, futur adhérent à notre confrérie, en quête de son 5e + de 2000 ? Jean-Claude Couzinié, un ami castrais de longue date, avec qui j'ai épinglé un jour le Portail de Nore, dans la Montagne Noire de Laurent Jalabert.

Belle ascension que celle du Sampeyre : 17 km commencés sous des frondaisons protectrices du soleil, serpentant ensuite de pâturages en bois de résineux, offrant des perspectives lointaines sur le Pain de Sucre et le Mont Viso. Deux heures et demie de pur plaisir avant de déboucher sur le replat sommital. Paysage à couper le souffle. Le 2000e était conquis, une quête de 20 ans s'achevait. Intense moment d'émotion ! Impression que le temps s'arrête ! Mais impression seulement car d'autres conquêtes s'impatientaient sur la strada dei Cannoni, un R1 très roulant, qui ondule paresseusement entre les courbes de niveau 2200 et 2300. Cerises sur le gâteau ! Ivresse des cimes ! Quel plaisir de s'adonner au péché de gourmandise ! Et dire que les cols sardes attendaient eux aussi ma visite ! L'année 2006 allait être un grand cru !

Bruno FRILLEY

CC n°2806

TOUTE HONTE BUE

La tendance actuelle étant à l'auto-flagellation, de préférence publique, allons-y gaiement, et plutôt que de me glorifier d'exploits plus ou moins homériques, je m'en vais vous avouer quelques faux pas plus ou moins ridicules ou même honteux, du premier en 1950 au dernier en 2005.

Le premier, disons que c'était un péché de jeunesse : il fallait vraiment toute l'ingénuité d'un débutant, de surcroît ignorant tout de la montagne, pour se présenter en avril et le bec enfariné au pied de l'Aubisque et s'indigner devant le panneau de fermeture. En août 2005, au col ariégeois de la Pourtanelle, ce fut au contraire un péché de vieillesse : on s'en croit encore, on s'obstine un peu et finalement on se décourage, pestant de ne trouver le bon parmi tant de sentiers anonymes.

Entre ces deux extrêmes, en comptant bien et pour boire ma honte jusqu'à la lie, une douzaine d'échecs parmi lesquels j'ai extrait ce « best off » pour parler moderne.

En 1975, le Gioberney. Depuis 1950, j'ai eu le temps de faire mes classes et me crois tout permis mais comme il pleut nous quittons sagement La Béarde pour aller cyclomuleter sous des cieux plus cléments. Au retour, dix jours plus tard, le soleil est revenu sur l'Oisans, mais une obsession me ronge le moral : je nous vois mal arpenter le glacier de la Pilatte sous les quolibets des clients du refuge parmi lesquels il s'en trouvera bien un pour alerter qui de droit afin de mettre un terme à notre pitoyable exhibition.

Marcel, fort de ses succès précédents au Clot des Cavales et à la Temple, affiche une sérénité que j'aimerais bien partager. La nuit, sous la tente, énervé et inquiet, je dors mal... jusqu'au doux crépitement de la pluie sous la toile. Oh ! L'intense et honteux soulagement en entendant cette musique habituellement si redoutée ! Au matin, diagnostic confirmé : pluie et brouillard sur tout le massif, la retraite est décidée et Marcel pense déjà à la revanche alors que moi j'ai plutôt l'air de m'enfuir sans demander mon reste.

En 1982 pourtant, je suis de retour à La Béarde, avec Jacques cette fois, pour en découdre avec le Clot des Cavales. Si Marcel avait été là, il nous aurait secoués pour partir aux aurores, au lieu de quoi nous quittons La Béarde vers midi, après avoir assisté à la prise en charge par l'hélico d'un malheureux tué de la Meije. Du grain à moudre pour les contempteurs de l'Alpe homicide et les chantres de l'interdiction des loisirs à risques. Allons-y quand même. Beaucoup de portage, mais la magie du décor nous aide. Les glaciers pendent de toutes parts : Gandolière, Grande Ruine, Rateau, et cette face Sud de la Meije aussi sauvage que l'autre est resplendissante.

Il est déjà 6 heures quand nous atteignons le pied de la brèche du col, où se pose la célèbre question : être ou ne pas être. Décrochées par une cordée descendante, de grosses pierres dévalent et rebondissent en sifflant. En plus, on nous avertit que le glacier du Clot est très ouvert. Placés au pied du mur, dans tous le sens du terme, nous évaluons rapidement nos chances de survie ainsi que la pension de nos veuves probables. Bon, admettons qu'une autre cordée se présente en haut du couloir, il sera trop tard pour regretter. Au moins cette fois aurons-nous essayé et échoué bien près du but. Espérons seulement que l'énormité du risque atténuera la déception, bien réelle aujourd'hui. Mais c'est notre Marcel qui va désopiler devant cet amateurisme de nourrissons.

Après les cols qu'on n'a pas pu monter, il y a ceux qu'on n'a pas su descendre. Et alors, diront certains, où est le problème puisque l'objectif a été atteint ? Les mêmes n'auraient pourtant pas l'idée de quitter le stade à la mi-temps en se désintéressant de la suite. De la même façon, si j'ai payé de mes efforts la satisfaction de fouler le sommet, pourquoi me priverais-je volontairement du plaisir attendu de sa face cachée, la découverte du monde inconnu dont il n'est que la porte d'entrée ? Si par malheur, je me trouve incapable de descendre un col, à ma frustration s'ajoute le ridicule d'avoir perdu sa clé et de devoir faire demi-tour ; dur pour l'amour-propre.

En 1983, sur la longue échine de la Landschitzscharte, dans les Schladminger Tauern, nous étions trois cyclos dits chevronnés, mais sans doute ce jour là peu inspirés, affairés à la recherche d'un hypothétique sentier dans l'abrupte face Nord. Tout en bas la vallée heureuse filait vers l'Enns comme jadis la Terre Promise sous la barbe de Moïse. Oui, nous avons atteint le col et n'en étions pas moins honteux et furieux de revenir sur nos pas, avec en perspective, la punition d'un long détour routier par le Sölkerpass avant de retrouver notre itinéraire perdu.

On prend les mêmes et on recommence l'année suivante dans les Pyrénées. En compagnie de rats effrontés, on n'a pas trop bien dormi au hameau fantôme de Mongarri, et dans l'ascension du port d'Orle les bourrasques de neige succèdent à la pluie glaciale et nous expédient, grelottants, sous l'abri incertain d'un rocher surplombant. A la faveur d'une accalmie, la crête frontière est atteinte, enneigée et noyée de brume. Une étroite échancrure débouche sur le vide et nous oblige à une tentative par la gauche en trébuchant sur les vestiges et rails tordus des anciennes mines, mais la trace est glissante et, dans ce brouillard, dangereuse en cas de chute. La mort dans l'âme, retour à Mongarri, puis à Salardù par le port de Beret. Bien au chaud à l'hôtel, chacun aura tout loisir d'épiloguer sur cet incompréhensible fiasco, sans pour autant avancer une explication valable. Pourtant, seul au retour de cette randonnée, voulant en avoir le coeur net, je refais à l'envers le port d'Orle, comme une fleur, sans rien reconnaître des lieux. Tout simplement, dans le brouillard, nous n'avions pas trouvé la bonne porte. Qu'importe, l'affront est lavé et l'honneur est sauf.

En 1994, le passo di Baldiscio, c'était une idée comme ça, un simple caprice pour échapper aux calamités routières et retrouver le calme entre les routes du Splügen et du San Bernardino. Au bout du Val Febbrara, la petite benne de service pour l'alpage de Borghetto est justement prête à partir, et honte sur moi, j'ai eu la faiblesse d'accepter l'offre de me hisser là-haut qui m'épargnait 300 m de verticalité. Borghetto est un petit village d'estive animé où le vivre et le couvert vont de soi pour l'étranger. Gagner le lendemain le plateau du col, à 2350 m, n'a rien d'athlétique, mais la dissymétrie du versant helvétique laisse un peu songeur. Un sentier précaire y plonge parmi broussailles et rochers, ce qu'on appelle un sentier de chèvres, encore que j'aimerais y voir l'une d'elles dévaler avec un vélo. C'est en de tels moments qu'on prend conscience de l'insidieuse action du temps, où la perte de la confiance en soi joue un rôle capital. Sur la route on arrive encore à faire illusion grâce à l'arithmétique des braquets sans cesse revus et corrigés, mais les sentiers restent une épreuve de vérité impitoyable. De retour à Borghetto, j'ai l'impression de ne pas mériter l'hospitalité une nouvelle fois offerte, et je quitte l'alpage honteux comme Adam chassé de l'Eden, mais plus déceimment vêtu, je vous rassure, et cette fois sans tricher car la benne était au repos.

Cela dit, qu'on ne me prenne pas pour un champion d'échecs : une quinzaine en tout, ça laisse la part belle aux réussites, souvent en solitaire, sur des parcours mal banalisés, avec des cartes routières au 1/200000 (légèreté oblige), et sans topos pour sauvegarder l'indispensable imprévu. Si quelques faux pas m'ont laissé des regrets ineffaçables parce que désormais irréparables, d'autres m'apparaissent avec le recul comme des hontes, somme toute, honorables et donc comme une bonne occasion de caser ici un oxymore. Au moins sur les sentiers ne risque-t-on pas la suprême infamie, se faire ramasser tel un vulgaire débris par la voiture-balai, laissons cela aux mercenaires des compétitions frelatées. Sortons des sentiers battus, allons voir vivre et travailler la montagne authentique, le reste n'est que carte postale pour un tourisme aux relents de gas-oil. Et parole d'ancien, si vous voulez un jour être assis à la droite du Perd'oux, allez et ne péchez plus par omission, en oubliant la face cachée des cols.

Michel PERRODIN

CC n°26

LA DÉFAILLANCE

« La grandeur de l'homme est qu'il peut trouver à peiner là où une fourmi se reposerait ». (Supplément au voyage de Cook. Jean Giraudoux)

C'est après le huitième coup du battant de cloche de Recoubeau ce premier octobre que la pluie décide de cesser de battre ce village du massif du Vercors et la route mouillée s'offre brillante. A l'élégance de la météo, j'ai répondu par la pose du garde-boue arrière sur mon vélo pour ne pas trop arroser les copains et mon dos. Le vélo-club du Team des Zamis de Saint-Jorioz est venu passer le week-end en Diois entre Isère et Drôme et a gravi samedi les cols de Menée, du Prayet, de Grimone avec une pause déjeuner au cirque d'Archiane, site de perdrix bartavelles et bouquetins. Nous avons surveillé les gros nuages noirs menaçants surplombant nos têtes casquées de gaulois mais ils n'ont fait que nous accompagner et nous saluer respectueusement au passage. Nous avons pu rouler au sec tout le samedi et les cumulus, gorgés d'impatience, se sont déversés en trombes une fois le dernier vélo déposé à l'abri au gîte de Recoubeau pendant que chacun a pris sa bienfaisante douche.

Les caves de la pétillante Clairette de Die à quelques kilomètres de notre gîte ont été ralliées au va-et-vient des essuieglaces des véhicules d'accompagnement pour une dégustation. La rue principale et commerçante de Die bien étroite est fréquentée ce samedi soir. Le retour pour dîner s'est fait sous une pluie crépitant contre les vitres et soulevant une réelle inquiétude pour l'itinéraire dominical. Gérard et Michel m'accompagnent, nous longeons le cours de la Drôme quelques kilomètres avant de prendre la route des col de Prémols (26-964), Pré Guittard (26-914), Lescou (26-829), de la Chaudière (26-1047). Nous sommes rejoints par des collègues venus à notre rencontre entre ce col et Saillans où nous retrouvons la rivière Drôme et ses castors que nous quittons assez vite pour aller gravir le dernier col de la journée. Le col de Pennes avait été repéré par Gérard et mis avec malice au programme de la sortie un peu comme le fatal col du Buisson à l'arrivée de l'Ardéchoise.

Nous avons au cours de la journée apprécié le paysage sauvage de la Drôme agricole, la discrétion du trafic automobile. Des fermes au jardin mitoyen, avec les oies dans la cour sont des scènes qui se font assez rares pour les apprécier. Des ânes souvent postés près des clôtures nous offrent leur doux et attachant regard, des chèvres dont le lait est destiné au fromage Picodon nous observent avec curiosité. La promenade est bucolique et traverse une région bio. Les plantations de noyers, spécialité de la région grenobloise côtoient les cultures maraîchères ou céréaliers.

Des champs de courges « butternut » sont en pleine récolte. Les courges à la robe lisse brun-caramel sont entassées dans des caisses et attendent de rejoindre la coopérative avant distribution pour finir peut-être au hasard des achats dans notre assiette d'un repas du club avec ce légume original au goût beurré et fondant d'avocat. Le plus insolite a été la découverte de tous les buis taillés au carré sur le bord des routes : - Est-ce parce que nous sommes près de Buis-les-Baronnies ? - Ces buis sont-ils des plants issus de sélections avec pousse géométrique au rasoir ? - Cette coupe au carré est-elle la tâche d'utilité collective des jeunes délinquants ? - Est-ce le rappel d'une allée de cimetière aux automobilistes imprudents ? - Indiquent-ils un départ de sentier ? - Est-ce une volonté des cantonniers zélés ?

Les vigneronnes en cette période de vendange qui sillonnaient hier les chemins avec leurs tracteurs et leur précieux chargement sur la route de la coopérative se reposent.

C'est dimanche, ils ont pris l'habit des chasseurs avec boudriers et casquettes orange évitant les mises en joue intempestives des camarades. La tenue orange du club nous a sauvés. Ils ont été les rares Drômois que l'on a vus.

Les lourds coings jaunes à point se sont glissés au bout des branches qui ploient, signalant leur maturité et s'approchant des poings de la cueillette avant mise en gelée, pâte de coing, ou compote. La vue de ces fruits charnus

excite tous les autres sens, avec l'évocation de leur toucher duveteux, agréable parfum, bonne saveur d'automne. Les plants de lavande se reposent, taillés tels des pelotes d'aiguilles de couturière, dans l'attente de la prochaine saison bleue.

Un faux-plat nous mène à l'échafaud du dernier col, une vipère traversant la route a louvoyé entre mes roues peu avant l'ultime ascension, ce reptile me suis-je dit est un mauvais présage. C'est sous mon vélo et pas celui des copains qu'elle a choisi de passer, comme si elle me tirait au (mauvais) sort. Un peu plus loin, alors que nous roulons en file indienne, je ne vois pas derrière mes camarades, un caillou à tête triangulaire et à queue très courte parmi d'autres dévalés des intempéries de la nuit. Ma roue avant percute l'obstacle et je saute comme un cow-boy de rodéo avec mon vélo pour retomber en entendant un sifflement circulaire. C'est bien sûr la crevaison et ma réparation s'est faite agenouillé, tête basse, chambré sous les quolibets persifleurs amusés des vrais amis.

Il n'est pas long, ce col drômois du Diois, la carte indique 6.5 km avec ascension de 427 m à 1040 m d'altitude ce qui fait du 9%. Nous sommes partis groupés au pied du col puis progressivement, sur la pente, chacun a pris son rythme. Je finis par me retrouver en queue du serpent gravissant le col de Pennes.

Les kilomètres commencent à peser, puis les hectomètres se font plus lourds encore et enfin les décimètres font des tonnes. Non Bernard, tu ne vas pas mettre pied à terre ! Allons, je lève le pied mais j'arrive au point de chute. Je ne sais pas tenir du « sur place » comme les coureurs sur piste. Je commence à avoir froid, je me mets à grelotter. Voilà un bon et digne prétexte pour m'arrêter afin d'enfiler le coupe-vent. J'enfourche à nouveau le vélo, le paysage prend une couleur jaune pâle de mauvais aloi, la luminosité n'ayant pas changé, c'est la perception visuelle qui pose problème.

Est-ce le jaune du coupe-vent qui se dilue devant mon champ visuel ? Est-ce la rémanence du jaune des coings sur mes rétines fatiguées ? Est-ce le jaune du lichen des noyers délavé sur mes cornées ? Il a bien fallu admettre la DÉFAILLANCE et mettre pied à terre (les deux) en regardant la route s'enfuir dans un halo brumeux. Je me suis murmuré sans trop y croire : voir Die et mourir ! (See Die and die !)

J'avais pourtant absorbé peu avant l'ascension ma dernière barre énergétique avec le remplissage de nos gourdes à Saint-Benoît près de la chapelle en priant qu'elle suffise pour la dernière grimpe de la journée. Vaine auparavant avait été ma recherche matinale d'une boulangerie ou d'une alimentation ouverte ce dimanche pour nourrir un organisme déjà sollicité la veille. Le corps donnait des signes d'alerte, il criait famine après cent kilomètres de montagne et sentait l'action progressive du venin.

Immobilisé en faim au kilomètre cinq, j'aurais ingéré n'importe quoi, même un blinis aurait fait l'affaire. J'ai attendu quelques minutes pensant me ressaisir puis j'ai enfourché le vélo pour repartir, mais à peine remonté, j'ai dû remettre pied à terre quelques dizaines de mètres plus loin. Tel un chemin de croix, j'ai fait quelques stations pour finalement me résigner à terminer à pied la distance qui me séparait du sommet et des amis qui devaient s'inquiéter. J'ai gravi les deux derniers kilomètres en trente minutes quand je marchais et mon compteur a courtoisement ignoré les quelques haltes obligées. J'ai avancé en bénissant mon choix de chaussures cyclotouristes réservées à mes pauses photographiques mais ce dimanche, utiles à mon avance de fourmi. Au bout d'une bonne demi-heure, Jean-Luc est venu à ma rencontre en pensant que je m'étais trompé de route à l'embranchement qui descend vers le Devès et Aucelon. J'étais sur la bonne route mais j'étais en panne sèche énergétique, le moteur à eau ne fonctionnant pas suffisamment pour une propulsion cycliste, j'étais sur le moteur pédestre de réserve à 4 km/h, en HYPOGLYCEMIE.

Si j'ai accepté une barre céréalière de Jean-Luc, j'ai refusé qu'il empoigne mon vélo pour me soulager et le rouler les centaines de mètres qui nous séparaient du sommet. Joyeux et soulagé d'arriver au col, je suis heureux que le règlement du club des 100 cols accepte au palmarès les cols gravis pour autant qu'on soit accompagné de son vélo. Si le col de Pennes est le seul (jusqu'à présent !) que j'ai franchi à pied, j'en suis plus fier que certains culminant à plus de 2000 mètres. Les amis ne se sont pas trop moqués sur le coup car mon sourire était jaune à souhait et plutôt rassurés de me revoir sain et sauf ils n'ont pas cherché à me narguer. Je n'ai rien perdu à attendre les plaisanteries qui ont eu le temps de mûrir et ma foi, il semble que mon expérience soit entrée avec une sympathique ironie dans un

mythe du club. C'est le poing levé et triomphant que j'ai franchi le col de Pennes, alors que mes camarades attendaient, la tête basse d'inquiétude au pied du panneau du col.

(A vaincre sans péril (ou sans peine !), on triomphe sans gloire Le Cid) Les barres énergétiques que les uns ou les autres avaient encore dans la besace m'ont été distribuées et nous avons vite pris la descente. Mon énergie était encore bien faible avec les freins plus durs que d'habitude, les trajectoires plus difficiles à négocier, la température plus froide que ne l'indiquait le compteur mais je suis parvenu à rejoindre tous les amis du Team qui nous attendaient pour déjeuner au gîte de Recoubeau. Il était entre 14 et 15 heures ! Responsable du retard, je me suis publiquement confondu en excuses. J'ai appris que le col de Pennes avait diffusé son venin et collectionné les victimes dans les trois groupes de la randonnée qui tous finissaient par ce col. Certains ont béni (-ficié) de la voiture balai qui les a récupérés.

Nous sommes rentrés de cette aventure sur les rives du lac d'Annecy sous des averses d'eau, la Drôme ayant eu à coeur de nous laisser rouler encore ce dimanche sans pluie et de me voir à sec ! Les copains n'auraient jamais pensé que celui qui les coache sur la nutrition aurait pu défaillir, le médecin du groupe ne pouvait avoir ce genre de mésaventure, d'autant qu'il est nutritionniste ! Ils ne croient pas plus au mauvais présage de la vipère mais moi, j'y crois!

...La joie vient toujours après la peine (Apollinaire)

Bernard CORBET

CC n°5364

"DANS LES TÉNÈBRES DE LA FORÊT ..."

Allongé sur le sol herbeux encore humide des orages de la veille, je contemple une petite croix sur laquelle une tourterelle vient de se poser. Au col du Haut de Chaumont (54-856) quelques vers me reviennent à l'esprit : "Celui que n'abandonne pas Génie S'il dort sur le rocher Tu étendras sous lui des plumes moelleuses De tes ailes ouvertes tu le protégeras Dans les ténèbres de la forêt" Goethe.

Ces vers auraient pu constituer un bel épitaphe pour cette tombe discrète et perdue sur une ligne de crête empruntée depuis ce matin. Quelque part, la simplicité de cette tombe érigée à la mémoire d'un jeune Chasseur Allemand né à Stuttgart et tombé comme tant d'autres au milieu de ce qui était autrefois et aujourd'hui une épaisse forêt vosgienne, forçait le respect. Il suffit alors de scruter les environs pour se convaincre que même les stigmates d'une fâcheuse tempête n'arriveraient jamais à égaler les ravages d'une guerre qui n'avait de grand que le nom. C'est une voie romaine qui m'a ouvert le passage sur cette ligne de crête initiatique depuis le col de Roule Bacon (67-735). Elle symbolise à elle seule cette dualité de l'homme capable de s'ingénier à développer des voies de communication titanesques et de se détruire dans des circonstances dantesques pour les conserver coûte que coûte. Quelques cols plus loin le souvenir du col de la Chapelotte (54-447), franchi deux ou trois ans auparavant me revint ; un sentier quittait le col pour rejoindre la croix de la Vierge Clarisse au dessus de Pierre-Percée, en longeant une combe majestueuse où se trouve une grotte. Le silence qui émanait des lieux était tout aussi pesant que celui du col du Haut de Chaumont avec sa petite tombe, ou encore celui qui baignait le collet du Linge (68-983) (Revue n°26 «Pour quelques mètres de plus»). Cette grotte avait servi de refuge et d'infirmier, la Terre nourricière protégeant ses enfants du déluge de feu et d'absurde au fond de ses entrailles.

Le sourire de Jean-Claude s'afficha brutalement dans mes souvenirs. En descendant rejoindre les cols de la Croix Bague (54-473), des Charbonniers (54-457) et de la Charbonnière (54-393) je ne pouvais m'empêcher de repenser au tour du Ballon d'Alsace, commencé en empruntant la fameuse Route Joffre puis la ligne de crête entre Thann et Le Markstein pour éviter la N66 trop fréquentée à mon goût. Après le passage des cols du Hündsbruck, du Herrenfluh, du Silberloch et du Freundstein, nous contemplions le panorama offert avec en arrière-plan le Grand Ballon. J'avais alors reçu en pleine face le sourire et la joie manifeste d'un jeune retraité savourant sa première randonnée permanente organisée sur deux journées en autonomie complète. Ce sourire et cette joie étaient sans aucun doute les plus belles réponses à toutes les interrogations de ces jeunes sacrifiés ; nous avons la chance de pouvoir franchir tous ces cols en hommes libres, sûrs d'une paix retrouvée et savourant sans crainte de somptueux panoramas.

Je n'avais pas même remarqué combien les sapins avaient cédé ici et là une bonne place à des châtaigniers presque inopportuns, d'autres chasseurs ayant laissé le merveilleux souvenir de leur pays d'origine. La stèle au col de la Chapelotte et la tombe allemande du col du Haut de Chaumont sont là pour nous le rappeler à jamais.

"Les dieux généreux, à leurs favoris Toutes choses dispensent : Toutes les joies à l'infini, Sans oublier toutes les souffrances." Goethe.

Eric LASTENET

CC n°3191

BEAU TEMPS À LA BONETTE

Août 2006, comme souvent ces dernières années, nous avons prévu quelques jours dans les Alpes pour remplir nos mirettes de beaux paysages spectaculaires, et pour moi (mon épouse est réfractaire au vélo), pour allonger ma jeune liste de cols.

Chaque jour est l'occasion de découvrir un massif, un ou plusieurs cols, de faire un pique-nique sympa, de faire quelques photos etc.

Cette année, nous avons prévu le sud des Alpes, et ensuite, la région de Briançon. Nouveauté, depuis quelques mois, je me suis mis au VTT, outil indispensable pour accumuler rapidement des cols, en particulier à plus de 2000 m. Et donc, après quelques jours d'acclimatation, le 11 août, nous voilà en haute Tinée... Première étape prévue le col de la Moutière.

Au bout de quelques km, passage du village de Saint-Dalmas le Selvage et dès les dernières maisons, la route devient rudimentaire. Très belle vue sur la gauche après le petit pont, et puis la vraie montée commence, dans des bois méditerranéens, la pente est convenable, en dessous de 10%...

Vers 1800m, on atteint une espèce de replat, le plateau de Sestrière, très beaux arbres, prairies, quelques voitures, un bus (comment a-t-il bien pu arriver jusque-là ?) et des randonneurs. Nous sommes surplombés par la masse des montagnes autour de la Bonette... Si je ne craignais pas de casser le rythme, ce serait paradisiaque pour une petite pause... Mais il y a encore du boulot dans la journée !

Le faux-plat se raidit vite et dès qu'on repart dans la côte ça se corse, 10, 12%... mais tout va bien, il fait grand beau, le paysage est superbe... On ressort de la forêt, la route devient très « haute montagne » ; largement au-dessus à droite, on aperçoit la cime de la Bonette à 2800 m, va falloir encore pédaler avant d'y être... en attendant c'est beau mais qu'est ce que c'est dur! Je regarde mon compteur-altimètre : 17%! Gloups! Et cela pendant peut-être 100 m. Mon marchand de vélo s'était moqué de moi quand je lui avais demandé d'équiper ma monture d'un 26 à l'avant et d'un 28 à l'arrière! N'empêche que...

là ça passe. Et je ne suis pas au bout de mes peines, puisque quelques km plus loin il y aura un deuxième passage semblable. Et la route serpente au milieu de rochers des alpages, entourés de ces montagnes dénudées, majestueuses et colorées... vu la pente et la vitesse, j'ai le temps de profiter... en fait c'est ça que j'aime dans la montée des cols... Le temps de profiter du paysage, de penser à rien, donc à tout... une vraie hygiène mentale... D'ailleurs il en faut du mental, parce que ça fait un sacré bout de temps que je monte sans m'arrêter... Un vrai plaisir !

Et voilà, arrivée au col de la Moutière à 2444 m... et fin de la route goudronnée. Le temps est superbe, la vue sauvage dans ce monde d'altitude. Au loin on aperçoit la route du col d'Allos où je suis passé il y a deux jours, et puis en face c'est le faux col de Restefond, où je vais monter dans un instant. Mon épouse m'a rejoint après avoir fait quelques courses pour le pique-nique. Quelle organisation et quel confort d'être ainsi accompagné. Cela me permet en plus de changer de monture et de poursuivre en VTT.

Après le col de la Moutière, la piste redescend, je déteste cela... On monte raide, l'arrivée est en vue, et les ingénieurs n'ont pas trouvé mieux que de faire une vacherie aux cyclistes amateurs et chasseurs de cols: ah, vous aimez monter ? Et bien redescendez un peu, ça vous fera encore plus de montée !...

Je plaisante, car la promenade est belle, la piste de qualité. Et puis on arrive au Faux Col de Restefond 2639 m, bien marqué sur le terrain, mais pas de panneau. C'est juste à 100 m du point où on rejoint la route qui monte de Jausiers... à l'endroit où il ne reste plus que quelques dizaines de mètres de dénivelée sur 2 km pour atteindre le col de la Bonette. Mais je quitte la route tout de suite, pour une piste sur la gauche qui me mène après quelques centaines de mètres au "vrai" col de Restefond 2680m, qui n'est en fait qu'à quelques mètres au-dessus de la route... De là on aperçoit l'autre vallée qui redescend vers l'Ubaye, et puis au fond le col des Granges Communes où nous passerons tout à l'heure.

Je reprends la route pour terminer la montée. Autant j'étais très seul dans la montée de la Moutière, autant là, il y a du monde, qui monte, qui descend, tout doux avec sacoches, ou à fond pour faire une perf ! La fin de cette montée permet de profiter d'un paysage somptueux. J'arrive au col de la Bonette 2715 m, et là je me souviens de mon premier passage, en août 2002, sous un temps épouvantable : frigorifié par la pluie et la neige, j'avais eu recours à la voiture pour redescendre le col, non sans encourager un cyclocampeur Québécois rencontré à la montée à finir l'ascension jusqu'à la cime.

Après ce moment de souvenir, je n'ai plus qu'à continuer sur cette route si raide jusqu'à la cime. Le temps est grandiose, la route de la Moutière vue d'en haut semble bien lointaine! Cette fois-ci la photo sera belle avec le soleil... Et belle la descente, avec le VTT, bien plus confortable! Arrêt aux Granges Communes 2513m, puis je quitte la route un peu plus bas pour aller chercher le col des Fourches 2261m. Et je poursuis cette descente magnifique dans ce paysage somptueux...

C'est trop beau, je reviendrai ! Je me suis demandé longtemps si j'avais eu raison d'engueuler le copain de 2002... mais au fond, si la situation avait été inverse, j'aurais aimé qu'il m'oblige à continuer.

COL DE RATES (ES-A-0629) MILLIÈME DE PAULETTE ET CLÉMENT

Paulette et Clément Salinas, dévoués, discrets et efficaces serviteurs de la semaine fédérale d'Oloron Sainte Marie, affichaient 804 cols dans la revue 2005. En 2006, une malheureuse erreur de transcription frustrait Paulette de 100 cols, lui en attribuant 845 alors qu'à l'instar de son Clément de mari, elle en avait franchi 945. Gageons qu'en 2007 les choses seront rétablies, à la grande satisfaction de Paulette.

Dès lors le désir implicite des Salinas était ce franchissement du millième col qui ouvre droit à la médaille, au diplôme et à l'entrée dans le sous-club des « plus de mille ». Les 80 cols au dessus de 2000 mètres, déjà « engrangés », permettaient largement de convoiter cet objectif. Encore fallait-il trouver un secteur au patrimoine « colistique » suffisamment conséquent et peu exploré par les Salinas, qui permette cela.

L'Espagne paraissait répondre à ces exigences pour le mois de février. La région de Valencia, et plus particulièrement la Province d'Alicante, située plus au sud que la Catalogne, qui leur avait permis jusque là un nombre de franchissements intéressant, par son climat plus doux, semblait indiquée.

C'est dans cet esprit qu'en février 2006, nous nous rendons ensemble dans la Province d'Alicante. Le dépaysement est remarquable. Les branches des amandiers sont habillées de véritables manchons de fleurs blanches. On pourrait croire qu'il a neigé ! D'ailleurs il neigera, et le spectacle des oliviers au feuillage biblique sur un tapis de neige fraîche demeurera inoubliable.

Au passage du col de Vitol (998 mètres), le 24 février, la vue d'un magnifique tigre évitant précautionneusement de piétiner la neige avec sa nonchalance féline, nous fera croire à une hallucination ; puis nous verrons la double clôture en solide grillage séparant notre route, du félin qui lui, était emprisonné dans une sorte de zoo d'altitude !

Pour le millième col il fallait choisir un col incontestable. En effet la Province d'Alicante ne comportant pas, pour l'instant, un catalogue de cols homologués par la CERP, il ne fallait pas prendre le risque de voir, un jour, ce millième col, devenu hautement symbolique, n'être pas, ou plus, reconnu. L'exemple du col des Cyclotouristes, dont la non-reconnaissance aurait pu, fâcheusement, priver Jean Perdoux du plaisir de conserver l'emblématique col Luitel comme son « centième » impose de s'entourer de toutes les précautions, avant de choisir un nombre symbolique qu'on veut pérenne. Paulette et Clément ne devaient pas risquer cette déconvenue.

Nous décidons donc que ce « millième » sera le col de Rates (altitude 626 mètres). Le panneau sommital certifie la réalité de son existence (voir photo). La configuration du terrain prouve son incontestable conformation de col de type « écusson ». Dans le défunt catalogue des cols d'Espagne distribué en 1995, il est signalé avec une altitude 540 mètres. Sur la carte au 100 000° 15-16 d'Alcoy, il figure sous le nom de « Alto de Rates ».

Pour une totale réussite , il restait à choisir un jour de très beau temps tout en franchissant auparavant un nombre de cols tel que le millième soit bien le col de Rates. Après deux ou trois jours de temps mitigé, mis à profit pour franchir les 997, 998 et 999 cols, le 28 février se révèle être le jour propice à ce franchissement historique et c'est sous un soleil et une température très printaniers que, depuis Orba (Province d'Alicante), nous allons effectuer cette mémorable ascension, par ailleurs douce, belle et agréable avec ses lacets majestueux.

Après la photo souvenir au sommet il ne restera plus qu'à redescendre en pensant déjà au 2000 ! Le soit même, ce millième col sera raisonnablement « arrosé » malgré le temps sec et, dès le lendemain sera entamé le franchissement des premiers cols de la deuxième série de mille !

PALMA... PAS MAL !

Inconscience, Inconnue, Impressionnante, Impatient, Impensable, Impraticable, Incroyable, Implosion.

Inconscience, par notre obstination à vouloir atteindre le col de Sa Batalla. Après un essai infructueux sur une route qui se termine en cul de sac, une prolongation d'autoroute vers Andratx, un détour de 12 km, une portée de vélo dans les travaux autoroutiers, la visite du quartier de « La Costa de la Calma » (pente à 15 %) pour finalement abandonner notre projet et retourner sur la route de Calvia après deux heures de recherches infructueuses.

Inconnue, cette île qui offre aux cyclistes, hors des agglomérations, des aménagements et parcours cyclables dignes de la Frise. Une piste cyclable, en site propre, nous permet d'ailleurs de rejoindre le centre de Palma et sa cathédrale, depuis l'hôtel, sans approcher la circulation automobile souvent très dense en bord de mer.

Impressionnante, la route de corniche qui me mène de Soller vers Valdemossa et me fait penser aux routes du Tour de Corse, avec des points de vue à couper le souffle !

Impatient de pouvoir me mesurer à mon beau-fils qui « goutte » pour la première fois à un col, un vrai, un qui est indiqué sur la carte : le col de Hono (550 m).

Vous me direz... 550 m seulement ? Oui mais C'est son premier et nous partons de l'altitude zéro, nous y sommes déjà redescendus quelquefois, il n'est que 9 h 00 et il fait déjà 29°... Et là mon impatience devient l'Impensable... il me lâche, « il pousse plus grand », il me parle, il rigole, et il en redemande... C'est bon signe... je ne roulerai plus jamais seul dans les cols... ou alors derrière !

Impraticable au vélo, le tunnel de 3 km qui mène à Soller et nous oblige, mais nous en sommes ravis, de gravir le col de Soller (496 m) et qui nous permet de visualiser la distance Nord-Sud qui sépare les côtes de cette île.

Incroyable, la tranquillité des routes intérieures par rapport à la route du littoral. Je vous recommande la merveilleuse route entre Calvia et Esporles en passant par Galiléo (614 m) et Puigpunyent. Celle entre Puygpunyent et Palma par le col d'Es Vent (395 m).

Implosion dans l'ascension du Puig de Randa (542 m) entre Lluçmajor et Algaida.. Route quasi exclusivement réservée aux cyclistes... avec sanctuaire au sommet ! Cette route me fait penser à l'Alpe d'Huez, où virages et kilométrages sont indiqués sur des bornes spécialement posées afin de favoriser et motiver les cyclotouristes espagnols... que nous sommes devenus !

Dan DEHANDTSSCHUTTER

CC n°3415

ET DE 1000 !

J'en rêvais depuis un bout de temps. Il s'agissait de grimper, à vélo, 1000 cols différents.

Ne soyons pas faux cul ! J'ai fait tout pour et cela, avec une belle constance. Pour les spécialistes c'est banal... enfin c'est banal lorsque l'on y est arrivé. Au club cela n'a vraiment rien d'extraordinaire: près d'un quart des membres

actifs ont atteint ce chiffre. C'est fait: je ne suis plus centcoliste mais kilocoliste. J'habite la région parisienne, la montagne c'est loin. Nous ne sommes pas tous égaux face aux événements de la vie et la collection de cols, pour un cyclo des plaines, est singulière. Comme beaucoup d'entre nous, mon début de cyclogrimpeur s'est fait sans le savoir. Tel Monsieur Jourdain et sa prose. Les brevets Audax, randonneurs et autres randonnées cyclo sont de magnifiques tremplins et ont fortement contribué à me donner goût à l'exercice. Ainsi mes premiers cols ont été franchis lors d'une flèche Paris-Briançon puis au cours d'un 600 km Audax en direction de la semaine fédérale de Valence... Cinq cent kilomètres à parcourir pour atteindre mon premier col. Cela fait plus de 30 ans. Le compteur à cols a progressé mais le plus important n'est pas là.

J'ai appris, dans l'effort, à aimer la montagne et ses remarquables paysages. Comment en arriver à 1000 cols ? Pas de mystère : il faut bouger et même beaucoup bouger, souvent. Les longs brevets genre Flèches, Diagonales, Relais, Centriales m'ont bien appris à m'éloigner de mon pâtre de maison et le virus étant pris, les grands espaces sont devenus une seconde habitude. Mais j'ai attendu 6 ans avant d'atteindre les 100 cols. Comme le règlement du club impose 5 cols à plus de 2000 m par tranche de 100 et qu'il n'y a en France que 27 cols goudronnés de ce type, on se trouve devant l'obligation soit de sortir de France, soit de quitter les routes revêtues pour atteindre ce cap de 50 cols de plus de 2000 m. Pour mettre un peu de piment à cette course aux cols de haute altitude et monter à plus de 3500 m sur une route goudronnée, il faut sortir d'Europe... donc beaucoup voyager et même envisager de mettre son vélo dans l'avion.

Ayant franchi 18 des 27 cols goudronnés de France je me suis, il y a 3 ans, tourné vers le VTT. C'était, pour la première fois, en empruntant le vélo de mon fils pour atteindre le col du Jandri à 3151m. Issue d'une longue habitude au vélo de route, la transition au VTT, à 60 ans, n'a pas été simple. Je dois reconnaître, encore maintenant, que je suis loin d'être aussi à l'aise sur mon VTT que sur mon vélo de route. Avant que le VTT existe nos aînés faisaient du cyclomuletier en randonneuse. Il m'arrive, encore, de prendre mon vélo de route pour faire des chemins muletiers. J'ai fait, entre autres, la partie ouest de la crête de Sestriere, la Gardetta et le Parpaillon en vélo de route. De mon point de vue, le VTT ne devient intéressant que lorsque les pierres deviennent envahissantes, le sol glissant et que la descente est longue. S'il faut pousser ou porter le vélo, que vous soyez en VTT ou en randonneuse, il y a presque égalité. Je dis presque car mon vélo de route est plus léger que mon VTT. Dans les montées, si le terrain est bon, le vélo de route est bien supérieur. Outre son poids, le VTT se tord de tous les côtés, se déforme et l'énergie du cycliste est gaspillée. Si bien que je suis fidèle à mon vélo de route bien souvent, y compris dans des chemins muletiers. Il faut, quand même, préciser que j'ai équipé ma randonneuse avec des pneus de 32.

C'est bien beau de grimper, de crapahuter dans la montagne... il faut savoir y repérer les cols. La chasse aux cols m'a fait progresser en cartographie et m'a fait prendre conscience que j'ai, encore, de gros progrès à faire. Sur la route j'étais familier avec les cartes Michelin. Je me suis reconverti aux IGN, tout d'abord 1/100000 puis 1/25000.

Pourtant nous sommes bien aidés. Tout d'abord, le Club a publié des répertoires de cols. Dès 1976 on pouvait disposer, pour la France, d'une liste de 1200 cols. Le Chauvot comporte maintenant plus de 9000 cols et en est à sa quatrième édition papier. Comme les découvertes de cols nouveaux sont continues, la puissante informatique est venue à notre secours et donne accès à une foultitude de renseignements comme, par exemple, les coordonnées permettant le repérage sur diverses cartes et systèmes GPS.

A la fin des années 1990 le club a diffusé un cahier des cols informatisé mis au point par Marc Liaudon sous Microsoft Access. Cet outil a fait mon bonheur et m'a conforté dans l'idée d'atteindre les 1000 cols. Le club diffuse, maintenant, les fichiers de cols sous Microsoft Excel et à l'aide de ce tableur (tris, filtres, tableaux croisés...) on peut faire de très belles choses. Ne croyez pas que je sois un suppôt de Microsoft, il existe un concurrent d'accès libre (gratuit): OpenOffice qui permet de lire les fichiers Microsoft et qui a, presque, les mêmes fonctionnalités. J'utilise OpenOffice. Autre progrès décisif : Mario Labelle, sur le site Internet du CCC, a mis en ligne les « calques » qui permettent de situer, par rapport aux cartes Michelin et IGN au 1/100000 tous les cols répertoriés de France et les cols routiers de Suisse. Quand je pense aux nombreuses heures passées, avec un double décimètre, à repérer les cols sur les cartes

au 1/100000, je mesure le progrès accompli. Faute d'avoir fait avec suffisamment de sérieux cet exercice, j'ai manqué, des fois à moins de 500 m, plusieurs dizaines de cols... avec les calques, fini ces avatars.

Une autre grande nouveauté pour notre pratique est l'existence de Géoportail qui nous permet d'avoir accès à la cartographie de l'IGN sur toute la France et, en particulier, des cartes au 1/25000. En effet, je rechignais à acheter la carte au 1/25000 pour des lieux dans lesquels je n'étais que de passage. Bien mauvais calcul parfois : perte de temps quand ce n'était pas perte tout court. Cela m'a conduit à de belles frayeurs, égaré dans la montagne à 23 heures. On peut même compléter la cartographie par des photos aériennes mais l'on n'arrive pas, encore, à voir l'empierrement ou l'état des chemins muletiers. Pour cela il faut se référer à la cotation mentionnée au Chauvot. A ce sujet, je fais un appel aux membres du club : si un col n'est pas coté ou si vous constatez que la cotation évolue, signalez-le... nous en profiterons tous.

L'informatique n'est pas indispensable, bon nombre de kilocolistes ont atteint ce niveau sans informatique. Mais c'est une aide précieuse. Une de ses utilités la plus basique est de faire les listes annuelles de façon automatique. Avec tout cela nous voici bien armés pour l'aventure. Que faire ? C'est une question de tempérament. Si vous aimez rouler en groupe ou lors de randonnées organisées, vous avez l'embarras du choix. Les brevets cyclomontagnards, les cyclosporives de montagne ou épreuves du même type vous font découvrir de belles régions et grimper entre 5 et 15 cols en une journée. Le Brevet de Randonneur des Vosges, certaines années, vous permet même d'atteindre plus de 20 cols. L'Ardéchoise, sur 3 jours, peut vous faire monter jusqu'à 50 cols. Le séjour accompagnant la concentration internationale du club, mi-Août, permet de gravir entre 40 et 50 cols... lorsque les intempéries vous en laissent le loisir.

Vous pouvez choisir des méthodes plus calmes ou plus inhabituelles. Par exemple, se donner comme but de monter tous les cols d'un département. Pour la Mayenne, la Meuse ou la Creuse ce sera vite fait... pour la Savoie ou la Drôme c'est plus difficile, voire impossible. Ou choisir de monter tous les cols d'un même nom : en France il y a, par exemple, 40 Pas ou Col du Loup, 25 Pas ou Col de l'Ours ou les cols ayant des beaux noms : les cols de la Chapelotte et de la Chipotte m'ont, par exemple, interpellé. J'ai fait de nombreux kilomètres pour aller les voir. Il y d'autres noms qui m'ont fait rêver : le col du Haut du Bon Dieu, le col de la Borne de Saint Dié. Ce dernier me tient à coeur, c'est mon millième col. Tout ceci dans le massif des Vosges mais vous trouverez l'équivalent dans d'autres massifs. Il y a des cols mythiques: dans le grand public le Galibier, l'Iseran ou le Tourmalet sont parmi les plus connus mais les anciens rêvaient du Parpaillon et même du col de Pelouse qui est, de nos jours, à l'abandon.

Il y a, aussi, les randonnées permanentes dédiées à la montagne et aux cols. Citons, en vrac : Cerbère-Hendaye (43 cols), Léman-Méditerranée (21 cols), Thonon-Trieste (41 cols), Thonon-Venise (69 cols), les différentes randonnées en Corse dont la Randonnée des Cols Corses qui comprend 154 cols et les randonnées permanentes du Club (qui, par définition, totalisent chacune 100 cols) avec, entre autres, la ligne de partage des eaux Atlantique- Méditerranée et bien d'autres. Mais vous pouvez composer vos itinéraires vous même... c'est ce que je préfère. Pour ce faire vous pouvez vous faire aider, pour les adeptes du muletier, par les guides cyclo-muletier « TOPO » lancés il y a plus de 20 ans par René Poty et Michel de Brébisson. Ce sont des mines d'or... ou de cols. Il faut, cependant, être bon topographe et sportif. Sur plusieurs dizaines de circuits, je n'en ai jusqu'à présent jamais fait un sans me perdre. Mais je me soigne et j'espère...

L'imagination ne nous manque pas. Bien que les guides Topo comptent à leur septième édition 240 circuits, il reste à explorer. Un tuyau : le pli Michelin contenant le plus de cols est le pli 19 de la carte 76 (ancienne édition) : Aubenas-Lamastre... 42 cols routiers + 52 cols muletiers.

Bonne route à tous et bonne découverte ! La montagne est belle, être kilocoliste c'est simple, il faut de la persévérance...

Dominique DESIR CC n°1152

UN TRUC DE OUF !

A la liaison téléphonique du soir, il est convenu que nous nous retrouverons au Cormet de Roselend, sur le coup de 10 heures... midi !

Mais, moi, de toute façon, je continuerai si j'arrive avant eux. Ils me rattraperont bien dans la montée. Moi, c'est André (le « père »), eux, ce sont Jeanne et Marianne, les filles et Benoît, le copain de Marianne : ils sont en vacances à Arèches et profitent du séjour pour faire un carton sur les cols à plus de 2000 m. Moi, je suis parti depuis 3 jours de Chabeuil, en cyclo-camping. Je m'étais pourtant promis de ne plus faire de grands cols avec les bagages depuis une certaine ascension de l'Iseran. Mais mon itinéraire ne correspond pas du tout à ce vœu : Menée, Ornon, Croix de Fer et même cols des Lacs, puis Chaussy et Madeleine... Bon !

8 septembre 2006 : je suis parti du camping à l'instinct, la pile de mon compteur est à plat. Je suis assez précis car huit heures sonnent au clocher de Bourg-St-Maurice quand j'attaque la montée vers le Cormet de Roselend. Je devrais être au col à l'heure prévue...

Jusqu'à Bonneval, la route est assez monotone. Pourtant que de souvenirs sur ce passage : cela remonte au temps de l'homme des casernes ! J'y suis passé à pied, en courant, de jour, de nuit, en stop dans une bétailière et même, plus tard, plusieurs fois en vélo. La piscine de l'établissement thermal de Bonneval est vide et en ruines. Au siècle dernier, j'avais trouvé son toboggan très rigolo. Plus haut une série d'épingles brise la monotonie du tracé et me ramène au présent. Fin de la séquence nostalgie...

Pas de circulation, je monte tranquille. Il fait à peine chaud dans ce vallon encaissé. Au Pont St-Antoine, le soleil inonde de lumière la montagne. Comme pour fêter l'événement, la pente s'adoucit. En face, dans le Nord, le refuge du Bonhomme émerge de la brume : il paraît à portée de main. A droite, la vallée des Chapieux conduit mon regard vers l'Aiguille des Glaciers : super chouette ! Cela mérite un arrêt photo ! Quelques instants plus tard, un groupe de motards vient se poser juste à côté de moi. Je suis un peu surpris car la place ne manque pas le long de la route ! Mais quand je les vois sortir l'appareil photo, je comprends mieux : ils ont reconnu en moi le maître dans l'art du cadrage ! C'est là où je suis qu'il faut déclencher !

Je poursuis ma grimpée, il y a des fleurs partout sur les talus. Comme j'utilise des développements durables, je sais que je ne consomme pas beaucoup d'énergie, je pourrai monter longtemps. Un cycliste me double, lui aussi semble apprécier le lieu. Je me paye même le luxe de ralentir pour terminer même pas essoufflé ! Pas de cyclos sur le parking. Je vais m'informer auprès de camping-caristes : ils n'ont vu personne. J'attends un moment puis je décide de continuer. C'est vrai, j'avais oublié de le préciser, le Cormet n'était qu'une étape dans cette journée, un marchepied, le but se situe un peu plus haut. Ce sera le point culminant du voyage : 2671 mètres. J'ai passé le Col du Grand Fond au cours de plusieurs voyages à pied et chaque fois, je m'étais dit que ce serait sympa d'y monter avec le vélo. Au fil du temps, c'est devenu un rêve, puis un vieux rêve... Peut-être aujourd'hui ?

Je roule sur une piste non revêtue mais parfaitement horizontale. Le massif du Mont-Blanc occupe tout le paysage ; l'Aiguille des Glaciers paraît bien petite maintenant : elle n'est plus qu'à 3800 mètres, face au Toit de l'Europe ! Me voilà à la prise d'eau : altitude 2000. Cela marque le début de la Combe de la Neuva, cela marque aussi le début du poussage-portage du vélo. Je cache mes sacoches derrière un rocher. Les jeunes ne m'ont toujours pas rejoint.

J'avais le souvenir (pédestre) d'une aimable grimpée où l'on pourrait même rouler à la montée. Ce n'est pas faux, mais sur dix mètres seulement ! On voit les choses différemment quand il faut traîner son vélo. Il me faut un certain temps pour passer de l'allure du cycliste à celle du vieux guide. Tiens, une silhouette en contrebass. Elle monte assez vite. Drôle de géométrie pour un randonneur pédestre : aussi large que haut ! Cela ne peut être que Benoît. Il porte son VTT en travers, sur les épaules. Il me rejoint rapidement. Pause. On échange les dernières nouvelles : Jeanne et Marianne montent à pied et nous attendront plus bas pour le pique-nique. On voit, maintenant, l'échancrure du col.

C'est encore haut. Nous rattrapons des randonneurs. Nous expliquons la situation, sans trop nous appesantir cependant. On peut encore alterner poussage et portage. Les 200 derniers mètres se font dans un chaos rocheux, ce qui nécessite le portage continu. On saute de bloc en bloc. La cadence augmente. Pause !

Benoît - C'est pas un autre col, là, en face ? André - Oui, oui, c'est la Brèche de Parozan. Benoît - On pourrait y aller, il est donné, non ? André - Ah oui, bien sûr, mais pour moi, le Grand Fond suffira. Tu peux y aller, si tu veux.

Benoît n'insiste pas. Nous progressons à bonne allure, dans un décor totalement minéral. De vagues balises, peintes en rouge, nous suggèrent un cheminement. Mais c'est encore au jugé que cela va le mieux : à l'endroit où l'on pose le pied le plus facilement. Voilà le col. Moment émouvant, tout de même : ce n'est pas tous les jours que l'on réalise un vieux rêve !

On cale les vélos et l'on regarde : un petit lac et le refuge de Pisset, la Pierra- Menta, le sentier, presque horizontal qui conduit au col de Bresson. Plus loin, on découvre la Vanoise et derrière nous, toujours le massif Massif du Mont-Blanc. Superbe ! Maintenant, il convient d'immortaliser l'évènement. Nous travaillons sérieusement la mise en scène. Ce qui prouve que nous avons encore de la ressource. J'installe l'appareil photo sur un cairn. Je cadre, je déclenche la minuterie et cours me figer derrière Benoît, dans une «rock and roll altitude» du plus bel effet ! Heureusement, nous sommes seuls.

La cordée entame la descente. Nous partons prudemment, puis, petit à petit, nous courons. Nous croisons les piétons de tout à l'heure. Ils n'ont pas beaucoup progressé. Nous quittons la zone rocheuse. Il est possible d'aller à vélo. Un peu plus souvent pour Benoît que pour moi !

Nous arrivons à un petit lac. Un parterre de linaigrettes se prélassent au soleil. Cela mérite une pause. On entend des voix en aval. Deux marcheuses émergent de derrière une butte. Coucou les filles ! Jeanne et Marianne ont laissé leur VTT, un peu plus bas, à l'ombre d'un rocher. Le casse-croûte est vite avalé car, avec ce ciel sans nuages, le soleil tape très fort. Nous retrouvons les VTT, derrière le rocher. Par contre, le rocher lui-même a été plus dur à repérer ! Nous descendons souvent sur le vélo, justifiant ainsi le portage du matin.

Nous avons à franchir un petit ruisseau marécageux. Jeanne et Marianne passent par le haut. Je choisis l'option basse. Benoît ne dévie pas sa trajectoire d'un pouce. Et là, nous l'observons avec attention : le pneu avant s'enfonce dans la boue. On ne voit plus la jante. L'élan est suffisant pour permettre à la roue arrière de s'engager dans la traversée. Mais le magma bloque tout. Benoît reste en équilibre un instant. Puis il doit se résoudre à déchausser et poser le pied pour ne pas tomber. Son pied droit s'enfonce. On ne voit plus la chaussure, plus la chaussette. Quand la boue atteint le mollet, nous sommes pliés en deux, morts de rire !

Une trempette de l'ensemble machinepilote, en aval du passage, efface vite les stigmates de ce moment fort de la descente.

A la prise d'eau, je retrouve facilement mes bagages : j'avais bien repéré le rocher, moi. Au Cormet, nous retrouvons le monde automobile. Descente rapide sur le lac de Roselend. Marianne et Benoît vont franchir le col de Sur-Frêtes.

Jeanne et moi rentrons tranquillement par le col du Pré, sympathique avec sa vertigineuse descente sur Arêches. Quelques jours plus tard, Benoît, parlant de cette journée, dira : "C'était un truc de ouf, ce col !"

André PEYRON

CC n°317

UN 1000E COL, PAS COMME LES AUTRES

J'avais 7 à 8 ans lorsqu'une sainte femme, ma grand-mère, m'inocula sans le savoir le virus du cyclotourisme en m'emmenant dans ses randonnées à bicyclette autour de Saint Jean de Bournay dans le Dauphiné.

Le kilométrage était certes faible mais l'esprit cyclo bien présent. Depuis cette période j'ai pratiqué la bicyclette puis le vélo sur des terrains divers, souvent montagneux, sans trop me soucier des cols mais en enregistrant les parcours. La cinquantaine venue, la découverte de la confrérie au travers de différents articles de presse me conduisit à faire le bilan des cols acquis passivement si l'on peut dire au cours de ces nombreuses années. Cette entrée au club des cent cols déclencha alors une maladie très grave dont le symptôme majeur est la chasse active des cols avec son corollaire, la manie des cartes à laquelle j'étais fortement prédisposé. Dans ce contexte, une seconde sainte femme, mon épouse qui avait dû supporter pendant des années les inconvénients d'un mari cyclo s'est vue imposer les rites du chasseur de cols. C'est dur d'être une femme de cent cols lorsqu'on n'apprécie pas le vélo et descend de la bicyclette dès que la pente apparaît.

Au début de l'année 2006, j'avais prévu de franchir le 1000e col au cours de l'été. Comment fêter l'événement ? Choisir un col mythique ? Franchir un col à 1000m ? Rien de tout cela. Je propose à ma tendre épouse qui ne m'accompagne jamais dans mes périples cyclo de franchir avec moi ce 1000e col. Pour cela il me faut lui présenter un col sans dénivelé sur un parcours facile et agréable. Un canal qui suit les courbes de niveau, quoi de plus plat et tranquille ? C'est donc décidé, le 1000e col sera le seuil de Naurouze qui manque à mon palmarès. Pour ajouter à l'insolite nous le franchirons en tandem.

Ayant réussi à convaincre mon épouse de ce projet, par une belle matinée d'été nous mettons donc le tandem dans la voiture et gagnons Castelnaudary. Après avoir garé notre véhicule près du canal, effectué nos préparatifs, nous enfourchons notre tandem et remontons le Canal du Midi par sa rive droite en suivant le chemin de halage. Je dis bien remonter puisque de Castelnaudary au seuil de Naurouze cela fait quelques mètres de dénivellation positive. Ce chemin ombragé sous les platanes dans la campagne du Lauragais est très agréable mais la pente très irrégulière. En effet les biefs plats du canal d'une longueur de 1 à 2 km sont séparés par des plans inclinés de quelques dizaines de mètres assurant l'élévation au niveau de chaque écluse. Le long de ce canal l'ambiance est débonnaire et très sympathique avec dans les 2 sens d'autres cyclos, des coureurs à pied, des piétons avec ou sans chien, des bateaux de type et de taille variables.

Ce jour là une animation particulière est entretenue par un rallye international d'aviron reliant Toulouse à Béziers en quelques jours. Au niveau de chaque écluse, un habitat et une activité associée entretiennent une atmosphère spécifique calme et agréable. Nous atteignons ainsi tranquillement Le Ségala puis le seuil de partage des eaux et enfin traversons le canal à l'écluse dite de l'océan. Nous visitons le site et prenons quelques photos devant le panneau du seuil de partage des eaux, puis montons voir l'obélisque édifié en l'honneur de Paul Riquet le concepteur de ce fantastique ouvrage hydraulique digne des pharaons. Nous rejoignons la N113 et en quelques hectomètres franchissons d'ouest en est le col de Naurouze (193 m) où nous prenons une nouvelle photo devant le panneau du col.

Quelques mètres après le col, la N113 passe sur la Rigole, ce ruisseau artificiel créé par Paul Riquet pour amener l'eau depuis la Montagne Noire jusqu'au seuil de Naurouze et alimenter le canal dont les biefs se vident vers l'océan comme vers la méditerranée à chaque ouverture d'écluse. Nous remontons donc la Rigole par sa rive gauche que longe une piste empruntée également par le chemin de Saint-Jacques d'Arles et balisée GR653.

Malgré quelques racines cette piste est tout à fait praticable en vélo, très agréable à l'ombre des pins et des chênes, peu fréquentée et ne coupe que quelques routes très secondaires. Après 17 km sur cette piste nous atteignons le lac de Lenclas qui sert de réservoir pour alimenter le canal. Il est 13 heures et nous nous arrêtons à l'auberge au bord du

lac pour déguster un cassoulet au confit de canard arrosé bien sûr de Corbières. Après cette halte épicurienne, nous continuons quelques hectomètres le long de la Rigole pour atteindre le seuil de Graissens. En ce lieu la curiosité est double. En effet, la Rigole franchit d'une part une voie ferrée par un pont canal et d'autre part le seuil de partage des eaux passant ainsi du versant atlantique au versant méditerranéen. Après quelques photos de ce site original créé par l'homme nous rentrons à Castelnaudary par de petites routes vallonnées qui furent un peu difficiles avec le vent dans le nez et le cassoulet sur l'estomac.

Ce n'était certes pas une journée montagnarde mais c'était son premier col et mon 1000e et nous l'avons franchi ensemble au cours d'une vraie journée de cyclotourisme alliant tandem, géographie, technique hydraulique, gastronomie et vie de famille.

Daniel GOUY

CC n°4763

CONCENTRATION INTERNATIONALE AU COL DES BAGENELLES

Nos jours heureux... Le cru 2005 dans les Pyrénées fut un succès : des passionnés, du soleil, des cols, des plus de 2000... tout était réuni. Mais en 2006, à l'autre bout de la France "la magie de la concentration des Cent Cols" allait-elle "opérer" ? Elle opéra et accoucha d'une belle journée de soleil, d'amitié et de retrouvailles. Mais, refaisons le film...

Les parapluies de Fribourg Dimanche, pas de blondes jumelles nées sous le signe du vers'eau mais un Claude Bénistrand tout sourire aux côtés de nos hôtes allemands, une trentaine de courageux prêts à s'élancer et des parapluies qui abritaient les indécis vite découragés par la pluie qui tombait en abondance. Pour nous, ce fut retour à la case départ. Fin de la séquence allemande en Forêt Noire.

Tant qu'il y aura un Bon Homme Après le pire, le meilleur : la concentration au col des Bagenelles, en Pays Welche du Bon Homme. Car c'est bien ainsi que cette région est appelée en souvenir de l'ermite Déodat, un Bon Homme connu pour sa générosité et qui fonda la ville de Saint-Dié et le village de Le Bonhomme.

Aujourd'hui, j'ai choisi la route... Dès le départ, le soleil éclaire un ciel encore très sombre et offre une magnifique lumière au-dessus du vignoble et du village de Kaysersberg, les photographes sont à la fête. Le village mérite une petite halte. Le col du Bonhomme est avalé sans difficultés, le Pré de Raves offre plus de résistance avant l'arrivée, en roue libre, au col des Bagenelles où de nombreux cyclos se sont déjà rassemblés autour des tables abondamment garnies de pain, de fromage, de bouteilles de vin d'Alsace et de bières offertes par nos amis belges. C'est le cérémonial habituel : une poignée de mains, un verre de blanc, une bouchée, un petit mot à l'un, un petit mot à l'autre, une bouchée, une lampée, une embrassade, une exclamation de surprise, un verre de bière... la signature du Livre d'Or et Catherine te remet le bidon des Cent Cols.

La tribune officielle s'organise et notre Président nous délivre un discours documenté sur le culte de Bélénos, le dieu du soleil bien présent pour cette journée et qui pourrait avoir donné son nom au col qui nous accueille ; le tout, sans sono et dans plusieurs langues ! Après la remise des récompenses, chacun pense à se restaurer et se met en quête de son panier repas. Au passage, en guise d'apéro, un petit coup de rosé amoureuxment vinifié par des membres du club !

La dispersion sera lente et beaucoup se retrouveront au « Centre de Mittelwirhr » pour le verre de l'amitié. Malgré les distances à parcourir pour regagner ses pénates, chacun prolonge autant que faire se peut ce moment de "communion". Bon... on n'a tout de même pas traversé la France pour « faire » trois cols ? Reprenons l'ordre chronologique. Les aventuriers du col perdu Samedi, nous étions un bon petit groupe de VÉTÉTistes au départ de Villé, mais voilà, le guide était absent et les cols difficiles à dénicher. Tout d'abord, il fallait s'initier au balisage géométrique du Club Vosgien au demeurant parfaitement réussi, fiable et repérable sur la carte au 1/25000.

Pour l'adjectif géométrique, quelques explications s'imposent. Extraits de la bande son : « On suit les carrés rouges qui précèdent les ronds jaunes ; au prochain carrefour on prend les carrés jaunes que suivent les losanges jaunes, à moins que ce soit les croix rouges. » C'est clair ? Reprenons : - Mais où sommes-nous ? Cette cabane n'est pas sur ma carte ! - Tu as l'altitude ? - Oui, mais j'ai pas étalonné mon altimètre et puis, avec ce temps, la pression atmosphérique varie souvent et comme on monte, ça descend ! C'est toujours clair pour vous ? Vous avez de la chance !

Ils sont quelques-uns à se pencher sur les cartes d'Alain Gillodes qui, avec son expérience et son autorité naturelle, finira par nous conduire, sans encombre, au col de Fouchy où nous mangerons. Des averses s'abattent à intervalles réguliers mais nous bénéficions de l'abri des arbres de la forêt vosgienne que nous découvrons aujourd'hui. Ce soir, Nicole Poty vendra des imperméables. Malgré les difficultés, le groupe est resté soudé et de bonne humeur. On se retrouvera pour la visite des caves Siegler à Mittelwihr. « T'as d' beaux cols tu sais ? » Ouais, mais ils sont noyés dans le brouillard, il flotte, ça caille, y a du vent ! Un moment, on a même dû changer l'itinéraire pour profiter de l'abri de la forêt. Tout l'horizon est bouché : « Atmosphère, atmosphère ! » Rassurez-vous, elle reste bonne, tout le monde semble heureux et engrange les cols. Paraît même que nous en aurons deux de plus quand le col de Neurod et la Plaine de Rouffach seront homologués. Oui, vous avez bien lu, le club des Cent Cols va peut-être homologuer une PLAINE ! Et ce sera justice : il pleuvait, il faisait froid, ça montait et, accessoirement, ça ressemblait bien à un col géographique !

En attendant, aujourd'hui lundi, Thierry Adam, l'organisateur du séjour nous fait l'honneur de nous guider et nous enchaînent croix rouges, disques jaunes et couronnes bleues sans coup férir. Le retour sur Munster d'où nous sommes partis se fait sur une large piste à travers une magnifique forêt où dévale un torrent. Un vrai paysage montagnard ! Deux de nos compagnons ne peuvent suivre le rythme dans la descente : le sable des sentiers a détruit leurs patins et ils courent à côté de leur VTT ! Jacques ira les récupérer, en voiture, dès notre arrivée sous des trombes d'eau. C'est ça aussi le Club des Cent Cols !

Clap de fin et même Clap ! Clap ! Clap ! Pour applaudir et remercier les artisans de ce séjour riche en rencontres et en convivialité. Nous pourrions aussi remercier les autochtones qui nous ont remarquablement bien accueillis. Et tant pis pour le mauvais temps, on ne peut pas gagner tous les jours !

Georges GOLSE

CC n°124

BÉLÉNOS, TU NOUS AS TRAHIS !

Et oui, en pleine Concentration des « Cent Cols » à Mittelwhir, dans le Haut-Rhin, ce dieu celte du soleil dont on nous avait assuré l'indéfectible présence, s'est tout simplement fait la malle vers les régions du Sud-est en nous abandonnant au triste et vindicatif Taranus, son père.

Ce dernier, dieu du tonnerre et de son corollaire, la pluie, va en profiter pour nous rincer d'importance !

En ce lundi 14 août 2006, lorsque la trentaine de vététistes quitte Munster avec pour objectif : « l'assaut du Petit Ballon et du Hohneck », les premières gouttes s'échappant de gros nuages gris la mettent en quelque sorte au diapason. La température est à l'unisson puisque le thermomètre affiche un tout petit 9°.

Dès l'amorce de la piste qui mène vers le Wilsbach, premier col d'une série programmée de 18, quasi-muletiers, Taranus ouvre à fond les vannes célestes, incitant aussitôt la petite troupe à accélérer la cadence, malgré la déclivité et les embûches du terrain, pour chercher l'abri des frondaisons ! Grâce à Thierry Adam, notre guide et organisateur de cette concentration, nous n'aurons pas à faire de longues haltes à la recherche de notre chemin, ce qui s'avère précieux afin d'éviter de trop se refroidir. Les cols vont ainsi s'enchaîner tantôt à pied, tantôt à vélo, selon la pente et l'état du sol.

Vers 12 heures 30, alors que nous décidons de pique-niquer sur l'aire de l'auberge, fermée, du Boenlesgrab, Bélénos, sans doute quelque peu contrit de nous avoir lâché conclut une trêve avec son paternel, nous permettant de déjeuner en paix et de réchauffer nos os frigorifiés.

A peine embarqués sur une piste fort pentue qui nous achemine cahin-caha vers le Petit Ballon, l'éclaircie cède la place aux nuées ravageuses du teigneux Taranus et nous voici à nouveau transis et détrempés ! Excellent pour la digestion...

Dans le secteur du col du Hilsenfirst, quelques verstes plus loin, la pluie marque enfin un répit que je mets à profit pour sortir l'appareil photo afin de saisir la progression de la caravane bigarrée évoluant sur un sentier escarpé semé de gros cailloux, au milieu des fougères couleur fuchsia et des pensées jaunes et bleues. Alors que nous atteignons le col d'Hahnenbrunnen sur la route des crêtes, goudronnée, (quel luxe !), une partie des vététistes, sous la houlette d'Alain Gillodes, décide de regagner Munster par une piste toute proche.

Le gros de la troupe, soit 17 cyclos dont 2 dames, en redemande et entreprend, la fleur au guidon, de boucler le circuit comme prévu.

C'était sans compter avec notre tortionnaire, vous savez, le dieu des tempêtes, qui nous attendait au virage (ou plutôt, aux virages nombreux qui agrémentent la montée au Hohneck) ! En effet, une fois sur le mont, à 1362 mètres pour être exact, nous avons droit à de fortes bourrasques de vent et à une averse de grêle pas piquée des vers qui fait dégringoler la température aux alentours des 6°-7°; des bancs de brouillard envahissent même la plate-forme.

Normal, me direz-vous, nous sommes mi-août, n'est-ce pas ? Toujours est-il que nous gagnons à pied, plus congelés que jamais et arc-boutés contre nos bécanes, le col du Schaeferthal situé en contrebas, près du Petit Hohneck. Nous devons franchir le col de Falimont, tout proche, mais étant donné les conditions météo et le temps qui passe trop vite, nous renonçons. A juste titre, d'ailleurs, comme la suite du parcours va nous le démontrer.

Le sentier raviné que nous empruntons avec circonspection pour regagner la vallée n'est plus qu'un ru dans lequel s'écoule allègrement un gros courant, froid à point, qui transforme définitivement nos godasses en bassines déglouinantes ! Mais, le clou de la sortie va bientôt se révéler sous la forme d'une barre rocheuse d'une cinquantaine

de mètres, en forte pente descendante, qu'il va falloir franchir, coûte que coûte, pour retrouver des conditions de roulage acceptables.

Du S5 dans toute sa splendeur ! Attention à la marche, les gars ! Y'a intérêt à avoir des jambes à rallonge pour prendre appui, sans glisser, sur le bout de rocher situé un bon mètres plus bas. Faites gaffe aussi que le VTT ne vous échappe pas, sinon vous irez le récupérer au sommet d'un arbre tout en contrebas.

Les vélos raclent la paroi rocheuse, les jurons fusent, chacun et...chacune serre les dents et sans doute autre chose. Notre progression semble interminable mais, à force de pugnacité et d'entraide, nous réussissons à nous extirper sans casse de cet entrelacs minéral pour retrouver tout d'abord un sentier plus...civilisé et enfin un large chemin forestier bien roulant.

Nous le dévalons allègrement, d'autant mieux que ce diable de Taranus a magnanimement fermé les robinets, sans doute baba devant notre détermination à vaincre tous les obstacles. Parvenus sans coup férir et pratiquement en roue libre à notre dernier col, le Sattel, je fixe sur la pellicule la joyeuse bande de copains qui, à en juger par les larges sourires qui illuminent les visages, ne gardera pas un mauvais souvenir de cette aventure.

D'ailleurs, de retour au Centre de vacances de Mittelwihr, chacun pense déjà au circuit forestier du lendemain qui va nous mener au col des Bagenelles choisi pour la traditionnelle rencontre des «Cent Cols ». Et ce 15 août, Bélénos va se racheter en nous offrant un joli ciel bleu agrémenté de bons gros nuages blancs pour bien mettre en valeur les nombreux clichés des photographes frustrés pour la plupart d'avoir du laisser, les jours précédents, leurs appareils au fond du sac de guidon !

Jean-Jacques LAFFITTE

CC n°604

500 COLS ENTRE DEUX BONHOMMES

Il y a 25 ans, il faisait maussade sur les Vosges en plein mois d'août.

Versant «Ouest », le petit groupe partait de Fraize. Du haut de mes 23 printemps, en plein rêve de l'ère post-Van Impiste, j'osais entreprendre la montée du premier col de ma vie, avec dans le coeur et dans le ventre la peur de l'inconnu, la hantise de l'échec et la volonté farouche de la quête du Graal tant convoité. Je fus surpris par la largeur de la route et par la douceur de la pente. « Ce n'est pas possible », me dis-je au sommet, « j'en ai fait un ! ». A cet endroit, j'eus ma première extase devant une pancarte: « col du Bonhomme ». Plus que 99 et j'étais parmi vous.

25 ans plus tard, il faisait tout aussi maussade sur les Vosges en plein mois d'août. Versant « est », seul, je quittais la voiture laissée peu avant Lapoutroie, le lendemain d'une journée trempée dans les alpes zürichoises et les 20% du Bachtel. Je croisais avec plaisir des maillots bleus et blancs penchés sur des cartes et au village du Bonhomme, juste avant l'endroit de mon premier col, je bifurquai sur la droite. La route du col des Bagenelles était encore déserte à cette heure : une grande ligne droite, une large boucle, quelques lacets et un vaste parking au sommet avec sur le côté les tables des organisateurs et déjà quelques centcolistes en ramage. J'avais entrepris la montée du retour... d'âge, avec dans le coeur et dans le ventre la peur de retrouver trop tôt une jeunesse perdue, la hantise du rejet pour audace d'opinion mais toujours la quête du plus beau des Graal, car à la Alexandre Jardin, c'est un Graal sans fin.

Je fus surpris de retrouver autant de visages connus qui évoquaient tant d'époques de ma vie et autant de souhaits de bienvenue. L'organisation était chouette. J'étais simplement heureux d'être là, dans un environnement de gens qui

ont tant vécu tant de fois tous les mêmes épisodes que moi. Après une brève conversation dans un groupe, je repris le vélo pour quérir le col du Pré des Raves, un peu plus haut, proche du col du Bonhomme à vol d'oiseau, pour boucler une première boucle. C'était mon 500e col ...

officiel, à une portée de fusil du premier de ma vie. Je m'en allai mouliner sur ce petit kilomètre, confident unique et discret du nombre qui m'attendait face à cette pancarte anodine sise au milieu d'un virage tout aussi anodin. Ces quelques lettres et ce panneau métallique ignoraient être en mon for intérieur plus précieux qu'une manne de bijoux. 500 cols entre deux bonhommes, quoi...Juste de quoi rentrer dans sa propre légende, s'inscrire en caractère gras dans ce qui ne compte que pour soi et se sentir heureux...

Et entre les deux instants, 500 cols et près de 300 BIGs dans près de 20 pays d'Europe, des souvenirs plein la tête, avec des cols de riches et des cols de pauvres, des cols durs et des cols mous, un col à Sion et un col à Gênes, des découvertes à couper le souffle, des rencontres de cyclos d'exception qui réactivent la flamme de nos rêves à chaque fois, des litres de sueur et de larmes, des tonnes d'orgasmes cyclogrimpeurs et des myriades de projets sous la lampe cartulaire.

La concentration portait bien son nom : 25 ans de ma vie y étaient concentrés. « O temps, suspends ton vol et vous heures propices, suspendez votre cours, Laissez-nous savourer les rapides délices des plus beaux de nos jours...» Il est beau ton lac, Lamartine.

Daniel GOBERT

CC n°2632

AVENTURE AUX BAGENELLES..

Tu sais, René, j'ai un petit reproche à te faire ; écoute : pendant la Concentration sur le col des Bagenelles, tu m'as rempli un grand gobelet à ras bord de vin d'Alsace de très bonne qualité.

J'étais ravi. Après le pique-nique, je dis à Corrie, ma femme « Donne-moi la carte, on a encore le Col du Pré des Raves à faire ». Je regarde et dis : « Il faut descendre un peu, et puis il faut tourner à gauche ; ça doit être signalé ». On descend, on descend un peu beaucoup, et on arrive à Sainte- Marie-les-Mines. Je dis : « Mais c'est pas par là ; je demande la route à un passant qui me dit: « Pour le col du Pré des Raves, il faut remonter au col des Bagenelles, et puis direction Col du Bonhomme ». Tu peux me croire, je n'ai pas dit l'Ave Marie, mais m....., d'autant plus que ma femme me traitait de c.....

On a refait les 10 km d'ascension, tout en nous disant: « Si René Poty n'avait pas été aussi généreux, on aurait certainement mieux regardé la carte ! »

Tom et Corrie BERTING

CC n°3154 et 3484

CONCENTRATION DES CC SUISSSES 2006

Pour quelques membres la concentration a débuté le samedi par le col de la Vierge et le Passage de la Douleur sous les nuages et quelques gouttes de pluie qui ne laissaient rien augurer de bon pour le lendemain.

A 17h une dizaine de membres se retrouvèrent pour l'apéritif sur la terrasse de l'organisateur Dominique Bonnemain qui fut suivi à 20h00 tradition suisse oblige ! D'une bonne fondue.

Dimanche matin 8h, petit déjeuner copieux chez Dominique puis à 9 h rendez-vous au centre sportif de Alle où nous attendent les membres du club cycliste GS Ajoie pour nous guider sur les deux parcours routiers de 45 et 55 km et le parcours VTT de 40 km.

Connaissant les cols routiers, j'ai opté pour la version VTT afin aussi d'accompagner ma femme et mon fils lors de cette journée. Un temps bien gris mais sec au départ des 6 vététistes sous la conduite de Pierre Vallat pour l'ascension du col des Rangiers (856 m), très vite le soleil fait de timides apparitions et les nuages disparaissent à mesure que l'on monte.

Au col des Rangiers nous retrouvons les autres groupes, quelques photos, discussions et c'est le départ, descente sur St-Ursanne avant la dure montée du col de la Croix avec ses passages à 18% pour les routiers. Pour les vététistes tout droit sur la crête à travers forêts et pâturages d'où nous avons une très belle vue sur le Chasseral au sud et la France au nord pour rejoindre également le col de la Croix. Descente sur Bellefontaine pour les routiers, puis petite escapade sur sol Français avant de remonter jusqu'au lieu de la concentration.

Les vététistes toujours sur la crête jusqu'au chalet des amis de la nature où nous faisons un arrêt pour laisser souffler les enfants (c'est une bonne excuse) et prendre un petit apéritif, il nous reste une petite descente et 1 km de montée pour arriver à Montvoie. La partie officielle commencée à 13h15 en présence de Monsieur le député maire de Fontenay et du maire de Porrentruy, fut suivie d'un apéritif offert par la commune et d'un repas sous le soleil avec une magnifique vue sur l'Ajoie. A 16h00, retour à Alle avec un petit détour par la vieille ville de Porrentruy sous la conduite et les explications de Dominique.

Pierre MAI

CC n°4906

ET 1 ET 2 ET... 8 RANDONNÉES PERMANENTES !

J'ai découvert les randonnées permanentes dans la revue des Cent Cols n°32 de 2004.

Début 2005, devenant jeune retraité et ayant planifié un voyage en Corse, je décide de le consacrer aux deux randos de l'île de Beauté avec en prime au retour, celle des Pyrénées. Fin 2004, j'avais escaladé 721 cols dont environ 250 figurants sur les parcours des randonnées. 17 mai au 7 juin 2005 : Corse du Sud et Corse du Nord 2320 km 100 h de vélo, 39000 m de dénivelée, 190 cols (17 sont communs aux deux randonnées).

11 juin au 17 juillet 2005 : Pyrénées : 4450 km, 164 heures de vélo, 70000 m de dénivelée, 202 cols, car au-delà des randos, je grimpe le maximum de cols avec bien sûr des plus de 2000 m (une dizaine en VTT en Andorre) et je m'éclate dans des cyclo-sportives montagnardes.

Je suis normand, donc très éloigné du terrain de jeux. Mon objectif, lorsque je descends dans les massifs, est de regrouper plusieurs randos (qui me servent de fil rouge) sur une période de 6 à 8 semaines. Toutes ces sorties se font en solitaires sur vélo de route, léger, sans bagages à transporter et le plus rapidement possible car j'ai gardé un esprit « compétition » et je m'en excuse car je passe à côté des conseils touristiques qui nous sont fournis par les carnets de route qui ont été pendant deux ans mes livres de chevet avec l'IGN et mon cahier de carnet de route journalier.

Départ tôt chaque matin afin de ne pas souffrir trop des affres de la chaleur. Pour la réalisation de ce projet, j'ai la chance d'être camping-cariste. J'ai donc choisi l'option des sorties en boucle (en moyenne 100 km par jour) car Danielle, mon épouse, manager toujours à mes petits soins, n'ose pas s'aventurer en montagne. Tous nos amis cyclos comprendront fort bien cette réaction car les circuits des huit randonnées ne sont ni des autoroutes, ni des RN ou des RD.

C'est un avantage énorme de pouvoir bénéficier de ce réconfort global pour la récupération et l'organisation générale du périple. Je suis bien conscient que ces conditions n'ont rien à voir avec celles que connaissent les vrais randonneurs chevauchant des machines chargées de plusieurs dizaines de kilos et devant chercher chaque jour le gîte et le couvert.

En 2005, j'ai donc réalisé 3 randos. Les cinq dernières ont été programmées pour 2006. Sur les 506 cols au programme 223 avaient déjà été escaladés lors des années précédentes et près d'une trentaine d'entre eux sont communs aux deux randos (j'en tiens la liste à votre disposition).

Du 2 au 26 avril 2006 : ligne de séparation des eaux + haut Languedoc + cols ardéchois Du 26 au 29 juin 2006 : fin de la rando en Ardèche Du 30 juin au 6 juillet 2006 : fin de la rando en Drôme Du 7 au 28 juillet 2006 : fin de la randonnée en Alpes avec 31 cols à + de 2000 m en VTT à travers la Maurienne et le Briançonnais.

En deux années consacrées aux randonnées permanentes, j'ai grimpé 403 cols en 2005 et 385 en 2006. Le programme 2007 n'est pas établi, deux nouvelles randos sont annoncées, plus une autre préparée par Biki. Biki que je voudrais tout particulièrement remercier pour sa disponibilité, ses conseils et le travail global effectué pour développer les RP. Grand merci aussi aux auteurs des carnets de route indispensables pour mener à bien ces périples.

De ces huit circuits, je garde de merveilleux souvenirs, des routes ou des chemins difficiles à trouver ou à franchir en vélo de course (Corse du Sud, Massif de l'Aigoual), un coup de bambou mémorable dans le faux-plat à 3% avant Privas qui ramène à un peu d'humilité.

Patrick LECOEUR

CC n°5338

LE DÉFI DES 300 COLS EN 30 JOURS

En juillet 2007 je vais entreprendre un défi un peu exceptionnel et, j'espère, réalisable !

Le but est de parcourir les trois Randonnées permanentes « Cent Cols en Alpes », « Cent Cols en Pyrénées » et « Cent Cols sur la Ligne de Partage des Eaux Atlantique-Méditerranée » – 300 cols en tout avec le but de collecter des dons pour un organisme caritatif qui oeuvre pour le déminage des mines antipersonnel dans les pays qui ont été ravagés par la guerre (voir la fin de l'article pour les adresses web).

Voici comment j'en suis arrivé là : Après mon retour de 10 jours de vélo dans les Alpes l'an dernier, durant lesquels j'ai participé à l'Étape du Tour (avec une médaille d'argent) entre autres balades en vélo, l'idée m'est venue de faire quelque chose de particulier pour fêter mes 50 ans en 2007. Je voulais d'abord relever un défi physique (avant que le déclin ne commence !) mais aussi un défi moral en donnant de mon temps pour essayer d'aider des gens qui n'ont pas eu la même chance dans la vie que moi. Il y a trois ans, lorsque j'ai commencé à faire plus régulièrement des sorties de 100 et 200 km et que je faisais la navette quotidienne au boulot en vélo (45 km de collines aller-retour), j'ai lu un article sur quelqu'un qui allait faire la randonnée "Cent Cols en Alpes": ceci me semblait alors un défi quasi impossible mais en même temps ça m'a marqué et je ne l'ai pas oublié !

En avril 2006 j'avais roulé dans les Alpes- Maritimes dix jours de suite, avec une moyenne de 160 km par jour. J'ai grimpé le Ventoux quatre fois lors du séjour et je me sentais vraiment en forme. Après dix jours je n'avais pas envie de m'arrêter ! Mais pourrais-je vraiment continuer comme ça pendant 30 jours ? Il fallait d'abord étudier les routes et donc j'ai envoyé mes sous et comme par hasard les carnets de route sont arrivés le jour de mon 49ème anniversaire - un signe que j'allais bel et bien réaliser ce défi. La prochaine étape était de savoir si ma chère épouse accepterait de faire l'assistance...

et de me « libérer » tous les dimanches dédiés à l'entraînement! Sa réponse m'a donné le feu vert décisif. Quatre mois plus tard... J'ai enfin trouvé la cause pour laquelle je voulais rouler, l'association MAG. J'ai obtenu le soutien de quelques sociétés (vêtements vélo, aliments énergétiques); la presse cycliste anglaise commence aussi à s'intéresser au projet; et maintenant je commence à tisser un réseau de particuliers et d'entreprises qui voudraient participer.

L'association MAG est relativement petite. Ils travaillent d'une façon efficace et économe dans plusieurs pays du monde pour permettre à la vie de reprendre dans des régions dévastées par la guerre. Sur place, ils forment les autochtones pour le déminage des mines antipersonel et ils assurent la renaissance de la vie économique des petites communautés. Les hommes peuvent de nouveau cultiver leurs champs; les femmes peuvent chercher de l'eau; les enfants peuvent aller à l'école...

Sur la page Web du site MAG dédiée à mon défi (voir plus bas), je demande s'il y a des personnes qui veulent rouler avec moi une partie du chemin – vous êtes tous et toutes les bienvenu(e)s. En même temps, je demanderais à ceux qui le veulent, de contribuer par un certain nombre de centimes... ou d'euros... par col grimpé. Pour vous éviter les frais bancaires prohibitifs l'association MAG peut accepter les dons en Euros. Vous pouvez donc rédiger un chèque en Euros au nom de Mines Advisory Group et l'envoyer à : MAG (Mines Advisory Group), 47 Newton Street, Manchester M1 1FT, Royaume-Uni. Veuillez inscrire la mention "300 cols en 30 jours de Philip Deeker" au dos du chèque. J'accepterai bien sûr les espèces de ceux qui me rencontreront sur la route.

Je répondrai à toutes les questions, aux gestes de soutien et aux encouragements via mon adresse e-mail. Merci déjà au soutien que l'équipe de rédaction du Club des Cent Cols m'a donné ! Durant la randonnée, Mario Labelle a offert de tenir un journal en ligne qui tracera ma progression au jour le jour sur le site du Club des Cent Cols.

Phil Deeker

OREILLES D'ÂNES ET COUDES TROUÉS

Lorsque vos roues vous conduiront aux confins du Dauphiné et du Comtat Venaissin, aux portes des Baronniees et lorsque la soif vous y assaillira, faites un détour par Mollans sur Ouvèze : treize fontaines d'eau potable vous attendent !

Vous pourrez même vous plonger dans les lavoirs accolés à certaines d'entreelles. L'eau, à profusion, dans les villages est devenue si rare qu'on ne peut que louer le Maire de la commune qui, en 1877, a doté son village de ce réseau de fontaines alimentées par les sources captées dans la Montagne de Bluye toute proche. La plus monumentale et la plus ancienne puisque construite en 1713, est la superbe fontaine dite «Au Dauphin». L'animal dont elle est surmontée symbolise le passage entre les deux anciennes provinces : La Provence et le Dauphiné. L'eau jaillit de la bouche de personnages dotés de grandes oreilles d'ânes. La tradition locale voudrait que ces personnages ridicules représentent les habitants des communes voisines qui regardent (avec envie ?) les Mollanais qui "badent" paresseusement les eaux de l'Ouvèze, trouant ainsi les coudes de leurs vêtements sur la rambarde du pont voisin !

Ces querelles de villages n'avaient point cours à l'Assemblée Générale de notre club qui s'est tenue dans les murs de Mollans à l'invitation de Bernard Mézaize. Si nos responsables ont "les coudes troués", c'est d'avoir bossé sur les dossiers ! Aucun bonnet d'âne ne leur fut attribué puisque les rapports ont été adoptés à une très large majorité ! Adopté aussi le "miro", apéritif fait d'un savant mélange de vin rosé et de liqueur de myrtille et offert par la municipalité... Appréciés la paella et le Côte du Ventoux... (on ne l'oublie celui-là, même s'il est resté derrière les nuages !) Après une nuit où nous avons entendu la pluie s'abattre en abondance, les circuits route et VTT ont eu un franc succès et la chasse aux cols fructueuse pendant que les accompagnateurs bénéficiaient d'une visite du village avec un guide intarissable et passionné en la personne de M. Jean François Colonat qu'il faut remercier.

A l'année prochaine, dans la ligue des Pyrénées, à l'orée de la forêt de la Grésigne.

Georges GOLSE

CC n°124

DERNIÈRE ASCENSION AU COL DE LA MADONE

Extrait d'un courrier de Paul André le 26 décembre 1989 : « J'ai réussi à passer une partie de la nuit de Noël sur le vélo... Je compte bien faire mon réveillon du Jour de l'An sur les pentes du Mont Agel... C'est mon petit cyclotourisme de plaisir, de santé, de fantaisie. »

Ce 26 décembre, 17 ans plus tard, Paul André nous quitte. Ses cendres ont été dispersées au sommet du Col de la Madone au-dessus de Menton. En 1982, il s'adressait à nous en ces termes : « A bientôt sur la route et j'espère qu'on se retrouvera pour monter ensemble au Col de la Madone, notre Col de notre Madone, notre porte du Ciel Eclats d'obus Combats de l'homme Ne soyez plus désormais Que la Madone de la Paix. » On l'aura deviné, il citait la plaque au pied de la Madone construite avec des débris de pièces d'artillerie.

Paul ne se bornait à écrire au colonel commandant la base aérienne du Mont Agel, sans succès car la route militaire est interdite et étroitement surveillée. Il laisse quantité de récits et pourtant, « Ces textes et d'autres n'entreront

jamais dans un livre. J'ai plaisir à les écrire... Mon cyclotourisme à moi, c'est un rêve, c'est une aventure, c'est une foi. Tout ce que les autres vont chercher ailleurs... où ils ne trouvent qu'eux-mêmes, je le trouve ici, à portée de ma porte, de mes yeux, de mes jambes, de mon cœur. Mon cyclotourisme voudrait être év(e)-angélique à base de tendresse et de douceur comme une recherche passionnée et passionnante de bonheur. »

Loin des savantes et copieuses listes d'autres cyclos passionnés, Paul, membre n° 113 du Club des Cent Cols, a révisé sa liste en 1987 pour ne retenir de ses 1771 cols que les 113 plus beaux passages, verser une cotisation de 113 francs, puis 113 euros et signer du nom de sa grand-mère Marie-Elodie Collandre-Tarreyres née en Haute Loire en 1879.

La difficulté avec la mine des textes de Paul André est d'en sélectionner les plus chatoyantes pépites : « C'est dans un cimetière que j'ai trouvé ma plus belle définition du cyclotourisme : Ne me demandez pas ce que j'emporte Je pars en voyage Les mains vides Et le cœur plein d'attente. Merci Tagore »

Il qualifiera sa traduction très roue libre de Saint Matthieu (25,13) : « Veillez, soyez toujours prêts Que votre corps, votre esprit, votre cœur, votre vélo Soient toujours prêts Car vous ne savez Ni le jour, ni l'heure De tous les bonheurs possibles. » Et pour le saluer une dernière fois : « J'espère que parmi les lecteurs, il se trouve quelque Saul pour aller trouver son chemin de Damas sur la route ensoleillée du Mont Agel...

Si j'avais une supplique à formuler, ce serait pour craquer d'un collapsus ou tomber d'une syncope définitive dans l'ascension d'un col entre la mer et le ciel. Paul... de Menton comme l'Autre était de Tarse »

Paul André et Elodie Collandre-Tarreyres

CC n°113

Textes rassemblés par Michel Verhaeghe « le Top » CC n°204

LE PNV FAUX FRÈRE

C'est en 1989 que je découvre le VTT. Tout frais rentré chez les cyclos dinguos je mors rapidement aux Cent Cols, seul ou bien accompagné, l'essentiel est de grimper. Conscrit avec le PNV (né en l'an 1963), je l'accuse de haute trahison.

Le 1er juillet 1990 tenant un point de contrôle au col de l'Iseran, je décide de m'offrir mon premier 3000, le col Pers, 73/3009.

A peine enfourché la bête, je me fais alpaguer par deux gardes du PNV qui me foudroient : « interdit » ! A l'époque, situé dans la « pré réserve » Il est tout bonnement défendu. De rage j'y monte à pied.

2006, je me renseigne avant par téléphone (c'est moins cher) et là, surprise le col Pers est en limite de parc mais faisable depuis l'Iseran en toute légalité, comme dans les années 70 ! Certes très peu roulant je me l'offre, VTT sur l'épaule droite, serein et détendu. Les gardes des différents PNV sont joignables à Bonneval, Modane, Pralognan, Termignon, Tignes et Val d'Isère.

Question : Monsieur, si je vous croise dans le parc avec mon VTT sur l'épaule, vous me considérez comme cycliste ou piéton ? Réponse du garde. : Comme cycliste, on sait très bien que vous remonterez sur le vélo dès que l'on aura tourné le dos (Pas faux !) Question : Et si les 2 roues sont démontées et le tout attaché sur une claie de portage ou sur un sac à dos ? Réponse : Randonneur à pied (frappé mais à pied)

Ces propos n'étant pas tombés dans l'oreille d'un sourd, je me suis offert cet été 73/2923 et 73/2916 sans aucun souci. Durs mais beaux ! Si quelqu'un a une astuce pour l'Estérel je suis preneur, même en hiver. Quand aux calanques de Cassis, cela semble très compromis.

Autre surprise, tout chemin carrossable emprunté par un véhicule ne peut pas être interdit à un cyclo. Exemple : le col de la Vanoise 73/2517 en raflant 73/2475b au passage. Le gardien du refuge ravitaille le restau et descend les poubelles en 4X4 et il confirme, ainsi que l'office du tourisme de Pralognan.

Malgré les petits panneaux d'interdiction le long du parcours et une fois en haut on peut lire un tout autre discours sur un panneau de règlement.

Bien sûr il est de bon ton d'être courtois avec les randonneurs qui à part quelques râleurs (7% de la population tout confondue sondage Sofres) nous le rendent bien.

PS : PNV : Pour Nous les Vélos ? Non : Parc National de la Vanoise !

Bernard CHINAL

CC n°2929

UN COL PAR LE CIMETIÈRE...

Ce récit pourrait être tiré d'un film d'épouvante ou bien issu d'une réalité virtuelle, détrompez-vous, il n'en est rien : ce que nous avons vécu est bien réel !

Cette ultime ascension aux enfers s'inscrit à l'épilogue d'une longue sortie VTT avec mon inséparable ami et DT.04W Bernard Mézaize et ce que nous avons ressenti en cette fin d'après-midi là n'a rien de commun avec ce que nous avons connu jusqu'à présent lors de nombreuses sorties communes, déjà pourtant riches en péripéties.

Le soir commençait à tomber en redescendant du Col de la Fromagère en direction de notre dernier col, ultime objet de nos convoitises, mais ô combien inattendu dans son approche. Les ombres s'allongeaient de façon inquiétante, un coup d'oeil sur la Top 25 nous fait plonger sur la droite en direction du Monastère de Baudon indiqué par une belle pancarte de bois blond verni . Arrivés devant l'imposante bâtisse, une dernière vision sur la carte nous fait buter sur un mur (c'est le cas de le dire) de difficultés : le Pas du Terme, au sommet de la colline, se trouve derrière la palissade du couvent des soeurs et là, vraiment, on est mal...!

A force de virer comme des porcs malades autour du couvent, Dieu, dans toute sa bonté, nous envoie une jeune et gracieuse émissaire afin d'entendre nos bonnes paroles : « pardon ma mère, lui dis-je, nous voudrions nous rendre à un col qui paraît être situé au fond de votre propriété » . Et là, stupeur : incompréhension totale de la pauvre nonne désemparée ! Fort heureusement une autre plus âgée apparaît (peut-être la Mère Sup.) avec la solution « miracle » : on ne passera pas par le chemin devant nous, comme indiqué sur la carte, mais devenu privé : on devra passer plus loin par le CIMETIERE ... « Gloups » !

Et c'est là que la magie ou la raison du plus fort (celle des 100 cols) l'emporte : plutôt que de renoncer, on décide de franchir la grille du cimetière (je vous avouerai franchement qu'une heure plus tard à la nuit, je n'y passais pas !). Néanmoins nous eûmes droit au festival des frissons : grincement de la grille, ambiance fantomatique, leurs

suspectes : fort heureusement la clarté suffisante nous a permis de remarquer qu'aucune sépulture n'existait encore, excepté une croix principale sur la gauche témoin de ce lieu : les soeurs sont encore jeunes au sein de cette communauté religieuse et dans les années qui viennent il se pourrait bien que l'accès par l'est à ce col soit définitivement interdit (dont acte).

La grimpette, bien que soutenue, se passa sans spectres à nos trousses et sans encombres dans la mesure où le chien-loup du couvent, objet de notre vigilance, se tint à distance jusqu'en limite de propriété.

Comment faire, me direz-vous, pour accéder à ce col limitrophe du 26 et du 05 : et bien armez-vous de courage et tentez donc plutôt l'ascension par son flanc ouest afin de ne pas troubler l'ordre spirituel, vous faire déchiqeter par le chien de garde et/ou, en des circonstances identiques, vous éviter la garantie de belles frayeurs... !

Si le circuit vous « branche » un de ces jours, sachez que je suis à votre disposition pour vous « tuyauter » à condition que vos mollets soient aguerris et que vous ne rechigniez pas à faire du poussage et même un peu de portage : départ – arrivée de Verclause(26) via lesCols de Staton 26-1139, Pas d'Ode 26-1024, Col Bas 26-1105a, Pas de Pousterle 05-1346, Passière de la Sapie 05-1460 : très aérienne, Col de la Fromagère 05-1072 et enfin ce fameux Pas du Terme 05-0680.

Jean-François PLANTARD

CC n°4614